

CAHIERS SALESIENS

RECHERCHES ET DOCUMENTS POUR SERVIR
A L'HISTOIRE DES SALESIENS DE DON BOSCO
DANS LES PAYS DE LANGUE FRANÇAISE

**Etudes préalables à une biographie
de saint Jean Bosco**

VII

**LA GRANDE EXPANSION
(1878 - 1883)**

14, RUE ROGER-RADISSON
69322 LYON CEDEX

Numéro 20-21

Avril-Octobre 1989



C A H I E R S S A L E S I E N S

R e c h e r c h e s e t d o c u m e n t s p o u r
s e r v i r à l ' h i s t o i r e d e s s a l é -
s i e n s d e d o n B o s c o d a n s l e s
p a y s d e l a n g u e f r a n ç a i s e

Numéro 20-21

avril-octobre 1989

S o m m a i r e

Etudes préalables à une biographie de saint Jean Bosco

F. DESRAMAUT : La grande expansion (1878-1883)

1. La première année du pontificat de Léon XIII (1878).
- 2. Don Bosco et les autorités civiles en Italie et en France entre 1878 et 1883. - 3. Les complications et le dénouement de l'affaire Gastaldi (1879-1883). - 4. Don Bosco chez les catholiques français en 1883. - 5. Idées-forces de don Bosco sur la vie salésienne entre 1878 et 1883.

Responsable de la publication : Francis Desramaut, Lyon

Administration : Secrétariat provincial Don Bosco, 14,
rue Roger-Radisson, 69322 Lyon Cedex 05. - C.C.P.
Oeuvres et Missions de Don Bosco, Lyon 126.85 L.

ETUDES PREALABLES A UNE BIOGRAPHIE DE SAINT JEAN BOSCO

- I. La jeunesse (1815-1841). En préparation.
- II. Le jeune prêtre (1841-1848). En préparation.
- III. L'apôtre du Valdocco (1848-1858). En préparation.
- IV. Le fondateur de congrégation religieuse (1858-1864).
En préparation.
- V. L'expansion en Italie (1864-1874). En préparation.
- VI. L'envol (1874-1878). En préparation.
- VII. La grande expansion (1878-1883).
- VIII. La vieillesse (1884-1888).
- IX. Bibliographie et index divers. En préparation.

I n t r o d u c t i o n

Les années 1878-1883, du début du pontificat de Léon XIII au lendemain de la mort de Mgr Gastaldi, furent pour l'oeuvre de don Bosco celles de la grande expansion. Le flux piémontais, qui, en 1875, a traversé les frontières de l'Italie, croît alors en impétuosité. L'ambition très réfléchie de don Bosco semble n'avoir plus de bornes. Si on le lui permettait, il serait déjà en Chine, en Inde et en Afrique. En Amérique, refusant de se laisser contenir au service des seuls émigrés italiens d'Argentine, il va vers les Indiens de Patagonie. En France, il s'installe dans la capitale de la Provence et prospecte dans la direction de Paris et de Lille, deux villes où il est accueilli triomphalement en 1883. Et, dès 1881, il ouvre une maison en Espagne, à Utrera, près de Séville. N'oublions pas que, sous son unique direction de supérieur général, titre auquel il tient fort pour toute la "famille salésienne", il dispose, non seulement de la société salésienne proprement dite, mais de l'institut des filles de Marie auxiliarice, fermement agrégé à sa congrégation masculine, et des cohortes de plus en plus nombreuses et enthousiastes de la pieuse union des coopérateurs salésiens, qui essaient alors vivement en Italie et en France.

Mais les choses n'allaient pas toutes seules. Don Bosco progressait parmi les ronces et les épines. Les administrations ecclésiastiques et civiles freinaient souvent ses entreprises, non sans raison d'ailleurs, car il était téméraire. Et des disciples parfois moins zélés ne marchaient pas à la cadence essoufflante du maître. Celui-ci n'affermissait donc que

laborieusement son entreprise aux allures désormais mondiales. Il n'est pas dans notre propos d'en raconter ici les péripéties en Amérique, en France ni même en Italie. Beaucoup ne concernaient que de loin notre don Bosco. Pour demeurer fidèles à l'intention primitive de cet ouvrage, nous tenterons, en restant au plus près de l'âme du héros, de le regarder évoluer dans cinq situations caractéristiques : 1) à Rome, au début du pontificat de Léon XIII ; 2) face aux autorités civiles d'Italie et de France ; 3) dans ses derniers démêlés avec son archevêque de Turin ; 4) dans le monde des catholiques français de 1883 ; 5) enfin aux prises avec les problèmes spécifiquement "religieux" de la congrégation salésienne d'alors.

Sur ces années difficiles, qui firent probablement de lui un vieillard avant l'heure, don Ceria a écrit près de quatre gros volumes de Memorie biografiche (t. XIII-XVI). Sa documentation était en effet imposante. Sur la seule affaire Bonetti-Gastaldi, don Lemoyne avait rempli un registre de Documenti de quatre cent onze pages (Documenti XLV). Pourtant, mis à part peut-être le voyage de 1883, la vie de don Bosco entre 1878 et 1883 comporte encore plusieurs zones d'ombres, surtout en pays francophones. Des événements majeurs, comme l'affaire scolaire de Turin en 1878-1880 et l'affaire des libelles antigastaldiens en 1881-1882, sont tout à fait ignorés de salésiens cependant informés. Au reste, les biographes de tous les pays ont toujours préféré les anecdotes à l'analyse des idées et des comportements, à laquelle on s'attache ici de préférence. Un monde psychologique, parfois à peine ou pas du tout défriché, reste à explorer dans le cas de don Bosco.

Nous allons essayer de ne pas nous y perdre en progressant sur des sources critiquées. Don Ceria disposait de la majorité d'entre elles. Mais il les lisait le plus souvent à travers les adaptations et avec les coupures de don Le-

moyne (les Documenti) ; et il lui arrivait d'y choisir des passages mieux harmonisés à ses intentions hagiographiques. De ce fait, les procès verbaux des chapitres, soit du chapitre supérieur salésien, soit des chapitres généraux de 1880 - dont les actes avaient disparu au temps de don Ceria - et de 1883, recèlent pour nous des observations de grande importance non seulement inédites comme telles, mais parfaitement inconnues. Qui, de nos jours, a idée de la vivacité de don Bosco en 1880 devant l'indiscipline de ses collaborateurs immédiats ? Le trait de l'orphelin affamé de Marseille qui, selon lui, a décidé de l'enthousiasme de la population locale pour son oratoire Saint-Léon naissant ¹, est resté jusqu'aujourd'hui et malgré son intérêt exemplaire, tout à fait inconnu en France (et ailleurs). Le P. Hippolyte Faure, dans un livre suffisamment documenté sur "Don Bosco à Marseille"², plaçait de bonne foi à l'origine de la ferveur marseillaise pour le saint homme la guérison d'un enfant rachitique et ne disait mot du garçon abandonné du coin de la rue Beaujour.

Ce fascicule d'Etudes préalables ne prétend du reste pas épuiser le récit des années 1878-1883 dans la vie de don Bosco. Ses cinq chapitres ne cherchent qu'à éclairer diverses questions que nos contemporains se posent légitimement sur lui. En ce temps-là, don Bosco bâtissait, gouvernait, négociait, louvoyait entre les écueils et, le plus souvent, parvenait à ses fins. Que voulait-il ? Comment s'y prenait-il ? De quels obstacles venait-il à bout ? Comment réagissait-il aux défaites et aux victoires ?

Francis Desramaut

N o t e s

1. Voir, ci-dessous, chap. V.

2. H. FAURE, Don Bosco à Marseille, Marseille, 1958, p. 35.

A b r é v i a t i o n s

ACS	Archives centrales salésiennes, Rome.
<u>An adducta</u>	SACRA RITUUM CONGREGATIONE, <u>Taurinen. Beatificationis et canonizationis Ven. Servi Dei Ioannis Bosco ... Positio super dubio : An adducta contra Ven. Servum Dei obstant ..</u> , Rome, Typis Polyglottis Vaticanis, 1921.
BARBERIS, <u>Cronichetta</u>	Petite chronique de G. Barberis. Original en carnets, ACS 110, Barberis. Les références aux carnets sont données d'après leurs initia.
CG	Chapitre général des salésiens (I, II et III).
Diario Lazzero	Diario dell'Oratorio di S. Francesco di Sales, 1875 et suiv., en ACS 110, Lazzero.
<u>Documenti</u>	G.B. LEMOYNE, Documenti per scrivere la storia di D. Giovanni Bosco, dell'Oratorio di S. Francesco di Sales e della Congregazione Salesiana, 45 registres en ACS 110.
<u>Epistolario</u>	<u>Epistolario di S. Giovanni Bosco</u> , par les soins d'E. Ceria, Turin, 1955-1959, 4 vols.
FdB	Fondo don Bosco, selon le classement du répertoire : <u>Archivio Salesiano Centrale. Fondo Don Bosco. Microschedatura e descrizione</u> , par les soins d'A. Torras, Rome, 1980.
<u>Interdicti</u>	S. CONGREGATIONE CONCILII, <u>Taurinen. Interdicti localis super facultate audiendi Confessiones, pro Rma Curia seu Rmo Laurentio Gastaldi Archiepiscopo cum R. D. Johannem Bonetti ..</u> , Rome, Typ. Mugnoz, 1881.
MB	G.B. LEMOYNE, A. AMADEI, E. CERIA, <u>Memorie biografiche di Don Giovanni Bosco ..</u> , S. Benigno et Turin, 1898-1948, 20 vols.
POS	<u>Taurinen. Beatificationis et Canonizationis Servi Dei Ioannis Bosco ... Positio super introductione Causae, Summarium ..</u> , Rome, 1907.
<u>Rehabilitationis</u>	S. CONGREGATIONE CONCILII, <u>Taurinen. Rehabilitationis ad audiendas confessiones, pro Johanne Bonetti Societatis Salesianae cum Illma et Rma Curia Taurinensi ..</u> , Rome, Typ. Tiberina, 1881.
Verbali del Capitolo	Procès verbaux du chapitre supérieur salésien.

C h a p i t r e I

LA PREMIERE ANNEE DU PONTIFICAT DE LEON XIII (1878)¹Un autre pape

Le 20 février 1878, le cardinal Gioacchino Pecci fut élu pape et devint Léon XIII. Deux ou trois jours après, don Bosco, qui séjournait à Rome depuis la fin de l'année précédente, écrivit à don Rua : "Nous avons un Pape que l'on dit être parent de Sixte Quint. J'espère que ce sera un vrai père qui établira les choses dans leur état normal ..."² Quoi qu'en ait dit don Ceria³, don Bosco ne plaisantait nullement quand il répétait la comparaison alors courante entre le nouveau pontife et le pape violent de la Contre-Réforme⁴. Il lui importait beaucoup que le successeur de Pie IX, qui avait été, pendant vingt années, son protecteur de loin le meilleur, fût avant tout un père pour les chrétiens et donc pour lui. Son anxiété était compréhensible.⁵ Il ne connaissait pas le cardinal-archevêque de Pérouse⁶. Quand, aidé de Bonetti, il composa une notice sur lui pour un livre qui parut sous son nom à la fin de 1878, il ne releva que ses soucis pastoraux⁷. Il ne semblait pas avoir été frappé par la hauteur de vues des lettres pastorales de 1877 et de 1878 sur "l'Eglise et la civilisation", lointaines amorces de futures grandes encycliques. Du nouveau pape, il n'attendait guère de gestes politiques, mais plutôt, - si nous nous référons à une sorte de communication surnaturelle apparemment authentique, qu'il aurait cherché à lui faire parvenir par l'intermédiaire du cardinal Barto-

lini⁸ - une pastorale préférentielle, d'abord en faveur des vocations sacerdotales prises dans les milieux défavorisés de la population ; ensuite, pour le regroupement des religieux cloîtrés ; enfin et surtout, pour un vigoureux encouragement des congrégations actives nouvelles : "... Ces nouvelles institutions ont besoin d'être encouragées, soutenues et favorisées par ceux que le Saint Esprit a destinés à régir et gouverner l'Eglise de Dieu." Don Bosco pensait évidemment à la sienne.

Dès le surlendemain de l'élection, il avait manifesté à Léon XIII sa joie devant la rapidité de la décision des cardinaux du conclave. Il l'avait assuré de la parfaite et affectueuse disponibilité de la congrégation salésienne au Siège apostolique. Par son entremise, les salésiens offraient au pape "leurs fatigues, leurs soucis, leurs biens et leurs vies, tant en Europe que dans les missions étrangères". Cette lettre de don Bosco avait aussi une portée tactique. Que lui réservait ce pontife qui ressemblait si peu au précédent ? Il lui disait sans ambages avoir besoin de son soutien : "Cette congrégation a été conseillée, dirigée et approuvée par Pie IX de vénérée mémoire, mais elle a toujours besoin de la protection de Votre Sainteté afin de pouvoir parvenir à la stabilité qui lui est nécessaire pour promouvoir la plus grande gloire de Dieu."⁹

Premières impressions

Lors de la première audience publique, le 23 février, don Bosco fut plutôt favorablement impressionné par le nouveau pape. "On dirait un Pie IX rajeuni", écrira-t-il le lendemain à son ami Mgr De Gaudenzi ; et le rapprochement constituait un grand éloge sous sa plume. Il lui avait trouvé de la "bonté paternelle" : "Il m'a parlé avec une paternelle bonté et m'a invité à une audience privée pour traiter de nos affaires"¹⁰. Avait-il retrouvé le "père", dont il

semblait incapable de se passer ? "Nos affaires", c'était surtout le problème de l'archevêque Gastaldi, qui était la principale raison du séjour de don Bosco à Rome depuis déjà deux mois¹¹. La mésentente entre l'archevêque et le prêtre de l'oratoire Saint-François de Sales était désormais un fait public. Au jugement du meilleur historien de Mgr Gastaldi¹², au printemps de 1878, on en était à la phase intermédiaire du conflit, préparatoire à "la rupture irrémédiable", qui n'allait pas beaucoup tarder. Le 30 décembre précédent, la Gazzetta del Popolo avait diffusé un article au titre parlant et même chantant sur le "Duetto inamabile" entre don Bosco et l'archevêque de Turin¹³. Au théâtre turinois les spectateurs au coeur peu catholique avaient de quoi se divertir.

Un nouveau et curieux litige naquit entre les deux hommes au lendemain de la mort de Pie IX. La cause en était la célébration de celui-ci. Alors que don Bosco avait l'intention de dédier sa nouvelle église de Turin San Giovanni Evangelista à la mémoire du grand disparu, qui avait Giovanni pour premier prénom, don Leone Prato, curé de San Secondo, église aussi en construction à Turin, annonçait dans l'Unità cattolica du 17 février 1878¹⁴ que cette autre église pourrait être terminée "en hommage à Pie IX". Don Bosco réagit auprès de don Rua : "(Dis) à don Bonetti de préparer un article pour le Bollettino sur l'église S. Giovanni, en disant que : 1° C'est une oeuvre qui a été conseillée, bénie et subventionnée par Pie IX. 2° On ne peut promouvoir de meilleur monument que l'achèvement d'une oeuvre que Pie IX a commencée, qui est consacrée à son nom et qui répond à son ultime message : Prenez soin de la jeunesse pauvre. Il est du devoir des Coopérateurs de mener à bien une oeuvre qui a été commencée par le fondateur des promoteurs salésiens",¹⁵ autrement dit de leur pieuse union elle-même. Don Bosco comptait donc sur l'affection, la vé-

nération et la reconnaissance de ses coopérateurs à l'égard du pape défunt pour l'aider à payer la construction de son église.

Mais, de la sorte, il entra en concurrence avec son archevêque, qui avait certainement inspiré don Prato. Mgr Gastaldi data en effet du 27 février 1878 une "Lettre pastorale sur un monument à ériger à Turin au grand Pie IX"¹⁶, lequel monument était l'église San Secondo¹⁷. Don Bosco revint à la charge le 6 mars directement auprès de don Bonetti cette fois: "L'église S. Giovanni Evangelista est une oeuvre commencée par le fondateur des Coopérateurs, et il leur appartiendra de la mener à terme. Les Coopérateurs lointains y concourront aussi. En conséquence, prépare ton article et puis laisse-le-moi voir"¹⁸. Par là, il réagissait presque certainement au copieux article de l'Unità cattolica du 3 mars intitulé : "Le monument des Turinois à la sainte mémoire de Pie IX". Un nouveau conflit prenait ainsi corps entre l'archevêque et don Bosco, l'un et l'autre essayant de concentrer sur une église différente de Turin la piété - monnayée - de la population catholique. Pour ne pas paraître braver directement les partisans de San Secondo, don Bosco commençait toutefois de dire qu'il s'adressait à l'ensemble de ses coopérateurs, dont un certain nombre habitaient loin de Turin et donc hors du diocèse. Mais, sur place, pour une oeuvre tellement implantée dans la cité, comment l'opinion n'aurait-elle pas reconnu dans sa campagne un camouflet à l'autorité ecclésiastique ? L'irritation de l'archevêque sera tout à fait compréhensible.

Au dernier jour de février, cette bataille particulière n'avait pas encore éclaté. Mgr Gastaldi débarquait brusquement à Rome. Inquiet, don Bosco questionnait aussitôt don Rua et l'invitait à enquêter auprès de don Anfossi,

son ancien élève et ancien salésien devenu prêtre diocésain et l'un de ses informateurs les mieux renseignés sur les affaires de la curie : "Aujourd'hui, à 2 h. de l'après-midi, arrive l'Archevêque. Si tu sais pourquoi écris-le moi immédiatement. Parles-en à don Anfossi."¹⁹ Don Anfossi ne savait rien²⁰. Mais don Bosco eut aussitôt mille raisons de penser que son archevêque prévenait le pape contre lui. Alors que, dès le 23 février, le Saint-Père lui avait promis de le recevoir bientôt, l'archevêque, arrivé le 28, était déjà admis le 5 mars à une longue audience privée, dont, au sentiment du secrétaire Berto, il sortait très satisfait. Ce même jour, pour aggraver le malaise, l'audience du pape à don Bosco, était annoncée puis remise. Mgr Macchi, "maestro di camera" et, à ce titre régulateur des audiences, recommençait à rappeler don Bosco à l'ordre, comme il l'avait fait aux derniers temps de Pie IX. Le 6, après une heure et quart de vaine attente, il l'informait, selon le Diaire de don Berto : "Sa Sainteté me fait dire que ce matin, Elle a tant de gens qu'Elle ne peut vous recevoir ; je vous remettrai l'avis chez vous peut-être pour ce soir ou pour demain soir. Où habitez-vous ? ..." ²¹ En fait, il allait devoir patienter une semaine encore ... Mgr Gastaldi induisait vraisemblablement le pape à comparer l'attitude de don Bosco à Turin avec celle, beaucoup moins manoeuvrière, de don Cottolengo, autre apôtre de la ville²².

L'audience du 16 mars

Le 14, don Bosco fut enfin convoqué à l'audience de Léon XIII pour le surlendemain à 18 h. 30. En fait, il n'entra dans le bureau du pape qu'à 19 h. 30 ; mais il y resta "presque une heure".²³ A son habitude, il avait sur lui la liste des questions qu'il tenait à aborder²⁴. Parmi elles, "2° Coopérateur salésien", formulé au singulier, nous saurons bientôt pourquoi ; puis "3° Communiquer par l'intermédiaire du cardinal Oreglia protecteur" et "4° Notre

condition par rapport à l'Archevêque". Ses grands soucis de l'heure étaient ses relations avec le pape à Rome et ses relations avec Mgr Gastaldi à Turin.

La rencontre initiale avec le nouveau pontife était importante pour don Bosco. Il tint à la consigner par écrit²⁵. Le mouvement de l'entretien a été bien restitué dans ce rapport. Don Bosco commença par s'étendre sur ses oeuvres de charité en Italie. Il mit l'accent sur le "rempart" qu'elles élevaient au service de la "vérité" contre les protestants. Puis il expliqua sommairement au pape la raison d'être des coopérateurs salésiens, c'est-à-dire le bien de la société et l'éducation de la jeunesse pauvre et abandonnée ; et il lui demanda s'il acceptait d'entrer dans leur association. La réaction de Léon XIII, destinée à être pieusement enregistrée par les salésiens, semble avoir été un brin ironique. Il coupa bientôt la parole à don Bosco : "... - Basta cosi' ; en ce sens je suis non seulement Coopérateur mais opérateur, et comme Pontife et comme simple fidèle. Je vais sans aucun doute promouvoir toutes les institutions qui visent au bien de la société, surtout celles qui prennent soin des enfants en danger. Je suis convaincu qu'il n'y a pas de plus noble ministère que de s'employer à diminuer le nombre des garnements pour en faire d'honnêtes citoyens et de bons chrétiens", lui faisait dire le rapport de don Bosco. Celui-ci saisit alors l'occasion de parler d'une oeuvre de jeunesse à Rome, ville dans laquelle il tentait vainement de s'implanter depuis au moins une dizaine d'années. Puis il passa au cardinal protecteur ("d'accord pour le cardinal Oreglia", lui dit Léon XIII) et enfin aux questions épineuses : celle de la congrégation des Evêques et Réguliers, qu'il eût certainement préféré ne pas trouver sur son chemin dans ses démarches au Vatican, et celle de l'archevêque Gastaldi. Sur ce dernier point, le pape, manifesta-

ment en garde, répondit que le problème était à l'étude auprès de la congrégation des Evêques et Réguliers et qu'il avait un projet de règlement pour la satisfaction des deux parties. Après la requête de quelques décorations (onorificenze) et bénédictions apostoliques et avant de se retirer, don Bosco demanda encore au pape des conseils pour ses enfants, ses coopérateurs, ses novices et surtout ses missionnaires. On peut, dans le rapport sur l'audience, tenter de démêler les idées du pape de celles de son interlocuteur. L'insistance du pontife sur le choix des postulants à la vie religieuse : "Se fonder sur les vertus acquises et non sur celles à acquérir : le maître des novices doit être rigoureux sur ce point" ; et sur les qualités morales indispensables aux missionnaires : "... leur rappeler une garde rigoureuse de soi. Les leçons qu'ils donnent au peuple sont très utiles ; mais la lumière des oeuvres et une vie exemplaire doivent être comme une lumière qui éclaire l'esprit (...) Et puis, quand vous choisissiez ceux qui doivent aller en missions, préférez toujours ceux qui ont une vertu déjà éprouvée. C'est le fondement des missions catholiques ...", ces formules ont toutes chances d'avoir été équivalement prononcées, tant elles correspondaient aux remarques constantes de Mgr Gastaldi sur le (trop) large recrutement et la faible formation des salésiens.

Don Bosco, qui venait peut-être de donner (par le biais du cardinal Bartolini) des orientations au nouveau pontife, en recevait ainsi certainement quelques-unes directement de lui. Il ne les négligera pas. Ses recommandations sur le choix et la formation ascétique de ses religieux ont été beaucoup plus fréquentes et plus sévères pendant ses dix dernières années. Ses Ricordi de 1875 aux premiers missionnaires salésiens auraient probablement pris une tournure un peu différente s'ils avaient été composés après l'audience du 16 mars 1878 et les phrases de Léon XIII sur

le fondement des missions catholiques.

Don Bosco à la recherche d'avocats pour sa cause

Durant la deuxième quinzaine de mars, le coeur de don Bosco demeura serré. Que lui préparait la congrégation des Evêques et Réguliers dans le rapport que Léon XIII lui avait demandé et qui était certainement inspiré par l'archevêque Gastaldi ? Celui-ci avait présenté au pape, il le savait, une série de requêtes (quesiti). La méfiance à son égard du cardinal Ferrieri, préfet de la congrégation désignée pour y répondre, lui paraissait manifeste. De sa résidence de Torre de' Specchi, il cherchait donc anxieusement qui pouvait utilement le secourir à l'intérieur du monde ecclésiastique romain, feutré, prudent et divers. Il pensait trouver de l'aide dans le cardinal vicaire Monaco, qui l'avait soutenu en janvier précédent et dans le cardinal Oreglia, "protecteur" de sa congrégation désigné par Léon XIII.

Le 22 mars, cependant qu'à son insu le pape approuvait des décisions qui lui étaient contraires²⁶, don Bosco voyait un ami arriver à Rome : don Giacomo Margotti, directeur de l'Unità cattolica, qui lui rendait aussitôt visite après déjeuner. Ils se concertèrent. Le lendemain 23, don Bosco accompagnait don Margotti chez le cardinal Monaco et chez le cardinal Oreglia. Le cardinal Monaco se confessa à don Bosco et l'assura qu'il s'employait à lui trouver à Rome une maison pour son oeuvre²⁷. Et don Bosco data du 25 mars une lettre douloureuse au cardinal Oreglia, de type ostensible et probablement rédigée à la demande de celui-ci pour résumer ses difficultés avec Mgr Gastaldi et exprimer les sentiments qu'il éprouvait à les vivre.

La lettre au cardinal Oreglia (25 mars 1878)

Cette plaidoirie très méditée nous permet d'entrer nous-mêmes dans les grandes préoccupations de son âme au printemps de 1878.

La raison de la lettre était, selon l'introduction, de demander conseil au cardinal dans un cas particulièrement difficile. "Votre Eminence Révérendissime, qui a connu notre humble congrégation dès ses origines et qui lui a rendu service, voudra bien, je l'espère, me conseiller dans la position difficile où je me trouve. - Et puis, je recours aujourd'hui avec une spéciale confiance à la bonté de Votre Eminence pour la raison que, par la clémence du Saint Père, qui a daigné satisfaire le désir des salésiens, Elle a été élue notre protecteur."

Tout en affirmant que le cardinal les connaissait, don Bosco synthétisait ensuite les derniers développements de ses dissensions avec son archevêque : "Votre Eminence Révérendissime ne connaît que trop les graves ennuis que, depuis quelques années, nous subissons de la part de S. E. Révérendissime l'Archevêque de Turin, sans que l'on en ait jamais pu connaître la véritable cause. - Les choses en sont venues au point que je suis menacé de suspense ipso facto si, par écrit ou par imprimés, soit personnellement soit par l'intermédiaire d'autrui, je traite ou je parle de choses qui soient défavorables à notre archevêque. Il n'a excepté que le seul cardinal préfet des Evêques et Réguliers, le Secrétaire d'Etat et le Saint Père²⁸. Cette sévère disposition subsiste telle quelle, bien qu'il ait lui-même publié, imprimé et continue d'imprimer contre nous des opuscules et des pastorales, sans que nous y ayons aucunement riposté, parce que tel est notre principe et que tel a aussi été le conseil de Votre Eminence Révérendissime. En outre, en dehors de toute forme canonique, il a suspendu plusieurs de nos prêtres et ils le sont toujours depuis huit mois ; il a refusé d'ordonner les clercs salésiens qui lui ont été présentés, et cela au grand détriment et des maisons d'Europe et, plus encore, des missions d'Amérique, qui réclament sans cesse des ouvriers pour pouvoir

avancer parmi les sauvages des Pampas et de la Patagonie."

Don Bosco produisait là son grand argument. Aux objections d'ordre disciplinaire et juridique, il répondait par l'obligation où il se trouvait de servir le bien des âmes et, par là, la plus grande gloire de Dieu. En pareils cas, la loi doit céder. Don Bosco résolvait ses cas de conscience en bon probabiliste.

Poursuivant sa lettre, il en venait au jugement en cours. "Après avoir réduit les salésiens à pareille détresse, l'archevêque a porté plainte auprès du Saint-Siège sur des faits inexistantes, qui ont pourtant entraîné une lettre de blâme de la Sacrée Congrégation des Evêques et Réguliers pour l'opprobre de notre pauvre congrégation. - Devant cette situation (et dans l'impossibilité d'obtenir une réponse quelconque aux instructions que nous demandions), je suis venu à Rome ; la Sacrée Congrégation des Evêques et Réguliers m'a assuré qu'elle y pourvoirait rapidement. Mais les graves événements qui, ces derniers jours, ont troublé le monde catholique, ainsi que la mauvaise santé de Votre Eminence, ont fait qu'au bout de quatre mois de démarches infructueuses je me trouve maintenant contraint de repartir sans résultat et peut-être dans une condition pire qu'auparavant. La raison en est que l'on prépare des réponses aux quesiti formulés par l'archevêque, réponses qui vont lui fournir nombre d'appuis pour nous molester ultérieurement. Et encore. Ce vendredi, au lieu de provisions, on traitera de la convalidation de nos privilèges, en remarquant qu'ils ne pourront que difficilement être tous confirmés par le Saint Père. Il serait humiliant pour notre institut que, constitué au milieu d'extrêmes difficultés, favorisé jusqu'alors de privilèges en nombre réduit si on les compare à ceux d'autres instituts d'Italie, et dont les membres ont fait, pour correspondre à leurs finalités, de lourds sacrifices personnels et pécuniaires - il

lui serait humiliant de se voir supprimer ou diminuer les bienfaits que le saint Pie IX lui a concédés."

Don Bosco revenait une fois encore sur ces "privilèges", qui lui avaient permis de tourner diverses prescriptions épiscopales, à commencer par celles de l'archevêque de Turin, privilèges que Pie IX lui avait souvent accordés vivae vocis oraculo, par amitié et plus ou moins en contradiction avec la politique suivie par ses ministres, les préfets des congrégations romaines. Il poursuivait dans sa lettre : "La pieuse association des salésiens a obtenu quelques faveurs spirituelles des autres Sacrées Congrégations de Rome, mais rares ont été les privilèges. Tous les instituts et les congrégations ecclésiastiques définitivement approuvés en Italie ont obtenu communication de privilèges. Les salésiens n'ont pu jusqu'ici obtenir cette faveur signalée qui nous eût épargné tous les embarras que nous avons connus et dans lesquels nous nous trouvons encore. - Je suis maintenant appelé par les nécessités de mes enfants, dont le nombre dépasse vingt mille (comme Votre Eminence le sait bien), je dois leur assurer le pain spirituel et matériel. J'aurais traité de cette position difficile et demandé conseil et directives à Votre Eminence, en laquelle j'ai toujours trouvé un père bienveillant ; mais, pour notre malheur, en cette période Elle a presque toujours été soumise à des maux qui La font souffrir et je n'ai pu m'en approcher."

D'après le paragraphe qui suit, l'idée d'un rapport d'ensemble au pape sur ses difficultés avec l'archevêque, l'idée d'une esposizione, qui en fait, serait un réquisitoire contre lui, était née dans l'esprit de notre don Bosco. Grave décision, sur ce qui ressemblerait à un acte de rébellion ! La pièce, appelée justement Esposizione, qui porterait à l'extrême la tension entre le prêtre de Turin et son archevêque, eut donc son origine en lui-même, non

en d'éventuels conseillers. Il écrivait en effet : "J'ai eu aussi l'idée de procéder à une exposition régulière de notre état au Saint Père et au cardinal Ferrieri lui-même, près de qui j'ai toujours trouvé beaucoup de bienveillance. Mais, comme je devrais toucher des arguments délicats et, dirais-je, compromettants, je ne veux rien faire sans l'avis de votre sagesse éclairée. - Si vous me disiez de partir, de me taire et de laisser au temps le soin de tout arranger, je me soumettrais avec pleine résignation. Mais j'en craindrais de tristes conséquences ainsi qu'un dangereux découragement chez les pauvres salésiens. - Si Votre Eminence trouvait dans cette lettre une expression moins opportune, qu'Elle la pardonne à celui qui perçoit dans ces faits un véritable obstacle à la plus grande gloire de Dieu et qui, en conséquence, ne peut que s'en sentir profondément affligé !"

Il était à la recherche d'un vrai "père", c'est-à-dire, si nous le comprenons bien, d'un être protecteur, bienveillant et efficace, qui défende ses intérêts comme s'ils étaient les siens. "J'ai été reçu par le Saint Père, et j'ai été comme ravi (litt. : emparadisié) par sa bonté angélique ; grande a donc été ma consolation. Mais ma position actuelle me fait crier : miscens gaudia fletibus. - Dans ces moments si difficiles, je vous demande de bien vouloir jouer le rôle de père des pauvres salésiens, qui n'ont d'autre but que de travailler pour l'Eglise et le bien des âmes. - Ils ne cesseront quant à eux de démontrer leur gratitude envers Votre Eminence en priant chaque jour pour que Dieu La conserve en bonne santé, afin qu'Elle puisse continuer à se dépenser pour notre sainte religion catholique. Dans l'attente, permettez-moi d'avoir, avec la vénération la plus grande, l'honneur de baiser votre pourpre sacrée et de pouvoir me dire, de Votre Eminence Révérendississime. - Le très dévoué et très humble. - Giovanni Bosco, prêtre. - Rome, le 25 mars 1878."²⁹

Le règlement provisoire du litige

Hélas pour don Bosco, le pape avait déjà conclu le problème dans un sens qui ne lui était guère favorable. L'un des consultants de la congrégation des Evêques et Réguliers avait certes émis une opinion plutôt contraire à Mgr Gastaldi³⁰. Mais la congrégation en corps représentée par son préfet avait abrogé les principaux privilèges des salésiens ; et Léon XIII avait sanctionné ses décisions de sa souveraine autorité.

Le 16 avril, tandis que don Bosco entamait son voyage de retour à Turin, où, du reste, il n'arriverait que le 23 après une étape prolongée par la maladie, un pli de son avocat près du Saint-Siège, Costantino Leonori, lui adressait simultanément une lettre de la congrégation des Evêques et Réguliers, la copie d'une lettre de cette congrégation à l'archevêque de Turin et aussi de prudents commentaires de l'avocat : "Ces décisions ne me satisfont pas" ; mais, "ayant été approuvées par le pape, il faut y obéir aveuglément".³¹

Le cardinal Ferrieri avait reconnu la justesse des six requêtes de l'archevêque à propos des salésiens : 1) sur leur devoir d'exacte observance du décret du Saint-Siège Super statu regularium (1848), relatif aux lettres dimissoriales ; 2) sur leur devoir de "non ingérence" en matière de prédication et d'administration des sacrements, si ce n'est en pleine conformité avec les sacrés canons et les prescriptions canoniques ; 3) sur l'interdiction qui leur était signifiée de publier des miracles sans la permission de l'évêque concerné ; 4) sur l'interdiction de faire état d'indulgences concédées à leur institut sans que leur authenticité ait été au préalable reconnue par l'archevêque ; 5) sur l'obligation où ils se trouvaient de ne permettre la célébration de la messe que sur la présentation

d'un celebret ; 6) enfin sur la soumission requise à l'archevêque "à l'exception des points pour lesquels les statuts approuvés par le Saint-Siège concèdent des exemptions à cette congrégation et sauf privilèges obtenus par rescrits, décrets, résolutions et autres provisions émanés du Saint-Siège sous forme authentique."³²

Don Bosco devait se résigner à renoncer aux facilités du temps de Pie IX : il avait perdu cette bataille diplomatique. Dès le 13 avril, une lettre du secrétaire de la curie de Turin Michele Sorasio signifiait à don Bosco que les élèves des maisons salésiennes du diocèse devaient demander leurs billets de Pâques à leurs curés respectifs et qu'ils ne satisferaient qu'à cette condition au précepte pascal dans les églises et les oratoires salésiens³³. C'était un point parmi beaucoup de la commune loi diocésaine à Turin.

L'accalmie de mai-juin 1878

Le règlement romain sembla pendant plusieurs semaines devoir être efficace. Les relations des salésiens avec l'archevêque furent paisibles en mai-juin 1878. Le curé de San Secondo fut assurément furieux de l'article du Bollettino d'avril intitulé : "Les Coopérateurs Salésiens à l'éternelle mémoire de Pie IX le Grand", qui manifestait l'intention persistante des salésiens de consacrer S. Giovanni Evangelista à célébrer la mémoire du pape défunt³⁴. Mais un échange de lettres entre don Bosco et les cardinaux romains A. Franchi et I. Ferrieri, que cette nouvelle affaire avait aussitôt préoccupés, calma provisoirement le jeu sur ce point précis. Le 28 mai, don Bosco assura le cardinal Franchi qu'on ne parlerait plus de "monument à Pie IX" à propos de S. Giovanni Evangelista. Il est vrai que sa lettre témoignait aussi de son impatience. Il regrettait que l'archevêque, qui se disait pleinement satisfait, continuât d'écrire à Rome à son sujet et lui fît ainsi perdre

un temps qu'en conscience il devait employer "à la plus grande gloire de Dieu et au bien des âmes"³⁵.

Le feu couvait donc, mais apparemment plus par le fait des salésiens que de l'archevêque. Car l'insertion par don Ceria dans les Memorie biografiche d'une entrevue houleuse de don Bosco avec celui-ci vers le début de mai 1878, est injustifiée. Au sortir, don Bosco, d'abord silencieux, aurait ensuite confié à son compagnon don Lazzero, qui était resté dans l'antichambre : "Ma che buon uomo ! Il ne m'a pas laissé ouvrir la bouche. C'est toujours lui qui a parlé"³⁶. La source immédiate, qui était un trait isolé et non daté des Documenti XIX, commençait de façon évasive : "Don Bosco alla un jour visiter Monseigneur en la compagnie de don Lazzero ..."³⁷ ; et, en finale, le chroniqueur primitif (don Lemoyne) avait prudemment ajouté : "L'époque de cette visite doit être vérifiée". Les billets et les lettres alors échangés entre la curie et l'oratoire furent sans âpreté. Le 6 mai, l'archevêque fit lui-même des ouvertures pour une ordination de clercs salésiens. Le 24 mai, un évêque (Mgr Eula, évêque de Novara) célébra pontificalement à l'église Maria ausiliatrice, avec la pleine approbation de Mgr Gastaldi. Le 2 juin, celui-ci confirma en personne dans cette même église les enfants de l'oratoire salésien et de celui voisin des salésiennes. Le 11 juin, il proposa à don Bosco d'aller célébrer lui-même la messe dans cette église le jour de la fête de saint Louis de Gonzague, qu'il savait être traditionnellement solennisée dans la maison. Les choses se passaient à peu près bien.

Certes, l'archevêque n'avait pas renoncé à sa morgue aristocratique et dominatrice. Et le souvenir des batailles précédentes, qu'il savait connues de tous, ne pouvait qu'étouffer en lui une vraie cordialité quand il arrivait parmi les salésiens. De leur côté, ceux-ci, à l'affût de ses pro-

cédés autoritaires, s'empressaient d'en noter les manifestations. Le jour de la confirmation, il avait refusé l'amict qu'on lui proposait parce qu'il le trouvait malpropre; à la fin de la cérémonie, il avait violemment réprimandé deux fillettes confirmandes à la chevelure trop ornée à son gré³⁸; et enfin, à la sacristie, il avait montré de l'impatience devant les compliments de don Bosco³⁹. Une fois de plus, deux modes de concevoir et de vivre l'autorité dans l'Eglise s'étaient affrontés ce jour-là. Mgr Gastaldi, bon pasteur dans la tradition du concile de Trente, était austère et rigoureux; tandis que, dans le monde de don Bosco, l'autorité prenait systématiquement un visage paternel, au sens moderne de ce mot.

La monition romaine sur le noviciat du comte Cays

Don Bosco ne fut jamais scrupuleux dans l'application des règles canoniques. En outre, sa conception du noviciat différait singulièrement de celle de la congrégation des Evêques et Réguliers. On lit donc sans grande surprise dans les notices biographiques du comte Carlo Cays, son illustre et vieil ami turinois à la vocation très tardive, qu'entré à l'oratoire Saint-François de Sales le 26 mai 1877 pour y entamer une vie religieuse à l'âge de soixante quatre ans, il fit profession salésienne entre les mains de don Bosco le 17 septembre suivant, soit moins de quatre mois après le début de ce qui aurait dû être son premier temps d'épreuve⁴⁰. Où placer, dans cette chronologie, l'année réglementaire de noviciat, deuxième temps d'épreuve, tel que le déterminaient les constitutions approuvées en 1874? Mgr Gastaldi s'y intéressa quand, en mai 1878, il fut question d'ordonner diacre cette personnalité locale⁴¹. Ricochet très prévisible depuis le rescrit du mois précédent, le 18 mai le cardinal Ferrieri demanda par lettre à don Bosco le texte du privilège en vertu duquel il pouvait écourter le temps de noviciat dans sa congrégation⁴². Don

Bosco, certainement gêné, tarda à répondre jusqu'après l'ordination diaconale de don Cays, qui fut célébrée le 5 juin. Il demanda pour cela le concours du canoniste jésuite Giovanni Battista Rostagno. Celui-ci lui fournit, sur la validité et la licéité de son geste, un texte très argumenté et écrit dans un style totalement étranger à notre saint. L'âge, l'expérience, le savoir du comte Cays justifiaient toutes les exceptions en sa faveur. On invoquait l'autorité de moralistes et casuistes réputés, en particulier celle du savant abbé Marie-Dominique Bouix, "le restaurateur du droit canonique en France", si j'en crois le savant abbé Raoul Naz⁴³. Don Bosco signa à partir de là une lettre, qu'il concluait à la manière d'une plaidoirie : "Avec toute la confiance de m'être justifié exempt d'erreur et de faute, je me déclare, comme il se doit, toujours prêt à observer les lois de l'Eglise ..." ⁴⁴ En l'occurrence, ce docte discours était maladroit. Il attira au signataire, par retour de courrier, une mercuriale en forme. On ne lui demandait pas pourquoi (per quali motivi), mais en vertu de quelle autorisation (de quelle faculté, en langage canonique), il avait abrégé le noviciat de don Carlo Cays. Sa réaction ayant suffisamment démontré son incapacité de répondre à cette question, "vous voyez bien, lui écrivait le cardinal, combien votre comportement a été irrégulier dans le cas en question ; et que, pour régulariser la situation du comte Cays Giletta, personne méritante à tous les égards, il vous faut recourir au Saint-Siège." ⁴⁵

Ce pas de clerc humilia certainement don Bosco, qui pouvait redouter d'avouer au comte Cays et, par là, à l'aristocratie et au clergé de Turin, sa méconnaissance de règles élémentaires dans la conduite d'une congrégation. Il tenta donc de s'expliquer derechef. Son grand embarras est sen-

sible dès les premières lignes de sa nouvelle lettre : "Sans prétendre faire la moindre des observations, je demande seulement la grâce, par respect pour le Saint-Siège et pour l'honneur de la congrégation à laquelle j'ai été préposé ..."⁴⁶ Pour expliquer sa mesure, il s'abritait à nouveau derrière Bouix, Ferraris et aussi derrière un "benemerito Porporato", qu'il s'abstenait de désigner par son nom⁴⁷. Cette deuxième parade ne fit qu'aggraver un peu plus son cas. "Il ne convient pas d'insister pour justifier votre comportement irrégulier", lui rétorqua sans ménagement le cardinal Ferrieri. Don Bosco devait demander immédiatement à Rome une sanatoria pour le noviciat incomplet et pour la profession du comte Cays ; et celui-ci déclarer par écrit son désir d'obtenir ladite sanatoria.⁴⁸

Faut-il, comme l'a fait le P. Ceria, arguer des ferie romaines et d'une lettre perdue en octobre, pour expliquer que, cinq mois plus tard, le P. Carlo Cays ayant été ordonné prêtre dans l'intervalle (le 20 septembre, par Mgr Gastaldi), le cardinal Ferrieri attendait toujours la demande de sanatoria ? Au sentiment de la congrégation des Evêques et Réguliers, don Bosco prétendait enterrer l'affaire. Mais, s'il crut jamais y parvenir, il se trompait assurément. Le cardinal Ferrieri soulignait désormais en rouge les problèmes canoniques des salésiens de Turin. Tenu vraisemblablement au courant par la curie de cette ville, il était intervenu une fois. Cinq jours après l'ordination presbytérale, il avait encore réclamé la sanatoria⁴⁹. Et don Bosco avait paru faire la sourde oreille. En octobre, il aurait - mais par quelle voie ? - adressé à Rome une demande qui ne serait jamais parvenue à destination et dont aucune trace d'expédition ne subsiste ...⁵⁰ On conçoit l'aigreur du préfet de la congrégation des

Evêques et Réguliers, dont, à l'abri de phrases d'absolue soumission, les Turinois du Valdocco paraissaient se jouer.

Le silence apparemment obstiné de don Bosco risquait de compromettre le sort de sa congrégation auprès des autorités romaines. Un évêque ami le lui fit comprendre avec beaucoup de délicatesse par une lettre que l'on regrette de ne pas trouver citée ou, au moins, résumée dans les Memorie biografiche ; elle jette en effet une lumière différente sur le cardinal Ferrieri, irrémédiablement bafoué dans l'historiographie salésienne par les soins de don Gioacchino Berto et de don Francesco Dalmazzo. Vers le 20 novembre, Mgr Pietro De Gaudenzi, l'évêque de Vigevano très dévoué à don Bosco, avait eu l'occasion de s'entretenir à Rome avec ce cardinal. Il lui avait parlé de l'affaire du comte Cays et l'avait chargé d'une démarche particulière auprès de don Bosco. "Il aimerait, écrivait l'évêque à celui-ci dès son retour à Vigevano, comme il vous en a prié depuis le mois de juillet, que Votre Révérence demande la dispense ou s'excuse pour l'irrégularité qu'il croit s'être produite, étant donné que le comte n'avait pas encore achevé son année de noviciat." Il l'encourageait avec les arguments les plus capables de le toucher. "Il me semble que vous feriez très bien de satisfaire aux désirs de Son Eminence, le préfet de la Sacrée Congrégation des Evêques et Réguliers. De la sorte, vous pourriez vous protéger plus aisément contre les coups de ceux qui, peut-être, aimeraient que votre méritante congrégation ne subsiste pas ou, du moins, qu'elle subsiste de manière différente de celle que vous croyez bon de préférer dans le Seigneur. - Faites cela, mon très cher. - J'y ai été encouragé à vous en prier par Son Eminence le cardinal Ferrieri lui-même. - Vous n'y perdez rien, et il me semble que cet acte pourra être profitable au bien de votre so-

ciété." Sur le même mode persuasif, il passait ensuite à l'autre problème épineux, celui des dimissoriales, en invoquant très diplomatiquement l'autorité de Pie IX, sur laquelle don Bosco s'appuyait si volontiers. "Il m'a dit aussi (toutefois je n'ai pas été chargé de m'entretenir de cela avec vous) que l'on aimerait tant qu'à ceux qui désirent entrer dans votre sainte congrégation, vous demandiez s'ils ont la déclaration de leurs ordinaires respectifs, selon la qu'a établie S.S. le grand Pie IX, de vita et moribus des postulants. Cette loi du grand pontife est observée par les supérieurs des autres Ordres. De la sorte, vous gagneriez peut-être mieux l'appui que vous méritez assurément de la part de tous les évêques." Et ce véritable ami concluait sa lettre de bout en bout très "salésienne" : "Je n'ai voulu m'entretenir de tout cela avec vous que mû par le désir de vous épargner des ennuis et d'assurer la prospérité de votre congrégation ..."⁵¹

On prend plus de mouches avec une cuillerée de miel qu'avec un baril de vinaigre. Ces remarques douces et sages furent décisives pour don Bosco⁵². Don Cays venait de rentrer le 30 novembre de sa mission à Paris auprès de l'abbé Roussel. Une dizaine de jours suffirent dans la première quinzaine de décembre pour que la sanatoria soit demandée et le jugement (daté du 4 décembre) formulé. L'avocat Leonori put expédier ce jugement depuis Rome dès le 12 décembre : le comte Cays devait se soumettre à un mois entier de noviciat complémentaire et répéter sa profession religieuse. Le rescrit se terminait par une monition au supérieur général des salésiens⁵³.

Quoi qu'on puisse penser de la valeur des raisons de la conduite de don Bosco, cette affaire désagréable renforçait la réputation d'insoumis aux lois communes de l'Eglise que les salésiens acquéraient désormais dans les

milieux de la curie romaine. Don Bosco ne pouvait trop s'étonner de voir le cardinal Ferrieri partager les réserves de Mgr Gastaldi sur la réalité de sa soumission à la hiérarchie.

Le soin des relations avec les cardinaux de curie

Le supérieur des salésiens avait pourtant intérêt à gagner des protecteurs dans la curie de Rome. Le 6 avril précédent, il y avait perdu un ami efficace en la personne du cardinal Giuseppe Berardi. Le cardinal Luigi Oreglia, protecteur en titre, sur lequel il avait cru pouvoir compter avec l'agrément de Léon XIII, ne lui était apparemment pas de grand secours pendant cette année 1878. "Il ne se décide que lentement à s'engager dans une affaire, mais quand ...", écrivit alors de lui, non sans sourire, don Bosco dans une notice biographique qu'il lui consacrait⁵⁴. Autant dire que ce n'était pas un homme de décision. Durant l'été, probablement devant la tournure prise par l'affaire du comte Cays, il quémанда l'aide du cardinal Luigi Bilio, son compatriote, "gloire du Piémont et des clercs réguliers de la congrégation des Barnabites", selon la notice voisine de don Bosco. Inutilement ! Le cardinal Bilio se dit dans l'impossibilité d'"assumer la tutelle directe et continue" de ses affaires romaines, "surtout sur le point particulier auquel Votre Révérence fait allusion. Je n'appartiens pas à la S. Congrégation des Evêques et Réguliers et je ne sais donc ce que je pourrais faire de bon pour vous ..." Il l'orientait vers ... le cardinal Oreglia, qui, remarquait-il, faisait lui partie de cette sainte congrégation des Evêques et Réguliers !⁵⁵

Quand, pour sortir de l'impasse, don Bosco reprit en novembre sa campagne pour l'obtention de privilèges par "communication", il y intéressa donc le cardinal Oreglia⁵⁶.

Sans succès cette fois encore. "Je vous plains dans la difficile position où vous vous trouvez, lui répondit le cardinal ; mais je ne puis vous abuser par l'assurance que vous en sortirez bientôt. Le principe établi veut qu'on ne concède plus de communication des privilèges à aucune congrégation. Et pouvez-vous espérer que le cardinal Ferrieri fera une exception justement pour vous ?"⁵⁷ Dans le contexte de l'affaire encore pendante du comte Cays, cette interrogation du cardinal ne pouvait qu'être ironique. Don Bosco était-il naïf au point de croire que cette Eminence lui ferait une fleur ?

Cependant, tenace et jamais à court d'idées, don Bosco lançait alors une opération de charme dans l'ensemble du collège cardinalice. En ce mois de novembre, les éditions salésiennes de Turin commençaient à diffuser un livre de près de trois cents pages intitulé : "La plus belle fleur du Collège apostolique, ou l'élection de Léon XIII, avec une brève biographie de ses électeurs", par le prêtre Giovanni Bosco⁵⁸. Il avait été en partie demandé à don Bonetti par don Bosco dès après l'élection du nouveau pape, le 20 mars 1878 : "Avec les journaux que je t'envoie, avec ce qu'a publié et ce que publie l'Unità cattolica, prépare-moi une biographie du nouveau Pontife qui fasse de trente à cinquante pages des Letture cattoliche..."⁵⁹ Le projet de don Bosco, peut-être réduit au seul pape à l'origine, fut élargi à ses cardinaux électeurs. Le manuscrit, au moins partiellement revu par le signataire⁶⁰, prit de plus en plus d'ampleur au cours des mois. Le livre publié à la fin de l'année comptait trois parties : 1) l'élection de Léon XIII (p. 3-96), 2) une notice biographique d'une quarantaine de pages sur le nouveau pape (p. 98-140), 3) sous le titre inexact : Appendice, les biographies des soixante-trois cardinaux électeurs

(p. 141-271), qui couvraient près de la moitié de l'ouvrage ; en véritable appendice, on y lisait enfin un discours sur le pape et une liste des actes de Léon XIII durant les six premiers mois de son pontificat. Bien qu'assez banals et louangeurs par principe, les portraits de Leurs Eminences en 1878, assortis de la signature d'un contemporain canonisé, ne manquent pas d'intérêt pour nous aujourd'hui. Au mois de novembre de cette année dangereuse pour lui, autour du 8 apparemment⁶¹, don Bosco put donc faire parvenir au pape et, semble-t-il, à chacun des membres du Sacré Collège un exemplaire de son dernier livre. Les cardinaux destinataires, qui trouvaient leurs noms imprimés en toutes lettres sur la dernière page de la table des matières, commencèrent, on s'en doute⁶², par consulter les notices qui leur étaient consacrées. Et un certain nombre d'entre eux, au moins les cardinaux Simeoni, Moricchini, Parocchi, Franzelin, Antonucci, Serafini, Di Pietro, Di Canossa, Moreno, Consolini, Martinelli, Mertel, Regnier, Nina ...⁶³, manifestèrent sans tarder leur reconnaissance à l'auteur. Le cardinal Ferrieri ne répondit apparemment pas. Il pouvait discerner une allusion aux difficultés que don Bosco éprouvait à le rencontrer dans la finale de la notice XIX, la sienne : "Le Cardinal Ferrieri est infatigable dans les diverses pratiques qui lui sont confiées et vit, en conséquence, très retiré à Rome, où il jouit d'une grande réputation pour son savoir (litt. : sa doctrine) et son expérience"⁶⁴ ...

En 1878, la curie romaine louait le zèle de don Bosco. Elle commençait de s'adresser à lui pour le service des missions "étrangères". Mais, à plusieurs de ses membres, il devait paraître brouillon et piètre administrateur. Que deviendrait sa congrégation le jour où il disparaî-

trait ?

La naissance du différend Gastaldi-Bonetti

L'affaire Bonetti n'allait rien arranger. Durant le deuxième semestre de 1878, par son comportement à l'égard de l'archevêque Gastaldi, au titre de rédacteur du Bollettino salesiano d'abord, à celui de directeur de l'oratoire féminin de Chieri ensuite, don Giovanni Bonetti jetait déjà toute l'huile qu'il ne fallait pas sur un feu à peine couvert par les décisions du Saint-Siège après l'avènement de Léon XIII.

Le salésien Giovanni Bonetti, l'un des premiers disciples de don Bosco à l'oratoire de Turin, où, à dix-sept ans, il avait été le camarade de Dominique Savio, était alors un prêtre de quarante ans et, au sentiment de don Bosco, l'un des meilleurs éléments de sa congrégation. Le 18 décembre 1859, lors de la réunion fondatrice, Bonetti, encore simple clerc, avait été choisi comme conseiller général. Son intelligence rapide, son esprit simplificateur, ses facilités de plume, son tempérament bouillant et téméraire, sa foi catholique ingénue enfin le situaient à Turin auprès du directeur du journal l'Unità cattolica, Giacomo Margotti, grand sabreur des libéraux et des progressistes du temps, qui, selon don Ceria, aurait voulu en faire l'un de ses collaborateurs⁶⁵. Ce moine ligueur piémontais, journaliste armé de sa plume, l'oeil vigilant sur la tranchée ennemie, fait penser à son contemporain français Louis Veuillot, trésors de style en moins.

Or Giovanni Bonetti avait commencé de prendre la fâcheuse habitude de situer le monde de la curie turinoise dans le camp adverse au sien. Don Bosco, qui ne craignait pas ce type d'homme et, au contraire, admirait et encourageait leur dynamisme, avait, en 1877, confié à Bonetti la rédaction du Bollettino salesiano naissant. Dans le numéro

d'avril 1878, la publication d'un article sur l'église S. Giovanni Evangelista monument à la mémoire de Pie IX, article rédigé, comme nous savons, à la demande expresse de don Bosco, commença de l'opposer frontalement à Mgr Gastaldi. Celui-ci soutenait en effet solennellement, nous le savons aussi, le curé de l'église concurrente S. Secondo, qui revendiquait pour sa construction le monopole du titre de "monument à la gloire de Pie IX". Un temps, l'archevêque put croire, comme les lettres de don Bosco à Rome, au cardinal Franchi notamment⁶⁶, le faisaient supposer, que les salésiens n'insisteraient pas et abandonneraient le titre au curé Prato. Il lui fallut déchanter. En juin, le Bollettino reprit l'offensive de la manière la plus éclatante par un article carrément intitulé : "Une justification sur l'église comme monument à Pie IX"⁶⁷. Faut-il préciser que cette église était S. Giovanni Evangelista ? Pour les gens un peu informés du diocèse de Turin, don Prato et l'archevêque Gastaldi en personne étaient visés. Don Bosco détestait les polémiques de presse, qui, estimait-il, sont toujours au moins stériles et parfois nuisibles. Il le répéta à Bonetti durant ces semaines dans un échange fort intéressant que la Cronichetta de don Barberis a enregistré. ...⁶⁸ Mais, dans ces conditions, la guerre avec l'archevêque ne pouvait que reprendre un jour ou l'autre.

Le 20 juillet, la première lettre violente de Mgr Gastaldi à don Bosco depuis la trêve romaine du printemps lui signifiait que les articles de Bonetti étaient ressentis par lui comme d'insupportables insolences. Après avoir demandé à don Bosco de lui préciser la date de la bénédiction de la première pierre de l'église en litige S. Giovanni, bénédiction à laquelle il voulait procéder lui-même, il l'informait qu'il interdisait au rédacteur du Bollettino

toute allusion à cette église comme d'un monument à Pie IX. Il lui rappelait que son titre d'évêque faisait de lui un docteur dans l'Eglise, rôle qu'un journaliste chrétien n'avait pas à usurper. On croirait lire Mgr Darboy polémique avec Louis Veuillot au temps d'Inter multiplices. "Je vous prie de nouveau très vivement d'avertir le rédacteur du Bollettino salesiano de laisser la paix à l'archevêque de Turin et aux autres évêques. La prétention que s'arrogent certains journalistes soi-disant catholiques, qui veulent jouer aux maîtres, aux examinateurs, aux juges et aux correcteurs des évêques, à qui il est dit : docete omnes gentes, cette prétention est un très grave scandale, cause d'immenses dommages à notre très sainte religion. Je m'oppose totis viribus à une telle prétention, qui est essentiellement impie et schismatique. Avertissez-le aussi de ne plus publier aucune nouvelle, avis, invitation ou exhortation concernant la susdite église comme d'une "memoria a Pio IX".⁶⁹"

Au lieu de se soumettre, fût-ce en maugréant, Bonetti, qui semblait n'attendre que l'occasion d'étaler, avec une surprise feinte, des réflexions ironiques sur les remarques de l'archevêque, dont il prétendait cependant révéler "les saintes volontés", regimba par une lettre à don Bosco. Il assurait que jamais, au grand jamais, il n'avait parlé de son archevêque sur un ton irrévérencieux, qu'il s'était bien gardé de jouer au docteur et à l'examineur des évêques, etc.⁷⁰ Et don Bosco, cinq jours après, transmit le document à Mgr Gastaldi, en spécifiant qu'il ne l'approuvait pas, "mais uniquement pour une connaissance mutuelle"⁷¹. Dans le climat acerbe qui s'était instauré, la formule ne trompait que les sourds et les aveugles. Au risque de provoquer son archevêque, don Bosco prenait ainsi le parti de son subordonné. Sinon, il lui aurait fait recommencer une lettre qui, ne l'oublions pas, était une réponse

à une mise en garde qu'il avait lui-même reçue. Cette attitude reparut une semaine après, quand, lors de la cérémonie de bénédiction de la première pierre de l'église S. Giovanni par Mgr Gastaldi (le 14 août), le discours de don Bosco célébra "ce monument de reconnaissance et d'amour envers le grand Pie IX"⁷². Il n'en démordait pas ... Et la guérilla par le canal de la presse reprit. Quatre jours après la cérémonie de S. Giovanni, l'Unità cattolica publiait un article intitulé : "Chiesa di San Secondo in Torino", dans lequel cette autre église était donnée comme "monument à la mémoire de Pie IX"⁷³.

Sur ce, don Bosco prenait une décision aux graves conséquences en déléguant notre Giovanni Bonetti à la direction et à l'administration spirituelle de l'oratoire Santa Teresa de Chieri, tenu par des soeurs salésiennes⁷⁴. L'ouverture d'une chapelle dans cet oratoire féminin - qui avait, paraît-il, pris forme en 1876 dans la maison Bertinetti de Chieri - avait été autorisée par Mgr Gastaldi le 19 juin précédent⁷⁵. L'encadrement de l'oratoire de Chieri était constitué par des filles de Marie-Auxiliatrice, toutes jeunes et vaillantes. Le curé du duomo, Andrea Oddenino, avait d'emblée exprimé son appréhension face au développement de cette oeuvre nouvelle sur son territoire pastoral. Des querelles de chapelle étaient à craindre. Mgr Gastaldi l'assura qu'il le défendrait. Car, en bon réformateur, il tenait au respect des droits curiaux dans son diocèse. Ce ne fut donc pas don Bosco, qui en avait été empêché par l'archevêque, mais le curé Oddenino, qui procéda, le 20 juillet 1878, à la bénédiction de la chapelle de l'oratoire Santa Teresa. Or, don Bosco se croyait chez lui dans cette maison, puisque les "Soeurs de Marie-Auxiliatrice", comme il les dénommait volontiers,

qui animaient cet oratoire, appartenaient à la "congrégation salésienne", telle qu'il la concevait. Le geste de Mgr Gastaldi le vexa... donc extrêmement. "Une bonne gifle bien sonore ne pouvait me mortifier davantage que le refus de me permettre de bénir la chapelle en question", écrivit-il quelques semaines après à Mgr Pietro De Gaudenzi⁷⁶. Selon les instructions de l'archevêque, les offices devaient y être plutôt rares et ne jamais concurrencer ceux du curé.⁷⁷

Malheureusement pour don Oddenino, la partie était inégale : l'oeuvre de jeunesse fut aussitôt traversée par un dynamisme dont la paroisse était à peu près dépourvue. Les soeurs ouvrirent pour les fillettes illettrées de Chieri, en majorité ouvrières dans les petites fabriques de la ville, des cours d'alphabétisation qui se tenaient le dimanche de dix heures à midi. Et Bonetti "jetait feu et flamme" à son poste de directeur spirituel, pour reprendre une formule de don Ceria, que nous pouvons croire sur parole. Ce prêtre vigoureux, enthousiasmant, eut tôt fait d'attirer vers l'oratoire des cohortes de fillettes et d'adolescentes. "Il y en avait deux cent cinquante en juillet, proclamera-t-il bientôt ; il y en a quatre cents en décembre"⁷⁸. Ce chiffre était élevé pour une ville de quelque quinze mille âmes. Mais, triste revers de médaille pour monsieur le curé, par l'effet bien connu des vases communicants, son public diminuait d'autant. La partie du clergé local qui ne l'aimait pas, en particulier un chanoine Matteo Sona, marquait les points. Et Bonetti, non sans naïveté, se croyait être devenu instantanément maître du terrain.

Don Oddenino n'était pas homme à souffrir sans bruit l'abandon de ses ouailles. Oralement d'abord, par lettres ensuite, il protesta. Au début de décembre, il se plaignit à la fois auprès de Mgr Gastaldi⁷⁹ et de don Bosco⁸⁰. Les offices religieux avaient lieu à l'oratoire Santa Teresa

aux mêmes heures (contemporaneamente) qu'à la paroisse, alors que des assurances lui avaient été données sur la non-concurrence entre les deux centres. A la fin de décembre, un article triomphant de don Bonetti dans son Bollettino : "Un espoir non déçu : l'Oratoire Santa Teresa à Chieri"⁸¹, amena notre curé à interrompre son abonnement à la revue⁸². Il s'était reconnu dans le taluno des dernières lignes : "... Pour achever le tableau, je devrais parler de quelques oppositions de taluno qui se sont dernièrement élevées contre ledit Oratoire. Mais, si cela convient, nous y reviendrons une autre fois."

Dans le même numéro, une lettre circulaire de don Bosco lui-même "aux Coopérateurs et Coopératrices" répétait la thèse, devenue blessante à certains, de "l'église San Giovanni et son foyer annexe hommage que les Coopérateurs Salésiens rendent à la glorieuse mémoire de Pie IX" ...⁸³ Sans le proclamer et en poussant don Rua sur le devant de la scène, en cette fin de 1878 il prenait le parti de Bonetti. Le 13 janvier 1879, don Rua se permettait en effet de rappeler à l'archevêque, au sujet de Chieri, qu'un décret de Pie IX avait autorisé les salésiens à célébrer, à catéchiser et à donner la bénédiction du très saint sacrement dans leurs églises et dans leurs oratoires⁸⁴. "Un chef d'oeuvre de finesse diplomatique", écrivit don Ceria à propos de cette lettre de don Rua⁸⁵. Sans doute, mais les privilèges accordés à don Bosco par Pie IX dans des conditions qu'il jugeait douteuses avaient désormais le don de mettre Mgr Gastaldi hors de lui, surtout quand ils occasionnaient quelque désordre dans son diocèse.

Les goûts belliqueux de Bonetti n'allaient plus tarder à le perdre sans remède. A la mi-janvier 1879, l'archevêque tenta d'arbitrer lui-même le litige en se déplaçant à Chieri. Il recueillit les avis du curé et des chanoines.

A la suite de quoi, Bonetti, de plus en plus sûr de soi, expédia le 20 au curé Oddenino une lettre dans laquelle il le priaait de renoncer à son attitude hostile envers l'oratoire Santa Teresa, pour le plus grand bien des âmes et pour ne pas donner prise aux propos malveillants⁸⁶. Don Oddenino fut choqué dans son honneur de prêtre et de pasteur. Il dénonça la lettre qu'il jugeait offensante. Et, comme il le faisait souvent dans des cas similaires, au moins par mesure provisionnelle, le 12 février 1879 Mgr Gastaldi signa à l'encontre de son auteur un décret de suspension des pouvoirs de confesser⁸⁷. La très malheureuse affaire Bonetti-Gastaldi était nouée. L'arrogance, l'obstination et l'esprit de provocation de son disciple allaient entraîner don Bosco beaucoup plus loin qu'il ne pouvait l'imaginer en ce début de 1879, année qui serait celle d'une nouvelle brisure avec l'archevêque.

Les visées expansionnistes de don Bosco en 1878

La mort de Pie IX, qui avait été le pilier romain de son entreprise, aurait pu décourager don Bosco dans son action hors des frontières naturelles de son oratoire turinois, à la rigueur piémontais. Bien au contraire, en cette année 1878, ce volcan d'initiatives se répandait toujours plus à travers le monde. Il partait à la conquête avec sa petite troupe de religieux et de religieuses et son union encore balbutiante de coopérateurs. Selon le Robert, l'expansionnisme est une "doctrine politique", la "tendance d'une nation qui veut étendre sa souveraineté ou son influence sur d'autres pays". En 1878, depuis Turin, Rome ou Marseille, don Bosco mena une politique d'expansion d'influence et d'implantation de son "humble société salésienne" avec une ardeur, une ferveur et une combativité, qui reproduisaient à grande échelle celles de son disciple Bonetti à Chieri. La frilosité timide ne le

menaçait pas. Il recrutait et organisait sommairement ses coopérateurs ; il renforçait la cohérence de l'institut des filles de Marie-Auxiliatrice ; et, pour y installer ses religieux et ses religieuses, il visait systématiquement les capitales et les territoires de missions encore inoccupés, dans lesquels ils seraient donc les maîtres.

L'année 1878 fut la première année missionnaire des filles de Marie-Auxiliatrice. Les premières missionnaires salésiennes avaient débarqué à Montevideo le 12 décembre 1877⁸⁸. Douze mois, ^{après} dix de leurs compagnes partirent à leur tour. Le jour de l'an 1879 fut ainsi un capodanno missionnaire pour les soeurs salésiennes. Essayons de nous replacer en imagination à la fin des années soixante-dix d'un autre siècle, sans électricité, sans automobiles, sans avions, sans téléphone ... Abandonner leur pays natal, leurs familles, leur monde ancestral, pour continuer et terminer leurs jours chez les "sauvages", que l'on croyait même capables d'anthropophagie, était, pour ces jeunes femmes jusque-là enfermées dans leurs paroisses, une aventure dont nous sommes aujourd'hui ~~incapables~~ de mesurer les dimensions dramatiques. Mais elles étaient courageuses et prêtes à tout. Selon des formules naïves qu'elles empruntaient à don Bosco et aux salésiens, elles portaient "fonder des asiles de charité et de paix pour y accueillir les fillettes des chers émigrés italiens dans les banlieues des centres peuplés d'Argentine ; par elles, s'ouvrir un chemin parmi les sauvages ; se retrouver sur des landes interminables où les noms de Jésus et de Marie n'avaient pas encore résonné ; entonner avec les néophytes le chant de la foi et de l'amour et continuer par là l'oeuvre de la divine rédemption ..."⁸⁹ Elles pensaient devoir mourir dans ces pays perdus d'Amérique du Sud.

En 1878, don Bosco consolidait ce qu'il appelait son "second ordre" en donnant à l'institut des filles de Marie-Auxiliatrice leurs premières constitutions imprimées : les Règles ou constitutions pour l'Institut des filles de Marie-Auxiliatrice agrégées à la Société salésienne⁹⁰. Le terme : agrégées, qui, dans son esprit, signifiait l'étroitesse du lien qui les rattachait à lui, figurait donc dans le titre même du recueil. La présentation du livret, datée du 8 décembre 1878 et adressée "alle Figlie di Maria SS. Ausiliatrice"⁹¹, disait sa satisfaction à mesurer les progrès de leur institut : "Grâce à la bonté de notre Père céleste l'Institut des Filles de Marie Auxiliatrice, auquel vous avez le bonheur d'appartenir, a pris depuis quelque temps un grand développement. En l'espace de quelques années, nous avons pu inaugurer un bon nombre de maisons en Piémont, en Ligurie, en France et même dans les régions les plus éloignées d'Amérique. - Tant que l'Institut était concentré dans la maison-mère de Mornese, quelques copies des Règles manuscrites pouvaient permettre à chacune des soeurs d'en prendre connaissance. Mais maintenant que la Divine Providence a fait se multiplier les maisons et les soeurs qui y sont réparties, ces copies ne suffisent plus. - C'est pourquoi j'ai jugé nécessaire, pour la plus grande gloire de Dieu et le salut de votre âme, de les faire imprimer ; et maintenant je vous les présente ..."⁹² Cette congrégation féminine aussitôt florissante était bien sienne. Le titre II des constitutions : "Système général de l'Institut" ne parlait que des seuls supérieurs salésiens (masculins). Il fallait attendre le titre III : "Régime intérieur de l'Institut", pour qu'apparaisse un "chapitre supérieur" féminin, du reste "sous la dépendance du Recteur majeur de la Congrégation Salésienne" (dipendentemente dal Rettor Maggiore della Congregazione Salesiana), person-

nage qui - spécifiait le deuxième article de ce titre - présidait ledit chapitre supérieur. A l'article 4, le rôle de la supérieure générale était défini dans le même esprit : "La Supérieure Générale aura la direction de tout l'Institut, et le matériel et le moral des maisons des Filles de Marie Auxiliatrice dépendront d'elle, en subordination au Supérieur Majeur ..." Que ce soit en Piémont, en Ligurie, en France ou en Amérique du Sud, les soeurs salésiennes étaient donc, tout comme leurs frères salésiens, les signes de la présence bienfaisante de don Bosco, ses yeux, son coeur et son dévouement aux âmes, surtout jeunes, malheureuses et abandonnées.

En cette même année, par des assemblées où il était lui-même présent, don Bosco recrutait par dizaines et par centaines des coopérateurs et commençait de les organiser aux termes du règlement rédigé sous sa forme à peu près définitive deux ans plus tôt. Les conférences de Rome, le 29 janvier, et de Turin, le 16 mai, inaugurèrent une formule de propagande et d'institutionnalisation qui serait reprise ensuite de ville en ville en Italie et en France. Une invitation était adressée par la presse aux "coopérateurs salésiens". Tous les sympathisants de don Bosco se présentaient s'ils en avaient le loisir. Lui-même parlait de son oeuvre ; une personnalité ecclésiastique intervenait dans le même sens ; on lisait un chapitre de la vie de saint François de Sales ; quelques chants, une bénédiction du très saint sacrement et une quête complétaient la cérémonie. L'occasion était propice à des abonnements au Bollettino salesiano, aussitôt traduits en adhésions à la Pieuse Union des Coopérateurs. De la sorte, don Bosco multipliait les "salésiens" dans le monde à relativement peu de frais. Et, une ville après l'autre, le terrain était ameubli pour de nouvelles implantations de ses religieux.

On se perd à suivre, à partir de 1867 pour le moins, ses tentatives de création d'une oeuvre proprement salésienne à Rome, tentatives régulièrement contrecarrées par un clergé local peu désireux de voir des Piémontais s'installer sur son territoire. Mais cet entêté de don Bosco tenait bon. "Nous avons besoin d'une maison à Rome", répétait-il encore à son chapitre supérieur le 27 décembre de cette année 1878⁹³. Et qu'on veuille bien croire qu'il n'envisageait pas un simple pied-à-terre, où il eût été plus libre qu'à Torre de' Specchi : il ne sera satisfait qu'avec l'ospizio annexe à l'église du Sacro Cuore. Il lui fallait une maison soeur de son oratoire de Turin.

Nous allons le voir aussi poursuivre en 1878 sa progression en France sur la côte méditerranéenne jusqu'à Marseille, capitale de région, et faire presque l'impossible pour entrer à Paris dans l'oeuvre de l'abbé Roussel. Simultanément, toujours en 1878, il bousculait ses "missionnaires" d'Amérique du Sud, qui, trop commodément à son gré, se laissaient confiner dans les zones civilisées. Il leur enjoignait de prendre contact au plus vite avec les Patagons, que l'on disait être de grands sauvages. Giacomo Costamagna, apôtre valeureux de la trempe de son confrère Giovanni Cagliero, racontera bientôt : "Et comme il me trouvait un peu négligent dans une affaire de pareille transcendance (sic), il multipliait les reproches du genre : - Ni toi ni don Bodrato ne me comprenez. Nous devons aller en Patagonie ; le Saint-Père le veut, Dieu le veut. Remue-toi par conséquent, présente-toi au gouvernement argentin, parle, insiste pour que l'on nous ouvre le chemin de cette mission."⁹⁴ Ainsi houspillés, Costamagna et l'un de ses confrères, Evasio Rabagliati, partirent le 7 mai 1878 de Buenos Aires vers Bahia Blanca et Patagones, "pour la première tentative de mission parmi ces sauvages", selon la formule du Bollettino salesiano de juillet sui-

vant⁹⁵. Mais, sur l'Atlantique, leur navire fut pris dans une terrible tempête, qui rompit successivement trois de ses gouvernails. Bienheureux de n'avoir pas sombré, ils furent obligés de rejoindre leur point de départ après treize journées pénibles et souvent affreuses. Loin d'effondrer don Bosco, le récit de leur aventure l'exaltait dans son discours du 29 juin, à la reprise de sa fête (la Saint-Jean). Au moment de conclure, il s'écriait : "... Que me reste-t-il à vous dire ? - Courage, courage, courage !!! Qui veut se faire missionnaire n'a qu'à donner son nom et à partir ; il n'a pas seulement devant lui les Pampas et la Patagonie, mais l'Uruguay et Saint-Domingue, d'où aujourd'hui on me proposait formellement d'établir des maisons de Salésiens (...). Pour ceux qui n'auraient pas le courage d'aller dans les missions étrangères, nous avons des maisons en France, à Rome, en Ligurie et en Piémont ; ceux-là pourront y faire les missionnaires ..."⁹⁶ Il se délectait à l'évidence dans l'énumération des pays où il imaginait ses fils et ses filles, les courageux aux prises avec des sauvages de pays lointains ; les timides, réduits à l'évangélisation des Français, des Ligures, voire des Piémontais.

A la fin de 1878, dans une conversation aussitôt notée avec don Giulio Barberis, il s'extasiait non sans quelque autosatisfaction sur la subite expansion de son oeuvre, contre laquelle, estimait-il, tous s'acharnaient. "... Et cet extraordinaire élargissement de la congrégation ? On peut dire que nous sommes contre tous, que nous devons avancer (litt. : donner) contre tous. Le monde légal nous est tout entier absolument contraire ; de même les ordres religieux qui se voient en décadence et nous voient au contraire nous propager avec une telle rapidité ..."⁹⁷ Dieu était certainement avec lui, comme il l'avait toujours été dans les périodes critiques de son existence. Et de

rappeler à son interlocuteur les dures semaines de son désaccord, en 1848, avec son collaborateur don Carpano, dont la ferveur patriotique trouvait intolérable le conservatisme du journal catholique l'Armonia. L'état de son âme au début du pontificat de Léon XIII transparaît pour nous dans ces souvenirs trentenaires. "Je me rappelle tellement 1848, disait don Bosco. Il y avait chez tous une fièvre pour la guerre. Les prêtres eux-mêmes entraient dans le mouvement. Un dimanche, je vois arriver le théologien Carpano avec une quantité de jeunes, tous la cocarde sur la poitrine, qui invitent d'autres jeunes et puis viennent m'inviter à mettre aussi la cocarde tricolore. Je me trouvais près des portiques, une colonne après la pompe ; tout près, il y avait un jeune qui lisait l'Armonia ; moi et les autres, nous écoutions. Le théologien, comme pris de colère, saisit ce papier, le déchire, le piétine et se met à gronder : oh ! le beau journal qu'on lit, rétrograde, intransigeant ! ce n'est plus le moment d'écouter ces bavardages, il faut agir ..." ⁹⁸

Si Dieu n'avait pas voulu son oeuvre, pensait et disait don Bosco en cette année 1878, ce qu'il avait fait depuis trente ans et ce qu'il faisait encore n'eût pas été possible. Il était donc rempli d'espérance : "Nous avons en face de nous un horizon parfaitement clair ; nous savons où nous allons, la route est toute tracée." ⁹⁹ En cette année de la disparition de Pie IX, quand, faute d'appui solide à Rome, don Bosco aurait plutôt dû, penserions-nous, au moins marquer une pause dans l'agrandissement de son entreprise, sa congrégation et sa famille religieuse recevaient de lui une impulsion qui les projetait résolument jusqu'au bout de l'univers ¹⁰⁰.

N o t e s

1. Les sources principales de ce chapitre : les Verballi del Capitolo Superiore, quaderni Barberis, 1875-1879, en ACS 0592 et FdB 1875-1878 ; la Cronichetta de don Giulio Barberis, dans les cahiers manuscrits originaux pour les années 1877-1878, en ACS 110, Barberis, et FdB 845-848 ; le Diario Berto sur le voyage de Rome en 1878, en ACS 110, Berto, et FdB 911-912 ; les Documenti XIX, registre qui concerne tout entier l'année 1878 ; enfin l'Epistolario de don Bosco pour la période. - Don Eugenio Ceria a fait, dans la deuxième moitié des MB XIII (Turin, 1932), un bon et copieux récit sur l'année 1878 dans la vie de don Bosco.

2. G. Bosco à M. Rua, s.l., s.d. (Rome, vers le 22 février 1878) ; Epistolario III, 305.

3. Il commentait : "Scherzevole allusione all'energia con la quale Mons. Pecci aveva iniziato la sua carriera pubblica, debellando il banditismo nel beneventano" (Epistolario III, 305).

4. Qui voudrait de nos jours connaître l'opinion des gens éclairés du dix-neuvième siècle sur ce pape aurait intérêt à lire le chapitre CLXXXIV de l'Essai sur les mœurs de Voltaire, qui est justement intitulé : "De Sixte-Quint".

5. Question : don Bosco avait-il prévu - prophétisé - l'élection de Léon XIII ? Don Ceria, en Epistolario III, 303, affirmait qu'il avait "pronostiqué" la tiare au cardinal Pecci, à partir d'un récit dialogué des Documenti XIX, 84. Ce récit répétait un passage du livret contemporain de don Bosco, Il più bel fiore ... (Turin, 1878, p. 57-58), en spécifiant que le "prêtre" mis en scène, dont le livret dissimulait le nom derrière un N., était don Bosco en personne. A la veille du conclave, ce prêtre avait baisé la main du cardinal Pecci dans un couloir du Vatican "pregando con ferma speranza che entro pochi giorni io possa baciarle il s. piede". (Voir l'anecdote en MB XIII, 484-485.) Ce geste déférent fut certainement adroit et heureux. On remarquera toutefois que le nom du cardinal Pecci ne figurait pas sur les listes de papabili dressées par don Bosco dans son courrier à la veille de l'élection : "... Bilio, Simeoni, Monaco sono in predicatione, e si professano tutti nostri amici" (G. Bosco à M. Rua, Rome, 18 février 1878 ; Epistolario III, 297) ; "... Ora v'è il Conclave, si dice che fra i candidati siavi nominato Bilio, Monaco, Simeoni. Vedremo quem elegerit

Deus" (G. Bosco à P. De Gaudenzi, Rome, 19 février 1878 ; Epistolario III, 297).

6. Don Barberis écrivait : "Fu eletto papa Leone XIII il quale come cardinale non era conosciuto da D. Bosco" (Cronichetta, quaderno 13, p. 16). Nous donnons ici le chiffre 13 - numéro d'ordre porté sur la couverture - à un cahier autographe de Barberis, qui commence au 8 décembre 1877 et qui a été reproduit en FdB 845 A9 et suivants.

7. Voir G. BOSCO, Il più bel fiore del Collegio apostolico ossia la elezione di Leone XIII .., op. cit., p. 98-140.

8. Il s'agit de la pièce : "Un povero servo del Signore ...", reproduite en Epistolario III, 303-304, qui, selon don Berto, fut remise au cardinal Bartolini pour le Saint-Père "poco dopo la sua elezione, trovandosi in quel tempo Don Bosco a Roma".

9. G. Bosco à Léon XIII, Rome, 22 février 1878 ; Epistolario III, 302-303.

10. G. Bosco à P. De Gaudenzi, Rome, 24 février 1878 ; Epistolario III, 303.

11. Don Barberis avait écrit dans sa cronichetta de la fin de 1877 : "E' noto come tra le cause per cui D. Bosco andava nell'eterna città una principale si era per veder modo d'accomodamento delle nostre cose con l'arcivescovo di Torino il quale non lascia cosa possibile ad immaginarsi per molestarci" (G. BARBERIS, Cronichetta, quaderno 13, p. 9).

12. G. TUNINETTI, Lorenzo Gastaldi, 1815-1883, t. II, Casale Monferrato, 1988, p. 259-290 ("Il conflitto con don Bosco").

13. "Duetto inamabile tra Don Bosco e l'Arcivescovo di Torino", Gazzetta del Popolo, 30 décembre 1877 ; coupure originale en Documenti XVIII, 428-429.

14. D'après une lettre que G.B. Anfossi expédiait de Turin à G. Berto le 19 février 1878 ; éd. Documenti XIX, 76.

15. G. Bosco à M. Rua, Rome, 28 février 1878 ; Epistolario III, 305-306.

16. Original imprimé - et annoté - en ACS 123, Gastaldi ; voir FdB 616 E3.

17. Il ne faudrait surtout pas tirer argument de la succession des dates : 27 février, date de la pastorale de Mgr Gastaldi, et 28 février, date de la lettre de don Bosco à don Rua, pour imaginer une réplique de l'un à l'autre. Il

est pour ainsi dire certain que la pastorale n'était pas encore connue, non seulement à Rome, mais à Turin, le 3 mars, quand don Anfossi écrivait à don Berto une longue lettre d'informations (G.B. Anfossi à G. Berto, Turin, 3 mars 1878 ; éd. Documenti XIX, 92-94) et que l'Unità cattolica publiait un copieux article sur "Il monumento dei Torinesi alla santa memoria di Pio Nono" (coupure originale en Documenti XIX, 94-95). Ni l'un ni l'autre n'en disait mot.

18. G. Bosco à G. Bonetti, Rome, 6 mars 1878 ; Epistolario III, 310.

19. G. Bosco à M. Rua, Rome, 28 février 1878 ; Epistolario III, 305.

20. Lettre à G. Berto, 3 mars 1878 ; citée supra, n. 17. - Giovanni Battista Anfossi (1840-1913), originaire de Vigone, était un ancien élève salésien, qui avait fait profession triennale le 14 mai 1862, qui était sorti de la congrégation en juillet 1864 et, dans le clergé diocésain, était alors chanoine de la S.S. Trinité à Turin.

21. "S. Santità mi lascia di dirle che questa mattina ha tanta gente che non puo' riceverla : io intanto le manderò l'avviso in casa forse per questa sera o per domani a sera. Dove sta ? ..." (Diario Berto, 6 mars 1878 ; repris en Documenti XIX, 96).

22. Mgr Manacorda a plus tard affirmé qu'aux premiers jours de son pontificat, Léon XIII se montrait prévenu contre don Bosco, qu'il changeait de conversation dès que son nom était prononcé et qu'il avait fini par lui dire qu'il préférait Cottolengo. D'après un témoignage de Mgr Emiliano Manacorda, tel qu'il a été recueilli en Documenti XLIII, 341. Voir son adaptation en MB XIII, 487/6-25.

23. "Presque une heure", selon l'article "Le udienze del S. P. Leone XIII", Unità cattolica, 21 mars 1878. Les salésiens préféraient dire : "une heure".

24. La lire en MB XIII, 494/27-33.

25. Ce document pose toutefois quelques problèmes. Il est certainement contemporain de l'événement, puisque don Barberis a pu en introduire une copie dans sa Cronichetta, quaderno 13, p. 21-30, c'est-à-dire vers le 31 mars 1878. Mais je n'en connais pas le manuscrit "autographe", que don Ceria dit avoir édité dans l'Epistolario III, 327. Le terme "autographe" ne doit pas faire trop illusion, car, pour cet Epistolario, don Ceria recopiait pour ainsi dire toujours les éditions antérieures, quand elles existaient. Or ce texte apparaissait déjà en Documenti XIX, 102-106, sous le simple titre : "Udienza dal S. Padre L. XIII avuta il 16 Marzo 1878 7 ½ di sera" ; c'est de là qu'il a été

versé en MB XIII, 495/14 à 499/36. Un autre problème est celui de la parfaite véridicité de sa dernière partie, qui est très développée relativement aux autres. Don Bosco a pu insérer quelques-unes de ses propres leçons parmi les conseils de Léon XIII aux salésiens, à leurs élèves et à leurs coopérateurs.

26. D'après la lettre du cardinal Ferrieri à Mgr Gastaldi, Rome, 12 avril 1878, Léon XIII a approuvé le 22 mars les réponses de la congrégation des Evêques et Réguliers sur l'affaire de don Bosco.

27. Ces informations particulières d'après le Diario Berto, 22 et 23 mars 1878 ; Documenti XIX, 119.

28. Les détails de cette lettre ne sont pas commentés ici. Pour les comprendre, il faut connaître l'histoire de don Bosco entre 1874 et 1878, objet du fascicule VI de cette série d'Etudes ...

29. D'après l'édition d'E. Ceria, Epistolario III, 325-327.

30. Voir la lettre de P. Tosa à Mgr Gastaldi, Rome, 28 mars 1878 ; éd. MB XIII, 508/1 à 510/28.

31. C. Leonori à G. Bosco, Rome, 16 avril 1878 ; éd. MB XIII, 972-973.

32. Voir l'édition du rescrit du cardinal Ferrieri, Rome, 12 avril 1878, en MB XIII, 559/32 à 561/35.

33. M. Sorasio à M. Rua, Turin, 13 avril 1878 ; éd. Documenti XIX, 139.

34. Le curé Leone Prato est furieux de l'article du Bollettino, furieux contre don Bosco qui hérite du baron Bianco ..., disait une lettre de G.B. Anfossi à G. Bonetti, 5 mai 1878 ; éd. Documenti XIX, 148-149.

35. G. Bosco au cardinal secrétaire d'Etat, Turin, 28 mai 1878 ; Epistolario III, 348-349.

36. Voir MB XIII, 562/9-15.

37. "Don Bosco ando' un giorno a visitare Monsignore accompagnato da D. Lazzerio (...)" En finale entre parenthèses : "E' da verificarsi il tempo di questa visita." Documenti XIX, 148.

38. Ces deux traits d'origine imprécise (pour moi) en Documenti XIX, 183.

39. Seul détail relevé par don Ceria, d'après "don Nardi", en MB XIII, 752/1-6. Il doit s'agir de don Venerio Nardi, mort à 78 ans le 16 septembre 1933.

40. Voir L. TERRONE, Il Conte Cays, Colle Don Bosco, 1947 ; et la notice "Cays, Carlo", du Dizionario biografico dei Salesiani.

41. Don Carlo Cays venait d'être ordonné sous-diacre le 15 avril à Alessandria, par l'évêque du lieu Mgr Pietro Salvaj.

42. I. Ferrieri à G. Bosco, Rome, 18 mai 1878 : "E' a cognizione di questa Sacra Congregazione ..." ; éd. Documenti XIX, 166. Allusion à cette lettre en MB XIII, 234/16-19.

43. Dictionnaire de Droit canonique, t. II, 1937, col. 971.

44. G. Bosco à I. Ferrieri, Turin, 18 juin 1878 ; Epistolario III, 352-354.

45. "Ella ben vede quanto irregolarmente siasi diportato nel caso, di cui sopra e come a regolizzare lo stato del Conte Cays Giletta meritevole di ogni riguardo, debba farsi ricorso alla S. Sede" (I. Ferrieri à G. Bosco, Rome, 25 juin 1878 ; éd. Documenti XIX, 192).

46. Nous soulignons.

47. G. Bosco à I. Ferrieri, Turin, 17 juillet 1878 ; Epistolario III, 364.

48. "... non occorre ch'Ella insista nel giustificare il suo non regolare operato ..." I. Ferrieri à G. Bosco, Rome, 29 juillet 1878 ; Documenti XIX, 198.

49. I. Ferrieri à G. Bosco, Rome, 25 septembre 1878 ; éd. Documenti XIX, 230-231.

50. Nous lisons dans sa lettre du 1er décembre suivant à Mgr De Gaudenzi : "... si pretese una sanatoria. Ho ceduto ciecamente e nel passato ottobre ho chiesto la voluta sanatoria. Non so come non sia ancora pervenuta nelle mani del Card. Prefetto." (G. Bosco à P. De Gaudenzi, Turin, 1er décembre 1878 ; Epistolario III, 420.) Mais la deuxième partie de l'information mérite-t-elle plus de créance que la première : "Ho ceduto ciecamente", qu'il faut une extrême bonne volonté pour prendre au pied de la lettre ?

51. "... L'Em.mo Ferrieri mi parlo' della elezione ed ordinazione del Sig. Conte Cays. Egli amerebbe, come la prego' fino da Luglio p. p., che V. S. Rev.ma chiedesse la dispensa, o venia per la irregolarità che si crede essere occorsa, perchè non aveva il prefato conte terminato l'anno del noviziato. - Parmi che V.S. farebbe ottimamente il secondare i desiderii dell'Em.mo Prefetto della sacra Congreg. dei Vesc. e Reg. - Per tale guisa potrebbe più agevolmente ripararsi dai colpi di chi forse amerebbe non sussistesse la sua così benemerita congregazione, od esistesse in modo diverso da quello, con cui V.S. credè bene nel Signore di formarla. Lo faccia, car.mo mio. - Venni eccitato a pregarla dal

prefato Em.mo card. Ferrieri. - Non perde nulla, e parmi quest'atto possa tornargli profittevole, per il bene della sua società. Mi parlo' pure (pero' non ebbi l'incarico di parlarne di cio' a V.S.) che si amerebbe tanto, che V.S. chiedesse per quei che amano entrare nella sua benedetta congregazione si avesse la dichiarazione dei rispettivi Ordinarii, stabilita per legge da S.S. il gran Pio IX de vita et moribus dei petenti. - Questa legge del gran Pontefice è osservata dai superiori degli altri Ordini. - Forse per tal guisa V.S. meglio si avrebbe l'appoggio che ben ella si merita di tutti i vescovi. Solo pel desiderio vengano a lei risparmiati disgusti, e possa viemmeglio prosperare la sua congregazione io volli intrattenerla su cio' ..." P. De Gaudenzi à G. Bosco, Vigevano, 27 novembre 1878 ; éd. Documenti XIX, 265.

52. Voir la réponse déjà citée de G. Bosco à P. De Gaudenzi, Turin, 1er décembre 1878 ; Epistolario III, 420.

53. "Eadem S. Congregatio graviter monet Superiorem Gen.lem eiusdem Congregationis, ut a similibus in posterum se omnino absteineat." Edition de la pièce en Documenti XIX, 278. Don Ceria, qui a correctement raconté la dernière phase de cette affaire, a toutefois omis la "grave" monition à don Bosco. (Voir MB XIII, 239/15-30.)

54. G. BOSCO, Il più bel fiore del Collegio apostolico ..., op. cit., p. 195.

55. "... assumere una tutela diretta e continuata", "massime poi allo scopo particolare che V. R. accenna. Io non appartengo alla Santa Congr. dei VV. e RR. e perciò non so che bene le potrei fare ..." L. Bilio à G. Bosco, Rome, 14 août 1878 ; éd. Documenti XIX, 215.

56. Dans ce sens, une lettre de G. Bosco à L. Oreglia, Turin, 19 novembre 1878, qui semble perdue, mais qui fut signalée par le cardinal Oreglia dans sa lettre du 27 novembre suivant, dont il va être question.

57. L. Oreglia di S. Stefano à G. Bosco, Rome, 27 novembre 1878 ; éd. Documenti XIX, 264. Un extrait en MB XIII, 518/26-31.

58. Il più bel fiore del Collegio apostolico ossia la elezione di Leone XIII con breve biografia dei suoi elettori, pel Sac. Giovanni Bosco, Turin, Tipografia e libreria salesiana, 1878, 288 p.

59. G. Bosco à G. Bonetti, Rome, 20 mars 1878 ; Epistolario III, 323-324.

60. Voir, en ACS 133, le manuscrit Il più bel fiore ... Profili di cardinali annotati e modificati da D. Bosco ;

pages reproduites en FdB 341 A5 à B3.

61. Le 8 novembre, d'après Documenti XIX, 251.

62. L'un ou l'autre le reconnaîtra dans sa lettre de remerciements.

63. Voir les lettres reproduites en Documenti XIX, 289-299. Une partie des remerciements a été signalée en MB XIII, 517-518.

64. Il più bel fiore .., op. cit., p. 179.

65. Une notice sur G. Bonetti dans E. CERIA, Profili dei Capitolari salesiani, Turin, 1951, p. 135-152.

66. Voir G. Bosco au cardinal secrétaire d'Etat, Turin, 28 mai 1878 ; Epistolario III, 348-349.

67. "Una giustificazione sulla chiesa qual monumento a Pio IX", Bollettino salesiano, juin 1878, p. 4-5.

68. Ce débat dans la Cronichetta de don Barberis, 18 mai 1878 ; quaderno 13, p. 61-64.

69. L. Gastaldi à G. Bosco, Turin, 20 juillet 1878 ; éd. Documenti XIX, 202-203. Extraits en MB XIII, 586/16-27.

70. Lettre des rédacteurs du Bollettino salesiano à G. Bosco, San Pierdarena, 1er août 1878 ; éd. MB XIII, 592/21 à 594/30.

71. G. Bosco à L. Gastaldi, Turin, 6 août 1878 ; Epistolario III, 373-374.

72. Edition du discours en MB XIII, 599/11 à 600/16.

73. Unità cattolica, 18 août 1878 ; coupure originale en Documenti XIX, 225-226.

74. G. Bosco à G. Bonetti, Turin, 24 septembre 1878 ; éd. MB XIII, 702/24 à 703/10.

75. Edition du décret en MB XIII, 988-989, document 51.

76. G. Bosco à P. De Gaudenzi, Turin, 6 octobre 1878 ; Epistolario III, 392.

77. Voir la permission, datée du 10 août 1878, de procéder à des bénédictions du Saint Sacrement, à condition que le curé du duomo ne s'y oppose pas, signalée en MB XIII, 702/6-9.

78. Dans l'article "Una speranza non delusa ...", Bollettino salesiano, janvier 1879, p. 9.

79. Voir MB XIII, 703/19-21.

80. A. Oddenino à G. Bosco, Chieri, 3 décembre 1878 ; Documenti XLV, 6 ; allusion à cette lettre en MB XIII, 703/16-17.

81. "Una speranza non delusa, ossia l'Oratorio di S. Teresa in Chieri", Bollettino salesiano, janvier 1879, p. 8-9.
82. A. Oddenino à G. Bosco, Chieri, 28 décembre 1878 ; éd. Documenti XLV, 7-8.
83. Bollettino salesiano, janvier 1879, p. 2.
84. M. Rua à L. Gastaldi, Turin, 13 janvier 1879 ; éd. Documenti XLV, 9-10 ; MB XIV, 231/12 à 232/11.
85. En MB XIV, 231/10-11.
86. G. Bonetti à A. Oddenino, Chieri, 20 janvier 1879 ; éd. Rehabilitationis .., 1881, p. 14-15.
87. Mention en MB XIV, 232/28-31.
88. Voir G. CAPETTI, Istituto Figlie di M. A. Cronistoria, t. 2, 1976, p. 303.
89. G. CAPETTI, op. cit., p. 373. D'après les articles du Bollettino salesiano, novembre et décembre 1878, qui reflétaient bien l'enseignement des salésiens et de don Bosco lui-même en cette fin d'année.
90. Regole o costituzioni per l'Istituto delle Figlie di Maria SS. Ausiliatrice aggregate alla Società salesiana, Turin, Tipografia e libreria salesiana, 1878, 64 p. - Voir l'étude Giovanni Bosco. Costituzioni per l'Istituto delle Figlie di Maria Ausiliatrice (1872-1885), testi critici a cura di Cecilia Romero, Rome, LAS, 1983, p. 253-286.
91. Titre de l'introduction, p. 3.
92. Op. cit., p. 3-4.
93. "Noi abbiamo bisogno di una casa a Roma". Voir un compte rendu de la séance en Documenti XIX, 284-285 ; un bref résumé en MB XIII, 657/27 à 658/2.
94. G. COSTAMAGNA, Lettere confidenziali ai Direttori, Santiago, 1901, p. 202.
95. G. Costamagna à G. Bosco, Buenos Ayres, 21 mai 1878 ; relation de voyage éditée en Bollettino salesiano, juillet 1878, p. 8-12.
96. Discours de don Bosco, 29 juin 1878 ; en Documenti XIX, 193-194. Voir MB XIII, 757/23-31.
97. "E questo allargarsi tanto della Congregazione ? Si puo' dire che noi siamo contro tutti, dobbiamo dare contro tutti. Il mondo legale ci è tutto assolutamente contrario ; anche gli ordini religiosi i quali si vedono in decadenza ed invece vedono noi propagarci cosi' rapidamente ..." G. BARBERIS, Cronichetta, quaderno "25 novembre 1878", p. 28. Ce texte a été légèrement adouci en

Documenti XIX, 262 ; d'où il est passé en MB XIII, 891/19-23.

98. "Mi ricordo tanto del 1848. Vi era in tutti una febbre per la guerra. Anche i preti prendevano parte a questo movimento. Una domenica mi vedo ad arrivare il Teol. Carpano con molti dei giovani tutti colla coccarda nel petto invitare altri giovani e poi venire per invitarmi a mettermi la coccarda tricolore. Io mi trovavo vicino ai portici una colonna più in qua della pompa ; vicino vi era un giovane che leggeva l'Armonia ; io ed altri udivamo. Il teologo come preso di sdegno prende quel foglio, lo straccia, lo calpesta e si mette a borbottare : oh il bel giornale che si legge, retrogrado, intransigente, non è più tempo di dar ascolto a queste chiacchiere : bisogna operare ..." G. BARBERIS, Cronichetta, quaderno "25 novembre 1878", p. 19-20. Ce récit important pour l'histoire de don Bosco en 1848 a d'abord été versé en Documenti III, 295, note marg. imprimée ; puis, après avoir été amalgamé à un texte parallèle, il est entré dans la composition de MB III, 414/22 à 415/12, non sans avoir, dans l'intervalle, subi quelques distorsions : le journal n'est plus lu à haute voix, il n'est plus dit que don Bosco en écoutait la lecture, don Carpano n'est plus désigné par son nom, sa qualité de prêtre et de théologien est voilée. Le textus receptus de l'anecdote pourrait donc être utilement revu.

99. "Abbiamo avanti gli occhi un orizzonte chiarissimo ; sappiamo cioè dove andiamo, si ha la via tracciata". (G. BARBERIS, Cronichetta, quaderno "25 novembre 1878", p. 29. Voir MB XIII, 891/25-30.)

100. Certains s'étonneront peut-être de ne pas trouver mentionné dans ce chapitre un miracle majeur de la vie de don Bosco : sa bilocation du 14 octobre 1878, jour où, présent à Turin, il aurait aussi conversé et déjeuné dans une maison de Saint-Rambert d'Albon (Drôme, France). Voir MB XIV, 681/7 à 683/35. Ce fait relève, non pas de la biographie, mais de l'historiographie de don Bosco. On doit à l'imagination des membres d'une famille Clément l'identification entre un prêtre français de passage chez eux et notre don Bosco, qui n'était qu'à Turin. Un article intitulé : "La bilocation de Saint-Rambert d'Albon a-t-elle été authentique ?" paraîtra probablement sous peu dans les Ricerche Storiche Salesiane.

C h a p i t r e I I

DON BOSCO ET LES AUTORITES CIVILES EN ITALIE ET EN FRANCE
ENTRE 1878 ET 1883

Don Bosco, qui essayait de former des générations d'"honnêtes citoyens", trouvait nécessairement en face de lui les autorités politiques qui, en Italie où il était et en France, où il commençait de s'incruster, nourrissaient des intentions analogues, quoique à partir d'idéologies différentes. Entre 1878 et 1883, il eut ainsi affaire aux libéraux en Italie et aux républicains en France.

Le libéralisme italien

Nous butons sur le libéralisme et sur les libéraux de l'Italie née du Risorgimento, deux termes qu'il faut au moins essayer de comprendre. Benedetto Croce intitulait le neuvième chapitre de son Histoire de l'Europe au dix-neuvième siècle : "L'époque libérale (1871-1914)"¹. Selon lui, "si pour l'histoire politique on pouvait parler de chefs d'oeuvre comme pour l'histoire de l'art, le processus de l'indépendance, de la liberté et de l'unité de l'Italie mériterait d'être appelé le chef d'oeuvre des mouvements libéralo-nationaux du XIXe siècle"². En 1871, le mouvement dit libéral et national, parti des Etats sardes et donc du Piémont, l'avait emporté dans toute l'Italie, y compris dans la Rome du pape, devenue capitale du nouvel Etat.

Comme toute idéologie politique, celle de ces libéraux

est difficile à saisir. Elle variait d'une tête à l'autre et selon les nécessités ou les opportunités de l'époque. Toutefois, le libéral se devait d'être moderne, ami de la liberté et de la patrie. Dans les meilleurs cas, cette profession de base était plus ou moins étoffée. A l'horizon des esprits libéraux, il y avait le "libéralisme", terme qui a perdu toute sa force pour nous en cette fin du vingtième siècle. Dans son sens large, de nature spéculative, comme dans son sens étroit, plus nettement politique, le "libéralisme" des temps modernes charriait, depuis plusieurs siècles, un certain nombre de valeurs : modernité, affirmation de l'individu, triomphe de la raison, libération de l'esprit, qui avaient été codifiées par les Bills of Rights des Américains en 1776 et, de façon plus détaillée, par la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen votée par l'assemblée constituante française le 29 août 1789³. Les libéraux en tiraient quelques conclusions politiques : l'homme libre est égal à l'homme de l'autorité, les privilèges sont injustes, l'origine de l'Etat ne peut résider que dans la volonté des citoyens.

Vers 1880, en Italie les rapports entre les libéraux et les catholiques étaient souvent tendus. En 1876, le passage de gouvernements de la "droite historique", au pouvoir depuis 1861, à des gouvernements de la "gauche historique", avec pour présidents du conseil Agostino Depretis, Benedetto Cairoli, en attendant Francesco Crispi, avait eu plutôt tendance à les radicaliser. Les catholiques traditionnels n'avaient pas été habitués aux apologies de la liberté, auxquelles ils trouvaient, non sans motif, des relents "révolutionnaires". En soi, il n'était pas impossible d'être à la fois catholique et libéral ; mais, par la force des contraires, le catholicisme dogmatique, la religion hiérarchisée, l'orthodoxie hostile à la liberté de conscience apparentée par elle à l'indifférence religieuse, la théologie qui érigeait la foi au-dessus de la

raison, sinon contre elle, rejetaient assez naturellement dans un camp opposé des "libéraux", que les catholiques qualifiaient volontiers pour les diffamer de "sectaires" et de "francs-maçons". Inversement, ces libéraux, parce qu'attachés à la liberté individuelle, au progrès humain, à l'égalité de tous les citoyens et à la nation issue du Risorgimento, s'opposaient aux catholiques traditionnels ulcérés par les affronts au souverain pontife, qu'ils traitaient d'attardés, d'obscurantistes et d'antipatriotes. Pie IX était entre eux un signe de contradiction, exalté par les uns, honni par les autres. Dans la bouche des catholiques de l'époque, certaines injures devenues pour nous incompréhensibles, telles que liberalone que j'ai trouvée jusque dans les colonnes de l'Osservatore romano, ne s'expliquent qu'à partir de ce double système idéologique.

Le manifeste de Castellazzo Bormida (1882)

En avril 1879, don Bosco écrivait à l'un de ses "coopérateurs" : "Bien retenir que, si nous voulons aller de l'avant, il ne faut jamais parler de politique ni pour ni contre ; que notre programme soit de faire du bien aux enfants pauvres"⁴. Fidèle à ce principe d'apolitisme verbal, il ne polémiquait pas avec les libéraux. Mais il lui fallait compter avec ses adversaires. L'Etat libéral et surtout des particuliers libéraux manifestèrent parfois leur désaccord avec son action éducative durant les années 1878-1883. Ils le firent avec plus ou moins d'éloquence et d'à-propos à Faenza, à Turin, à Chieri ... Le meilleur exposé que je connaisse de ce désaccord fut celui d'un professeur Giovanni Ricagni à l'occasion d'une tentative de fondation salésienne dans un gros bourg du Piémont proche d'Alessandria et dénommé Castellazzo Bormida.

La municipalité était acquise aux salésiens. Le discours du professeur Ricagni contre le projet (qui fit long feu et échoua !), lu le 6 août 1882 devant le cercle de

lecture des propriétaires et ouvriers de l'endroit, fut ensuite imprimé sous le titre intéressant : Don Bosco et l'instruction dans ses collèges⁵. L'opposition entre les deux idéologies d'éducation : la "cléricale" et la "libérale", celle du Syllabus obscurantiste et celle de la raison assurée de ses conquêtes, y était bien marquée (du point de vue libéral, s'entend).

Don Bosco, disait Giovanni Ricagni, veut "créer un institut, par lequel il donnera à la jeunesse le moyen de s'instruire et de s'éduquer comme il lui convient, à lui, autant dire comme il convient au parti cléricale, dont ce Bosco est le champion très fort et astucieusement combatif"⁶. Mais, observait-il, par l'éducation il s'agit de "former le caractère national, qui devrait être franchement sincère et réellement libéral". Or l'éducation de don Bosco va à contre-courant du monde moderne. "Inutile de le nier : l'orientation de la société moderne ne correspond pas à celle que don Bosco donne aux jeunes qui fréquentent ses établissements. Elle est bien différente, sinon diamétralement opposée. Nous, nous voulons une Italie une, libre et indépendante, celle que nous ont donnée la valeur, la sagesse, les peines et le sang de tant de martyrs, de tant de penseurs, de tant d'hommes d'Etat, le ferme vouloir, les sentiments italiens et l'audace magnanime de la Maison de Savoie ; nous ne voulons pas du pape-roi, monstrueuse conception politique seulement digne de temps révolus ; nous respectons les plébiscites, qui représentent la volonté de la nation ; nous ne voulons ni de l'infailibilité ni des Syllabus, défis inconsidérés à la raison et odieux monuments d'une obstination séculaire ; nous voulons être guidés à la lumière de la raison, non par l'aveuglement de la foi, car, de fait et par principe, non par feinte ou par peur, nous sommes honnêtes et droits. Pour nous, Galilée n'est pas celui qui se rebella contre l'autorité de la Bible ; c'est le savant hardi et souverain, qui, après

avoir, par de laborieuses expériences, jeté à bas l'autorité de la scolastique médiévale, a créé la méthode de l'expérience et ainsi déclenché la plus grande, la plus complète et la plus utile des révolutions du savoir humain. Pour nous, la vérité, c'est ce qui est prouvé par les faits, non par les contorsions artificielles d'une métaphysique nébuleuse et remplie de prétentions ; pour nous, nul texte, quel qu'il soit, n'est a priori le dépositaire immobile et toujours égal de la science passée, présente et future. Pour nous, la science est en continuel progrès, y compris malgré et contre les absurdités théologiques ; pour nous, un livre saint qui prétend forcer le soleil à rester immobile ou à bouger est éminemment ridicule, parce que le seul livre, où se lise éternellement et où se trouve toujours quelque chose de nouveau, est le grand livre de la Nature"⁷. Notre professeur déclarait alors éloquemment la finalité purement humaniste de l'éducation libérale telle qu'il la concevait : "Notre but est sacré : perfectionner l'homme en tant qu'homme, indépendamment du pouvoir de toute force extérieure ou supérieure ; en un mot, nous voulons l'humanisation de l'homme"⁸.

Et il confrontait cet idéal à celui qu'il croyait être celui de don Bosco, tenu "de suivre les inexorables décrets du Syllabus, qui condamne et renie toutes les découvertes de la science et de la pensée humaines". Avec, concluait-il, un don Bosco, qui "n'est pas inconséquent, qui ne cache pas ses projets, qui ne voile pas son intention saintement chrétienne ...", nous aurons dans nos murs "un institut qui prépare à la patrie des enfants qui la méprisent, elle et ses institutions, qui ridiculisent les acquisitions de la science et qui diffament les découvertes de la pensée moderne"⁹.

Deux visions opposées du monde

S'il avait consulté les pages de la Storia d'Italia de don Bosco sur l'oeuvre de Galilée et les grandes découvertes

de la Renaissance, le professeur Ricagni n'eût probablement pas absolutisé à ce point l'opposition entre les deux systèmes éducatifs. Car don Bosco éprouvait de l'admiration pour la science, en particulier pour l'astronomie ; il essayait d'harmoniser la Bible et la science avec les petites ressources des catholiques de son temps ; et il se gardait, semblait-il, d'opposer la simple foi et la raison orgueilleuse. Mais il appartenait sans conteste à un monde de catholiques traditionnels, qui avait sur le temps, sur l'individu et sur l'autorité, des idées fort différentes de celles du "libéralisme", sinon des libéraux de son pays, qu'une histoire très chrétienne entraînait fréquemment et presque à leurs corps défendant dans le sillage de leurs adversaires. (Cas de gens qui se confessaient soudain à don Bosco.)

Pour les traditionnels, le temps est un temps de mémoire et d'héritage scandé par les rythmes des jours, des saisons, des vies et des générations. Dans son Histoire sainte et son Histoire de l'Eglise, don Bosco avait même cru pouvoir dénombrer les périodes de l'histoire du monde et de l'Eglise dans le monde depuis la création des origines par Dieu le Père. Un des fondements mythiques du traditionnel est l'image du cycle ou de la roue. Comme tant d'autres, don Bosco enrobait cette image de religion. Dans son cycle, le mal luttait contre le bien, Lucifer contre Dieu, Satan et ses suppôts contre l'Eglise ; mais, à chaque époque, le bien et l'Eglise se redressaient malgré la violence des coups du mal, du Malin et des méchants. Pour ce traditionnaliste, la personne était au service de la collectivité de l'Eglise et du Royaume de Dieu. Il fallait accomplir la volonté de Dieu, non pas celle des gens plus ou moins pécheurs, même quand elle se déclarait par voie de plébiscites plus ou moins populaires. Il traduisait l'autorité en termes de soumission et de confiance en une hiérarchie fondée en nature et de qui tout enseignement, surtout moral et religieux, tombait comme un dépôt à re-

cueillir et à transmettre avec le plus grand soin. Cette autorité, dans les années qui suivaient Vatican I, était, pour le catholique, concentrée non pas tellement dans la Bible, mais dans le pape de Rome, dont l'infailibilité, aux conditions et aux limites imprécises, même dans l'esprit des clercs, venait d'être définie.

A l'inverse, le libéral un peu conséquent avec son système de pensée, le professeur Ricagni par exemple, imaginait un temps linéaire, ordonné à une fin de bonheur terrestre et en perpétuel devenir grâce à une raison systématiquement exploitée. L'individu était pour lui une conscience autonome, sujet de liberté, certes en butte à des conflits périlleux, mais acteur d'un processus historique dans lequel le destin, à commencer par le destin national, était dominé. Quand il évoquait l'autorité, surtout l'autorité des évêques et du pape, qu'il lui avait fallu affronter pour réaliser les grands desseins du Risorgimento, le libéral italien de 1878 exaltait la singularité, l'autonomie et la collectivité nationale ; il se plaisait à montrer l'éclatement des règles ancestrales sous l'irruption de la créativité individuelle.

Don Bosco avait certes un tempérament de créateur, de fondateur et donc de novateur. Mais qui l' imagine "libéral" - cela arrive - et "moderne" au sens fort du terme, doit se rappeler qu'il appartenait à un temps où la "modernité" désignait, depuis la Révolution française, une société libérale et bourgeoise, avec laquelle l'Eglise romaine, sous Pie IX, avait refusé de pactiser, opposant les imprescriptibles "droits de Dieu" aux prétendus "droits de l'homme"¹⁰. Très logiquement, après sa mort, le "modernisme" n'aura guère de partisans parmi les disciples nourris de son esprit. Lui-même avait eu, du reste, parfaitement conscience de mener sa barque à contre-courant des autorités "légales" de son pays, c'est-à-dire des autorités libérales. Pour avancer quand même, il avait dû sans cesse louvoyer.

La maison de l'Oratoire en 1878

Les litiges de don Bosco avec le pouvoir italien furent en majorité d'ordre scolaire. Depuis 1846, la maison de l'Oratoire Saint-François de Sales avait pris de l'ampleur. Mais ses développements, régis par des nécessités immédiates, pouvaient paraître peu rationnels. Don Bosco usait de moyens pauvres et refusait de créer pour ses jeunes un milieu différent de celui des catégories défavorisées de la population environnante, les paysans et les artisans. En 1878, il avait chez lui quelque neuf cents personnes. Les locaux étaient relativement exigus, les cubages d'air très réduits, les pièces d'habitation plutôt malpropres, l'hygiène personnelle rudimentaire faute d'eau courante dans les dortoirs. Bains et douches n'existaient pas et l'entassement était partout de règle : en classe, en étude et au dortoir¹¹.

La maison comprenait deux sections très différentes : celle des jeunes artisans, qui, répartis par ateliers, étaient traités, non pas en élèves d'école professionnelle, mais en ouvriers en période d'apprentissage ; et celle des étudiants. La deuxième catégorie était prolongée vers le haut par une sorte de grand séminaire de philosophie et de théologie. Il y avait, dans l'école proprement dite, six classes d'étudiants, dites de gymnase (la première était dédoublée en inférieure et supérieure), puis deux années de "philosophie" et un cours de théologie. Le tout correspondait à peu près au cycle d'études classiques prévu en Italie après la loi Casati de 1859 : cinq ans de gymnase et trois de liceo. Les clercs en philosophie et en théologie collaboraient à l'enseignement et à l'encadrement (assistants) des classes du gymnase et des ateliers professionnels.

Re gardons d'un peu près les maîtres de ces classes sur le point d'intéresser les pouvoirs publics à Turin et jusqu'à Rome¹². En octobre 1877, il y avait en principe quatre enseignants et un assistant pour chacune des classes du gymnase.

Les enseignants étaient un professeur principal pour le latin, l'italien et éventuellement (dans les classes supérieures) le grec, un professeur pour l'histoire (ou la géographie), un pour l'arithmétique et un pour le "catéchisme". Le professeur principal s'appelait en cinquième année de gymnase, le professeur Bonora ; en quatrième année, le professeur Febbraro ; en troisième année, le professeur Morganti ; en deuxième année, le clerc Marchisio ; en première année supérieure, le clerc Vacchina ; et, en première année inférieure, (si je lis bien) le clerc Mario Lucca. Les classes inférieures ne pouvaient que dépasser la centaine. Il y eut en effet cent dix noms sur une liste nominative de la première supérieure pour l'année scolaire 1878-1879¹³. Et nous apprendrons bientôt que la commission d'enquête sanitaire de 1878 dénombra quatre cent vingt-et-un élèves hors des ateliers industriels.

Le problème sanitaire

L'hygiène laissait beaucoup à désirer dans la maison de l'oratoire. La santé des élèves en pâtissait. A Turin, l'hiver est rude. Les enfants vivaient pendant des mois dans un air confiné et vicié. La pureté de l'eau était certainement douteuse. Il fallait une constitution robuste pour résister aux germes pathogènes qui pullulaient¹⁴.

Au début de l'année 1878, les services sanitaires de la préfecture de Turin avaient été alertés par une épidémie de conjonctivite, qui sévissait dans les écoles de la ville. Cette maladie probablement fréquente avait été jusque-là traitée en ophtalmite sans gravité. Le nom lui-même de conjonctivite était une nouveauté pour les salésiens de l'époque. Il s'agissait en l'occurrence d'une conjonctivite dite alors "granuleuse", qualification pour nous ambiguë. Elle peut en effet désigner la conjonctivite folliculaire, caractérisée "par la présence de follicules ou granulations sur la conjonctive" de l'oeil¹⁵, mais aussi le "trachome vrai", qui est

grave¹⁶. Les maladies décelées, dites "granuleuses", étaient probablement toutes des conjonctivites folliculaires plus ou moins aiguës.¹⁷ Nous sommes aujourd'hui fixés sur l'origine des conjonctivites, qui développent sous la paupière une multitude de petites élevures donnant à la conjonctive un "aspect velouté". La plupart proviennent de germes cocci : pneumocoques, streptocoques ou staphylocoques pathogènes, en fait de malpropreté, de manque d'hygiène, d'eau contaminée ...¹⁸.

Les services de santé de Turin donnaient cette maladie pour contagieuse. Mais, signe de leur méfiance à l'égard des gens éclairés (les libéraux ?), les responsables de l'Oratoire se disaient sceptiques sur cette "nouvelle maladie des yeux". C'était, disait-on, une manoeuvre politique inventée à dessein contre la maison et aussi un prétexte pour former une commission médicale grassement payée¹⁹. Quoi qu'il en soit, la commission passait à la fin mars dans les instituts d'éducation et les écoles... Au vrai, une première visite, non enregistrée par les documents salésiens, mais dont nous décelons un écho dans le rapport du 6 avril, avait eu lieu vers le début de février²⁰. Elle avait diagnostiqué cette maladie à l'Oratoire, mais, dans la maison, personne ne semblait s'en être inquiété. Le diaire de don Lazzero est muet sur ce point.

Sur ce, le 6 avril 1878, alors que don Bosco prolongeait son voyage de retour de Rome, un rapport sévère sur l'hygiène de la maison fut signé par le préfet Borgogno à l'intention du "Directeur de l'oratoire Saint-François de Sales"²¹. Il commençait par résumer les résultats de l'enquête menée (ce jour-là ou peu auparavant) dans les locaux et sur les personnes des enfants. Il liait l'absence d'hygiène et le développement de la conjonctivite chez eux. "Lors de la visite exécutée en cet institut par les services sanitaires désignés par la commission de surveillance chargée, par le Conseil provin-

cial de la santé, de l'inspection des écoles et instituts de cette ville pour arrêter toute propagation de la conjonctivite granuleuse et en promouvoir la guérison, on a malheureusement dénoté un défaut de propreté aussi bien dans l'ameublement que dans la lingerie, un défaut d'air et de lumière dans tous les locaux, dont les murs sont malpropres (sucide) et les pavements de brique poussiéreux abîmés, et en tous points insuffisants par rapport au nombre des élèves. - L'infirmierie est absolument inadaptée à la fois par sa capacité et par son orientation ; en outre, elle comporte un passage pour la cuisine des malades. Toutes les normes d'hygiène sur le mobilier des classes, l'éclairage et le chauffage sont complètement négligées. Manquent les lavabos, les salles de gymnastique et les toilettes (cessi). - C'est pourquoi, sur 421 élèves examinés, on en a dénombré 98 affectés de conjonctivite, dont 29 graves et 69 moins graves, soit une proportion de 29 %. - Il en résulte qu'en deux mois la maladie a fait d'énormes progrès, puisque, lors de la première visite, la moyennne était de 10,8 %. Et cela dans les seules classes, puisque les individus attachés aux diverses industries n'ont pas été visités."

La deuxième partie du rapport alignait, pour corriger pareille situation, les mesures jugées convenables (qui, aujourd'hui, paraîtraient bien indulgentes). On lisait : "Devant cet état de choses, la commission de visite juge indispensable de prendre pour l'arrêt de la propagation de la maladie les mesures qui suivent : 1. L'isolement immédiat des élèves atteints, en sorte que les malades disposent d'une entrée séparée, de services, de classes et de dortoirs dans des locaux distincts et éloignés des élèves en bonne santé, et que soit organisé pour les malades un service sanitaire de soins adaptés, et, pour les individus sains, un service d'inspection. - 2. La construction nécessaire ou l'adaptation d'autres locaux pour le dortoir, l'étude, les classes et l'infirmierie, par l'ajout de locaux manquants, qui soient confor-

mes aux normes indispensables de l'hygiène."

Le plus difficile était d'exécuter ces mesures. Le préfet terminait son rapport en termes diplomatiques, flatteurs et compréhensifs pour la direction de l'Oratoire : "L'intérêt supérieur de la santé publique exige que les propositions de la commission soient mises à exécution dans le plus bref délai. Je pourrais en ordonner moi-même d'office l'exécution en vertu des dispositions en vigueur en la matière. Toutefois, je préfère m'adresser à vous, persuadé que convaincu de la gravité du mal et de l'urgence d'y porter un remède efficace, vous prendrez immédiatement vos dispositions pour l'exécution des prescriptions susdites et apporterez tout le soin possible à les faire exactement observer. - Je suis convaincu qu'en la circonstance l'intérêt que vous portez au bien public ne sera pas moindre qu'à l'ordinaire ; et que, lors d'une prochaine visite, la commission ne manquera pas de relever les bons effets des mesures qui vous ont été indiquées et que vous aurez certainement mis en oeuvre." Retenons cette finale. Le document était signé par le préfet Borgogno et daté du 6 avril 1878.

Don Bosco étant absent, le rapport aboutit certainement sur le bureau de don Rua, qui en prit connaissance. Mais les travaux exigés ne pouvaient être entrepris du jour au lendemain. Avant de décider quoi que ce soit, il lui fallait attendre le retour de don Bosco, qui tarda jusqu'au 23 avril.

Cependant, les services préfectoraux de santé s'inquiétaient à juste titre des suites données à leur intervention. Une quinzaine de jours après le rapport Borgogno, une autre inspection, dont le rapport, daté du 24 avril 1878, nous manque, conclut à la non volonté des responsables de l'école de prendre les mesures d'hygiène qu'elle avait requises²². Mais, en cette fin d'avril 1878, à l'Oratoire, la question embarrassante des enseignants, dont nous allons parler,

reléguait au deuxième plan celle de l'hygiène. Elle n'était cependant pas oubliée. Le 3 mai, don Bosco prépara pour le préfet une lettre dans laquelle il observait, à sa défense, que les enfants de sa maison dite tellement insalubre "semblent ainsi mieux logés qu'ils ne le seraient sur les rues et les places, à quoi s'ajouterait pour eux le tourment de la faim"²³. Il y insistait sur les frais énormes entraînés par leur entretien. Et, selon une note de la direction de la maison qui semble devoir être datée du 14 mai, les mesures prises "à la suite de la circulaire du 24 avril n° 7609 pour empêcher la propagation de la conjonctivite granuleuse" étaient : "1° L'éloignement de tous ceux qui avaient été gravement atteints. - 2° La séparation immédiate de tous ceux qui avaient été déclarés, même légèrement, touchés. - 3° Des soins diligents et répétés pour ces derniers, conformément aux indications des médecins lors de leur première visite. - 4° Le blanchiment des portiques, des parois d'escaliers, des corridors, etc. - 5° La suspension des acceptations (de pensionnaires) et le renvoi des demandes (d'entrée) à l'automne. - 6° L'engagement de trois hommes pour le nettoyage des dortoirs, classes, réfectoires, escaliers, etc."²⁴

Dans son récit des Memorie, don Ceria ajoute ici curieusement : "Les autorités ne prétendirent pas à autre chose."²⁵ Voire ! Le 13 mai, don Bosco recevait, vu l'état sanitaire de sa maison (ospizio), communication d'une nouvelle note préfectorale, qui concluait tout simplement à sa fermeture²⁶. Etait-il bien au fait de la succession des visites sanitaires effectuées chez lui ? D'après la minute de la pièce conservée par les salésiens, il répondit aussitôt au préfet qu'il avait été surpris par la nouvelle de la visite sanitaire que "l'on dit avoir été faite à ce foyer (ospizio)" ; que, selon le rapport de cette enquête, plusieurs désordres avaient été signalés, sans qu'aucune des me-

sures imposées par la "respectable commission" ait été mise en oeuvre. Il observait, quant à lui, qu'à la suite de la circulaire en question aucune autre visite sanitaire n'avait été faite dans sa maison ; que, si ces messieurs de la commission y étaient revenus, comme ils l'affirment, ils auraient vérifié que les mesures proposées par eux avaient été exécutées autant que faire se pouvait ; que les mesures proposées et réalisées étaient ... : suivait ici la liste des six dispositions, que nous venons d'aligner. Au reste, il croyait pouvoir garantir l'intention persistante de son institut de coopérer au bien public sanitaire, matériel et moral de la population, dans la mesure compatible à une oeuvre dépourvue de revenus fixes et acceptant gratuitement des enfants pauvres et abandonnés²⁷. Quelques jours après, il demandait par lettre à un médecin ami de l'aider à répondre aux exigences de la commission²⁸.

Les protestations plus ou moins justifiées et les mesures tardives annoncées par don Bosco ne pouvaient annuler les très fâcheuses impressions laissées aux membres de la commission préfectorale par l'absence d'hygiène de l'oratoire. Etait-il possible de faire oeuvre éducative dans des conditions aussi infectes ? Les libéraux de la municipalité, "francs-maçons" ou pas, en doutaient fort. Une conséquence peu agréable pour don Bosco semble avoir été la suppression définitive de l'allocation annuelle de trois cents lires, qui furent, cette année-là, transférées à l'institut des Artigianelli. Il ne rapprocha jamais les deux faits, mais d'autres le firent à sa place. Le 21 mai 1878, il se plaignit au maire Ferraris de la suppression de l'allocation²⁹. La réponse du magistrat, datée du lendemain, lettre dont le récit des Memorie n'a pas tenu compte, lui en donnait la raison avec suffisamment de clarté : "... Je ne dois pas vous cacher que, présidant la commission de l'ophtalmie contagieuse, on a dû constater que les règles de l'hygiène sont trop négligées dans cet institut ..."³⁰ Dans ses conversations de ce mois de

mai avec Giulio Barberis, don Bosco, sans souffler mot des enquêtes sanitaires, attribuait la suppression au sectarisme des francs-maçons, qui étaient en majorité au conseil municipal³¹.

Une autre conséquence de cette affaire fut la décision préfectorale prise le 10 juin et communiquée le 12, de déterminer administrativement le nombre maximum des pensionnaires de la maison de l'oratoire du Valdocco³². Le docteur Secondo Polto était chargé de procéder à une inspection sanitaire préalable. Il se fit attendre pendant trois mois. Le 11 septembre, le préfet annonça à don Bosco le passage de la commission du docteur Polto. Très courtoisement, don Bosco lui répondit bientôt : que les suggestions de la commission pour la santé des enfants qu'il recueillait seraient bien venues ; qu'il priait seulement ces messieurs les médecins de tenir compte de la qualité de son oeuvre, du fait que les enfants reçus étaient pauvres, abandonnés, et, en de nombreux cas, remis par les autorités gouvernementales et entretenus gratuitement³³. D'après un document de l'administration préfectorale daté du 31 octobre suivant, le rapport de la commission sanitaire du docteur Polto conclut apparemment que l'institut du Valdocco ne pouvait pas recevoir plus de deux cent soixante quinze pensionnaires³⁴. Il y en avait trois fois plus ; mais les choses en restèrent là : la vie continuait au Valdocco.

Dans l'affaire, l'Etat libéral représenté par les services préfectoraux n'avait que rempli son devoir. Les "ma-noeuvres souterraines" contre l'Oratoire, dénoncées par don Ceria³⁵, ne sont pas très évidentes pour nous aujourd'hui. Car il y avait bien eu plusieurs visites sanitaires et non pas une seule, en avril 1878. Don Bosco, quant à lui, tout en reconnaissant le bien-fondé des remarques qui lui arrivaient, ne réclamait aux autorités qu'un minimum de compréhension. Si, dans sa maison, les enfants étaient trop nombreux, les locaux trop étroits et mal tenus, ce n'était que le reflet

de la situation moyenne de la population pauvre du pays. Il prétendait participer à l'élévation matérielle, comme à l'élévation culturelle et morale de cette population. Don Bosco n'était en aucune façon un éducateur systématiquement rétrograde.

L'affaire des enseignants habilités

En ce printemps de 1878, une autre affaire, concernant la qualification des enseignants des cours que nous appelons secondaires, était en gestation. Plus grave que l'affaire sanitaire, elle se prolongea aussi beaucoup plus longtemps. Mais, mieux connue et très documentée (lettres, rapports, articles de journaux), nous ne la décrirons ici qu'à grands traits, sans, par exemple, chercher à dirimer les problèmes juridiques soulevés par le litige (l'application de la loi Casati).

Selon les autorités préfectorales, l'école secondaire de don Bosco était un "gymnase privé". A partir de 1877³⁶, la direction provinciale de l'enseignement (le proviseur des études de Turin) s'inquiéta de la qualification de ses maîtres. Comme nous le savons, don Bosco faisait appel, non seulement à des professeurs titularisés et patentés, mais assez habituellement à de tout jeunes clercs à peine sortis du gymnase. En 1878, l'un d'eux était Bernardo Vacchina (1859-1935), qui raconta ensuite comment il était devenu brusquement à dix-huit ans, enseignant principal en première gymnasiale inférieure (c'est-à-dire en septième) ; puis, comment, en 1878-1879, l'année scolaire qui va nous occuper, il avait reçu la charge de la première supérieure (la sixième), classe qui comptait d'après ses souvenirs rien moins que cent trente élèves. Pendant son temps de noviciat, en 1876-1877, don Bosco l'avait fait appeler et lui avait dit : "Attends un peu ! J'ai pensé à te charger de la classe de première gymnasiale inférieure. Qu'est-ce que tu en dis ? - Oh, don Bosco ... - Ce qu'on apprend en première gymna-

siale, tu ne le sais pas ? - Oh ! je voudrais voir ! - Bon, si tu le sais, tu peux aussi l'enseigner ..." Sa nomination était acquise³⁷. Don Bosco affirmait alors au ministre Coppino son désir de se conformer à la législation, "tant pour les programmes que pour les diplômes des enseignants". Mais, disait-il en janvier 1877, "nous nous trouvons actuellement en grande pénurie d'enseignants pourvus de titres légaux"³⁸. Sans doute, sans doute ! Mais son comportement laisse entendre qu'il nourrissait des idées plutôt courtes sur les exigences de l'éducation intellectuelle des enfants. Les libéraux imbus de Jean-Jacques Rousseau pouvaient protester. La distance était grande du précepteur d'Emile à Bernardo Vacchina. Le théologien Rho avait de bonnes raisons de critiquer les professeurs de don Bosco. Celui-ci s'en piqua bien à tort !³⁹

Le harcèlement de l'Oratoire sur la qualification de ses maîtres par les soins des autorités académiques et préfectorales de Turin commença de manière très officielle le 27 avril 1878, donc au temps de l'affaire sanitaire, par un décret qui semble n'avoir jamais été reproduit dans l'histoire salésienne officielle⁴⁰, alors que son application fut à l'origine d'un débat qui dura quatre ans. Le voici in-extenso.

"Le conseil scolaire provincial, dans sa réunion du 16 avril 1878, vu le feuillet du 31 mars précédent, par lequel le directeur de l'Oratoire S. François de Sales fournit les éclaircissements qui lui avaient été demandés sur les suppléants ou coadjuteurs appliqués aux classes gymnasiales du dit Oratoire, considérant que déjà l'année précédente le susdit Directeur avait été invité à se conformer aux dispositions scolaires en vigueur sur les instituts d'instruction privés,

a délibéré :

1° que l'on ne peut permettre que l'enseignement soit

assuré même partiellement par des suppléants ou coadjuteurs stables, dépourvus des diplômes réguliers d'habilitation ;

2° que l'on doit requérir que tout l'enseignement des classes gymnasiales soit donné en personne et habituellement par les professeurs titulaires dont la liste a été remise à l'Office scolaire provincial en date du 24 février ou par d'autres enseignants dûment approuvés dont les titres devront être communiqués à l'Office en question ;

3° que ledit Directeur doit dorénavant être prévenu que si, avant le 15 octobre prochain, il ne présente pas à l'Office scolaire provincial la liste des enseignants tant des classes du gymnase que du lycée (cours de philosophie) pour l'année scolaire 1878-1879, liste accompagnée des diplômes d'habilitation que chacun d'eux doit posséder, la fermeture des classes sera immédiatement ordonnée pour non-observation de la loi."⁴¹

La menace de fermeture de l'école était donc dès lors bien formulée et dûment motivée. —

Don Bosco ne modifia pas sa politique scolaire en octobre 1878 ; il prit le parti de résister à la tempête. Durant l'année 1878-1879, qui finirait par sa défaite, les notes, les interventions, les inspections et les recours à l'autorité supérieure (le ministère) s'accumulèrent⁴². L'inspection académique voulait assurément en découdre avec le Valdocco. Le 10 octobre 1878, une note lui arrivait sur les qualifications requises pour les enseignants des instituts, soit municipaux, soit privés⁴³. Don Bosco recourut aussitôt au ministre de l'Instruction publique pour demander au moins un délai de trois ans pour se mettre parfaitement en règle⁴⁴. Simultanément, afin d'échapper à la réglementation scolaire commune, il entama une campagne pour faire considérer ses classes "comme étant de charité et régies par qui tient un rôle paternel"⁴⁵. Il fournit aussi à l'autorité académique une liste de ses professeurs en titre : Celestino Durando pour

la cinquième année de gymnase, Michele Rua pour la quatrième, Giovanni Bonetti pour la troisième, Marco Pechenino pour la deuxième et Giuseppe Bertello pour la première⁴⁶.

Ces cinq prêtres étaient dûment qualifiés et diplômés, mais ils avaient autre chose à faire qu'à enseigner. Pensons à don Rua ou à don Bonetti. Ce qui devait arriver ne tarda pas. Les classes furent inspectées à l'improviste au début de décembre⁴⁷. Et, le 2 janvier 1879, le proviseur royal des études se dit avoir été "grandement surpris" de ce que, sur les cinq professeurs énumérés par la direction, deux seulement - lesquels, nous apprend la chronique, avaient précipitamment rejoint leurs classes - aient été à leur poste⁴⁸. Les menaces de fermeture étaient réitérées. Une autre inspection, le 7 mars 1879, tourna plus mal encore que la première. A l'exception d'une seule, toutes les chaires du gymnase étaient occupées par des suppléants⁴⁹. Le 25 mars, le conseil scolaire provincial fut informé du désordre persistant ; et, le 27, le préfet Minghelli Vaini, dans une lettre à Rome, proposa au ministre de l'Instruction publique "la fermeture du gymnase en question"⁵⁰.

Cependant, don Bosco cherchait encore à convaincre directement ce ministère de laisser en paix son institut, parce que, conformément à la thèse qu'il avait adoptée, il s'agissait, non d'un "gymnase privé", mais d'une oeuvre de charité "comme placée sous autorité paternelle". S'il croyait pouvoir l'emporter, il se leurrerait. Les quelques bonnes paroles qu'il glânait et qui, peut-être, le rassuraient, recouvraient une réalité amère. Le décret ordonnant la fermeture du "gymnase privé annexe de l'Oratoire S. François de Sales à Turin tenu par le prêtre Gioanni Bosco" fut signé à Rome par le ministre Michele Coppino le 16 mai 1879⁵¹. Le 20 juin, tandis que le théologien Angelo Rho, frère du proviseur, informait directement don Bosco et lui conseillait de se résigner à l'inévitable, la communication de la mesure à l'intéressé était si-

gnée par le préfet Minghelli Vaini. Enfin, trois jours après, elle lui était signifiée⁵². Sous la pression du préfet, l'ordre fut aussitôt exécuté, les cours interrompus et le "gymnase" du Valdocco officiellement fermé le 30 juin, c'est-à-dire environ un mois et demi avant la fin de l'année scolaire⁵³.

Il est difficile d'imaginer la détresse de don Bosco devant un tel malheur. Depuis une vingtaine d'années, il concentrait le meilleur de ses forces et de son temps à la mise sur pied d'une congrégation, armature de son entreprise apostolique. La formation de ses jeunes cadres avait été l'un de ses soucis majeurs. Et voici que, par décret, la source principale de son recrutement était tout à coup tarie. Par ricochet, son oeuvre éducative, but de sa société religieuse, était aussi mise en question. "Monsieur le Théologien, écrivit-il le 9 août suivant à don Margotti, vous pouvez difficilement imaginer combien mon coeur a été rempli d'amertume quand j'ai vu briser brutalement le cours des études d'environ trois cents de mes enfants adoptifs, qui, depuis plusieurs années, sont l'objet d'incessantes sollicitudes et d'importants sacrifices matériels ; et, pire encore, de devoir les disperser non sans risque d'un malheureux avenir !" ⁵⁴ Il se croyait alors la victime d'une coalition hostile des autorités civiles et religieuses de Turin. Pendant ce mois de juin fatidique, il avait écrit au cardinal Lorenzo Nina, son cardinal protecteur depuis le 26 mars précédent : "... j'expose ici brièvement les graves ennuis que j'ai dû supporter de la part de l'Ordinaire dans la maison mère de Turin. - Les oppositions de cet Ordinaire sont toujours allées de conserve avec celles des autorités civiles et scolaires. C'est pourquoi Votre Eminence peut aisément imaginer combien j'ai dû peiner et souffrir pour fonder une congrégation salésienne, la soutenir et la consolider sans aucun appui temporel et en l'absence de moyens matériels ..." ⁵⁵

Il souffrait, mais se débattait en proclamant son bon droit. La fermeture de son école était injuste. En effet, protestait-il, 1) ses professeurs étaient habilités, 2) s'ils sa faisaient remplacer, c'était légal, 3) la seule illégalité dans l'affaire était d'avoir ordonné la fermeture de ses classes de gymnase sans motif suffisant. L'injustice la plus flagrante était de le condamner sans qu'il ait jamais eu la possibilité de se défendre.

Ses adversaires plus ou moins "libéraux" s'esbaudissaient. "Nul n'est au-dessus de la loi !" "Nous n'avons que faire des restrictions mentales des jésuites du Valdocco", criait la Gazzetta del Popolo, dans un article sur "les écoles cléricales de Turin et la loi"⁵⁶. Le contenu des leçons données par des maîtres incapables était dénoncé. Le Fischietto caricaturait don Bosco en éteignoir⁵⁷. L'enseignement antilibéral de ces gens est condamnable, parce qu'il menace "le temple saint de nos libertés", déclarait la Cronaca dei Tribunali : "... La loi est égale pour tous. Pour Don Carlos et pour Don Bosco. Nul plus que nous ne reconnaît les bienfaits de l'homme utile à son pays. Mais quand cet homme si bienfaisant soit-il instille au coeur de la jeunesse des principes qui sont la semence du papisme, qui sont à leur manière les bombes Orsini destinées à faire un jour sauter le temple saint de nos libertés, oh alors, tout en reconnaissant les bienfaits, nous n'avons plus face à nous qu'un ennemi, qui, de la bienfaisance, se fait un bouclier pour combattre pour le pape et détruire ce que nos pères ont essayé de bâtir au prix de tant et tant de sacrifices"⁵⁸. Don Bosco est un "liberticide", avait affirmé en janvier 1880 le journaliste Giustina⁵⁹.

Le débat avait donc été élargi à la nature de l'éducation salésienne. Mais don Bosco évitait de pénétrer sur ce terrain dangereux. A ses critiques, il rétorquait simplement que "la justice doit réguler toutes les lois"⁶⁰. Il s'atta-

chait à démontrer son bon droit à l'intérieur du système en vigueur.

A partir du douloureux été 1879, don Bosco a en effet mené une longue bataille de près de trois ans pour d'abord faire rouvrir ses classes avec un personnel agréé ; et ensuite, faire rapporter, parce qu'illégal, le décret de fermeture du 16 mai 1879. Il écrivait des lettres aux ministres, leur dépêchait des messagers (Allievo et Durando en juillet 1879), répliquait - rarement - à ses adversaires⁶¹, sollicitait des appuis dans la bataille, tel celui du journaliste de l'Unità cattolica Giacomo Margotti⁶², et faisait imprimer un mémoire aussitôt rendu public à la défense de son école⁶³. Non, l'oratoire S. François de Sales n'était pas un "gymnase privé", mais une "oeuvre de bienfaisance" que, jusqu'à cette malheureuse année 1878-1879, les autorités de Turin, y compris les plus hautes, avaient traditionnellement encouragée et protégée.

En novembre 1879, il rouvrit ses cours secondaires avec des maîtres patentés⁶⁴. Mais le pays légal persista à lui donner tort. Malgré ses rapports, ses recours au roi Umberto et l'appui de quelques personnalités qu'il avait gagnées à sa cause, le conseil d'Etat refusa de reconnaître l'illégalité de la mesure qui l'avait frappé. Le 26 mai 1882, un billet du préfet de Turin Casalis lui apprenait sa décision, qui lui était définitivement contraire.⁶⁵ Ce sera l'un de ses échecs les plus évidents.

Les fondations françaises de 1878

L'oeuvre salésienne éclatait en ces années décisives. Don Bosco luttait sur plusieurs fronts à la fois. En 1877, ses seules maisons de France étaient encore celles de Nice et de Cannes, l'une et l'autre de culture italienne. L'année 1878, que nous savons déjà avoir été remplie pour lui d'affaires difficiles à Rome et à Turin, a aussi été celle de fondations importantes, tentées ou réussies, dans des régions

de culture française depuis des siècles.

La fondation de Marseille, qui avait été décidée en 1877, ne fut entérinée par le chapitre supérieur salésien que le 15 mai 1878⁶⁶, après que don Bosco fût passé dans cette ville le 2 avril, c'est-à-dire entre son départ de Rome et son retour à Turin. Elle fut ensuite scellée par un contrat de neuf articles, contrat demandé, sinon imposé, par le curé de la paroisse Saint-Joseph, Clément Guiol, qui avait été le grand artisan de l'entrée des salésiens à Marseille. Cette convention, datée du 28 janvier 1879, était très onéreuse, trop onéreuse pour les salésiens de l'endroit. Son article II déterminait ainsi l'ampleur du service des prêtres de l'oratoire Saint-Léon (titre de l'oeuvre) à la paroisse St Joseph : "L'abbé Bosco veut que ces prêtres (les salésiens de Marseille) remplissent toutes les fonctions de la paroisse que M. le Curé leur imposera et que l'usage impose ordinairement à Marseille aux prêtres sacristains ou auxiliaires." L'article III associait les enfants au service paroissial : "L'abbé Bosco impose en outre aux membres de sa Congrégation établie à Marseille de fournir les enfants qui sont nécessaires au service de l'autel et à l'exécution de la musique sacrée dans l'Eglise paroissiale de S. Joseph. M. le Curé fixera lui-même le nombre des enfants qui lui est nécessaire, au regard du nombre de ceux qui composent la Maîtrise." Et l'article VII stipulait : "Les enfants composant la Maîtrise devront se rendre à S. Joseph à toute réquisition de Monsieur le Curé."⁶⁷ M. le curé Guiol considérait donc l'oratoire Saint-Léon comme sa manécanterie paroissiale et sa maison vicariale, les enfants comme ses chantres et ses enfants de chœur, les salésiens comme ses prêtres auxiliaires, avec toutes les servitudes entraînées par là, surtout lors des funérailles.

Les salésiens de Marseille voyaient les choses autrement. Ils entendaient reproduire dans cette ville l'oratoire du

Valdocco, ce qui excluait toute véritable dépendance paroissiale. Ils n'avaient jamais eu, disaient-ils, vocation de croque-mort. Au cours de l'été, les prêtres de l'oratoire marseillais, le directeur Joseph Bologne en tête, firent grève. On s'expliqua. Une lettre de don Bologne au curé fut considérée par celui-ci comme "une déclaration de guerre" entre l'oratoire et la paroisse. Don Bosco avait certes blâmé son directeur, continuait M. le curé. Mais, observait-il dans une lettre du 18 août, "depuis ce blâme, nos rapports sont devenus impossibles. On en est aujourd'hui à ne plus se parler, à ne plus se voir. Est-ce une situation acceptable ?"⁶⁸ Le chapitre supérieur de Turin ne comprenait que trop les salésiens de Marseille. En conséquence, il leur donna bientôt raison, et don Rua fut son porte-parole. L'orage, qui tomba sur lui, n'épargna pas don Bosco. Qu'on en juge par la riposte de M. Guiol à don Rua à la date du 2 septembre 1879 :

"Monsieur. - Je déplore les résolutions que vous avez arrêtées dans votre chapitre général (entendez : supérieur). Je ne puis les accepter. - Les engagements signés par don Bosco le 28 janvier dernier, les promesses verbales qu'il m'a faites dans plusieurs occasions me permettaient d'attendre autre chose. - Je trouve étrange que dans un contrat signé, on s'arroge le droit d'en modifier totalement les termes sans savoir si l'autre contractant consent à ces modifications. - C'est contraire à toutes les lois de la plus vulgaire justice (...). - Je ne sais ce qui résultera de cette guerre injuste et déloyale que vous me déclarez, mais ce ne sera jamais bien. Vos promesses de dévouement ressemblent à une mauvaise plaisanterie quand elles accompagnent des conditions aussi dures que celles que vous voulez m'imposer. - Vous pouvez dire à don Bosco qu'il m'abreuve de chagrin et que je n'ai pas mérité d'être traité de la sorte. - J'ai l'honneur d'être, Monsieur, votre humble serviteur. - Ct Guiol."⁶⁹

De son côté, Jules Rostand, président de la société Beaujour, avec qui le malencontreux contrat avait été passé, manifestait, à don Bosco lui-même, son étonnement devant des résolutions, dont il n'avait peut-être pas mesuré toute la "grave portée"⁷⁰.

M. Guiol ne fut calmé qu'en janvier 1880, grâce à la diplomatie de don Bosco, alors à Marseille. Il subit l'averse, fut traité de fripon, de menteur, de brouillon, de sans-pa-
role, etc. Il courba l'échine : le contrat avait certes été
conclu à la légère. Puis le curé se rasséréna et s'excusa⁷¹.
Le jeune salésien Giovanni Battista Grosso prit bientôt la
direction de la maîtrise de Saint-Joseph, à laquelle il don-
nerait, pour la grande consolation de M. le curé, un relief
extraordinaire. Et le soleil chassa définitivement les noirs
nuages du ciel de la paroisse Saint-Joseph.

Aux premiers jours de l'été 1878, les salésiens sont ar-
rivés simultanément à Marseille et dans le département du
Var, intermédiaire entre celui des Alpes-Maritimes (chef-
lieu : Nice) et celui des Bouches-du-Rhône (chef-lieu : Mar-
seille). En effet, don Bosco s'implanta alors dans le troi-
sième département et le troisième diocèse de la Côte d'Azur.
Il avait accepté, l'année précédente, dans ce diocèse de
Fréjus, dont la ville principale était Toulon, la charge de
deux "colonies agricoles", l'une dite de La Navarre, sur la
commune de La Crau, l'autre à Saint-Cyr-sur-Mer. Ces colonies
périclitaient entre les mains d'un prêtre séculier du diocèse
de Fréjus, appelé Jacques-François Vincent. L'intention pri-
mitive de don Bosco, attestée par sa lettre du 3 août 1877 à
Mgr Terris, évêque de Fréjus, qui venait de lui offrir les
deux "colonies" en question, avait été d'utiliser ces cen-
tres comme tremplins pour la création, dans la ville même de
Fréjus, d'une oeuvre semblable à celle du Valdocco⁷². L'accep-
tation de la première "école d'agriculture" de la congréga-
tion (formule au reste inexacte et non employée alors) était
donc destinée à introduire son action dans un nouveau dio-
cèse et à le faire progresser d'un pas dans son dessein ex-
pansionniste sur la côte méditerranéenne. Un songe, dont la
date précise et les détails sont malheureusement probléma-
tiques⁷³, l'encouragea vraisemblablement à accepter le centre

agricole de La Navarre.

L'entrée manquée à Paris (1878-1879)

A la fin de l'année 1878, don Bosco se mit à nourrir des visées encore plus ambitieuses : il multiplia les concessions pour installer sa congrégation à Paris même. L'abbé Louis Roussel⁷⁴ avait fondé en 1866, pour quelques enfants abandonnés de Paris, une oeuvre dite des Orphelins-Apprentis dans une mesure d'Auteuil, c'est-à-dire dans une localité qui venait d'être rattachée (en 1859) au seizième arrondissement de Paris. L'ensemble des problèmes des ouvriers du temps : logement, apprentissage, mentalité (l'âme ouvrière) le préoccupaient. Il voulait, nous dit-on, ouvrir le coeur et l'esprit des enfants en même temps que les préparer à leur future profession. Les foyers familiaux étant inexistantes ou insuffisants, il donnerait lui-même un foyer à ses apprentis. Quoi de plus semblable au projet de don Bosco à Turin, Gênes, Nice et Marseille ? Toutefois, à la différence du Piémontais, le Parisien cherchait de l'aide hors de son monde et de son oeuvre. Pie IX, à Rome, lui ayant conseillé de s'adresser à don Bosco, M. Roussel visita l'oratoire de Turin en septembre 1878⁷⁵. Sa découverte l'enchantait au point qu'il envisagea aussitôt la fusion des deux entreprises, celle de Turin et celle d'Auteuil⁷⁶. Très intéressés, les salésiens comprenaient qu'il serait bientôt de leur congrégation et ne conserverait pour lui que la direction du périodique La France illustrée, éditée par son oeuvre⁷⁷. Don Bosco ne semble pas avoir hésité à entrer dans l'aventure. En France, il visait la capitale. Des amis le pressaient de s'y rendre⁷⁸. Pour les tractations, l'abbé Roussel proposait comme intermédiaire le comte Carlo Cays, qui venait d'être ordonné prêtre et qui parlait correctement le français⁷⁹. Sans barguigner, don Bosco demanda à celui-ci de faire le voyage de Paris en la compagnie de don Rua pour y préparer une convention avec M. Roussel et aussi pour s'entendre avec l'archevêque, le cardinal

Guibert. Les deux émissaires partirent le 6 novembre. Et l'affaire parisienne parut bientôt heureusement engagée. Don Bosco évitait de jouer au conquistador : l'abbé Roussel demeurerait maître de l'entreprise d'Auteuil sa vie durant ; les salésiens ne feraient que l'aider, quitte à lui succéder plus tard. Don Bosco ne demandait pour les siens que quelques garanties de non-éviction. Il se montrait donc, avec l'abbé Roussel, beaucoup plus accommodant qu'il ne l'avait été au début de cette année 1878 avec le curé Barbe à Cannes⁸⁰. Le 16 novembre 1878 il écrivait au comte Cays : "Tous (les membres du chapitre supérieur) sont toutefois d'accord pour laisser tous les honneurs et toute autorité à l'abbé Roussel, à la condition que notre demeure à Paris soit fixée de façon stable ..."⁸¹ Le même jour, en confidence il exprimait à don Rua son double vœu : entrer à Paris, ne pas risquer d'en être chassé : "... 4° Bien que vous ayez pleins pouvoirs, faites toutefois en sorte de ne pas déterminer notre venue ferme à Paris tant que les choses n'auront pas été éclaircies et seulement si nous pouvons avoir une certitude légale de ne pas devoir faire notre valise devant certaines éventualités. En général je vous dirai qu'actuellement j'estime qu'une maison à Paris présente pour nous un grand avantage moral, religieux et politique ..."⁸² Voilà bien trois adjectifs éclairants sur la mentalité de don Bosco fondateur !

Les deux messagers rentrèrent à Turin dans la soirée du 30 novembre. Le chapitre supérieur salésien s'employa aussitôt (dès le 1er décembre) à mettre au point la convention esquissee à Paris. Très fier, don Bosco comparait don Rua et don Cays à Christophe Colomb et ses compagnons au retour de leur découverte de l'Amérique. Lors de la séance capitulaire du 12 décembre, il s'abandonna même à des réflexions sur les Français qui, s'ils prétendent enseigner les Italiens, n'acceptent pas d'être enseignés par eux. Et il répéta un propos du journaliste don Margotti, selon qui cet appel à Paris

était "une vraie gloire pour la nation italienne"⁸³. Le texte bientôt arrêté de l'accord disait que l'abbé Roussel appelait l'abbé Bosco à Auteuil pour lui venir en aide avec sa congrégation ; que M. l'abbé Roussel conserverait sa vie durant la direction de l'oeuvre ; que les salésiens l'aideraient et ne remplaceraient que progressivement ses auxiliaires, à mesure qu'ils viendraient à manquer ; que don Bosco était appelé par l'abbé comme coadjuteur avec future succession ...⁸⁴

La convention, expédiée de Turin à Paris le 16 décembre 1878, fut signée par l'abbé Roussel vers le 20 janvier 1879 à Marseille où il s'était rendu à la rencontre de don Bosco⁸⁵. Puis, brusquement le cours des choses fut renversé. Après le retour de don Bosco à Turin fin janvier, les salésiens entreprirent de se retirer. Don Bosco craignit tout à coup de perdre la face à Paris, d'y manquer son entrée et l'établissement "stable" qu'il désirait tellement obtenir. Le prétexte de la dédite lui fut fourni par l'archevêque Guibert, qui se réservait le droit de renvoyer les salésiens chez eux s'ils ne s'adaptaient pas à Paris. Les conséquences d'un échec éventuel impressionnèrent don Bosco, qui était d'habitude d'un naturel plutôt téméraire. Le procès verbal de la réunion capitulaire du 6 février 1879 est très instructif :

"... Une autre grave affaire fut encore mise sur le tapis : Paris et l'abbé Roussel. Ce prêtre s'est rendu à Marseille expressément pour traiter et conclure avec don Bosco le projet connu. Lui qui désirait avoir immédiatement les salésiens dans son institut, maintenant qu'il a été le témoin de l'enthousiasme des Marseillais pour don Bosco, il insiste davantage encore. Il a donc souscrit au projet qui lui avait été expédié environ un mois plus tôt, tel qu'il avait été rédigé par le chapitre et déjà signé par don Bosco. L'affaire était comme conclue, mais il y a de graves difficultés. Nous manquons actuellement de personnel. A Paris, l'attente de ce que nous allons faire est grande. Là-bas les arts ont atteint le maximum de perfection et nos artistes (artisans) ne pourraient soutenir la comparaison avec ceux de l'abbé Roussel. - En deuxième lieu, Paris est comme un volcan sur le point d'entrer en éruption et, d'un moment à l'autre, les jours néfastes de la Commune pourraient revenir. Il paraît que Gambetta a les pleins pouvoirs et que l'on dit partout que les

premiers coups seront dirigés contre les congrégations religieuses quelles qu'elles soient. - En troisième lieu, le cardinal archevêque de Paris voudrait que nous n'allions dans cette métropole que pour une mise à l'épreuve. Mais cela ne nous convient pas du tout. Que dirait-on si, au bout d'un an, nous devions nous en aller ? Et, en une seule année, que pourrions-nous faire, sans avoir eu le temps de nous familiariser avec les lieux, les usages, les tempéraments, etc., etc., ? Et puis, on voudrait que nous organisions là-bas un noviciat, mais le Saint-Siège ne nous le permettrait certainement qu'à titre permanent. - Pour ces raisons le chapitre a étudié un motif honnête pour retirer son engagement et ne pas aller là-bas ..."⁸⁶

La dédite fut expédiée le 10 février à l'abbé Roussel. Et, le 13 mars, le comte Cays s'expliqua longuement dans une autre lettre à celui-ci⁸⁷, qu'au reste le revirement salésien semble n'avoir pas tellement surpris⁸⁸. La fondation salésienne à Paris fut ainsi retardée de cinq ans. Mais l'échec de 1879 tournerait finalement au meilleur bien de l'oeuvre des Orphelins-Apprentis d'Auteuil, qui, restée indépendante, put traverser sans encombres les années difficiles du début du vingtième siècle. En 1903, tandis que l'oratoire Saint-Pierre et Saint-Paul de Ménilmontant disparaissait, la maison fondée par l'abbé Roussel subsistait ; vingt ans après, sous la direction du P. Daniel Brottier (1876-1936), elle prenait un essor merveilleux qui ne se démentirait plus.

L'anticléricalisme républicain en France vers 1878

Don Bosco et ses salésiens italiens pénétraient dans une France au gouvernement hostile aux congrégations, surtout enseignantes. Le régime de la Troisième République s'affermissait. Entre 1875 et 1877, le pays avait basculé d'une droite royaliste respectueuse de la religion à une gauche républicaine et anticléricale. Pour reprendre une image du chapitre supérieur salésien en février 1879, le volcan parisien semblait parfois prêt à éructer comme aux jours de la Commune (1871). Les républicains français, naturellement antimonaarchistes, étaient aussi nationalistes et surtout anticléri-

caux. Ils exécraient les jésuites et les religieux enseignants qui leur ressemblaient trop à leur goût.

Détaillons un peu pour mieux entrer dans une mentalité politique que les salésiens, amis des royalistes et dévoués au comte de Chambord, affrontaient par la force des choses sur le territoire français. En 1875⁸⁹, une France nouvelle était apparue, fondée sur l'idéologie républicaine, formée au cours des dernières années du Second Empire par des doctrines dont l'influence semble avoir été d'autant plus efficace qu'elles se voulaient plus agressives à l'égard de l'Eglise : le spiritualisme, le protestantisme libéral, le criticisme de Kant et le personnalisme de Renouvier, l'évolutionnisme de Spencer et de Darwin, le positivisme sous la forme mystique qu'Auguste Comte lui avait donnée et sous son aspect naturaliste illustré par Taine et Renan avant d'être vulgarisé par Zola et son école. De plus, ces républicains étaient nourris d'un véritable culte pour la Grande Révolution, qui avait arraché "les Français à la servitude, où les maintenaient les prêtres et les avait élevés à la dignité d'hommes libres et de citoyens". Le républicain pensait que, débarrassé des entraves de la monarchie et de la religion, doué d'une raison capable de découvrir à elle seule la vérité, l'homme était son propre maître. Il partageait donc la foi libérale des hommes du Risorgimento italien. Comme eux, il croyait aux possibilités indéfinies de la science. Il n'y avait plus de miracles ; la science et la raison avaient ruiné les bases du catholicisme et les républicains voulaient appliquer le positivisme à la politique. Le parti républicain avait en 1878 deux grands ennemis : la monarchie et l'Eglise. Il avait éliminé le premier et s'appliquait à consolider cette victoire essentielle. Arrivé au pouvoir, il voulait écraser l'autre, et ce d'autant plus que le catholicisme lui apparaissait comme lié à l'obscurantisme, à la réaction et à la monarchie.

Nos républicains avaient en ces années des raisons particulières de se méfier des cléricaux venus d'Italie. En 1873, les homologues français de ceux-ci avaient essayé par pétitions de dresser le pays contre l'Italie moderne (pour délivrer le pape, son "prisonnier"). Depuis lors missions et pèlerinages étaient allés bruyamment dans le même sens. On y honnissait les principes de 1789. Il fallait "sauver Rome et la France au nom du Sacré Coeur".⁹⁰

La politique accommodante de don Bosco

Les salésiens, qui débarquaient en France entre 1878 et 1880, souffraient donc d'un quadruple handicap : ils étaient clercs, ils étaient religieux, ils étaient italiens et leurs amis étaient exclusivement royalistes. (A Marseille, ils avaient en outre la réputation d'être peu instruits.) Le décret du 27 mars 1880 contre les congrégations aurait pu entraîner leur expulsion pure et simple du territoire national. La prudence politique de don Bosco leur évita ce malheur.

Don Bosco, toujours accommodant, jamais provocateur, ne bravait pas les autorités civiles républicaines. En France comme en Italie, il cherchait à respecter les lois. C'était l'un de ses principes, expliquait-il le 22 décembre 1880 dans un dialogue avec le marquis Vittorio Scati⁹¹. En cas de tempête, il s'efforçait de passer "entre les gouttes"⁹². Certes, il ne celait pas ses intentions d'éduquer chrétiennement les jeunes de ses centres français. Mais il s'évertuait à démontrer qu'il adoptait la culture du pays, que ses salésiens n'étaient pas des "religieux" et qu'ils faisaient oeuvre de bienfaisance sociale. Alors que la République bourgeoise (des avocats, des médecins et des professeurs) tentait une alliance difficile avec la classe ouvrière, que le socialisme révolutionnaire séduisait fort, lui s'occupait efficacement des jeunes travailleurs. En France, à la différence de l'Italie, son image n'était pas tout à fait celle d'un inconditionnel de Pie IX, d'un dévot du pape-roi et d'un défenseur

aveugle du Syllabus et, par là, d'un ennemi des valeurs modernes.

A Marseille, sur ses instructions, malgré la nationalité italienne de la presque totalité, les salésiens se voulaient français. Si, à Nice, la langue italienne était comprise, elle n'était pas tolérable à Marseille. Sitôt arrivés, les salésiens de Saint-Léon pratiquèrent donc le français. Le directeur Giuseppe Bologna se fit appeler don Joseph Bologne, consonnance qui, avec celles des deux autres directeurs salésiens du temps : Ronchail à Nice et Perrot à La Navarre, donnait à l'autorité salésienne un air français. Les actes officiels de la congrégation, tel l'inénarrable procès verbal de la profession religieuse de Louis Cartier (13 janvier 1879)⁹³, étaient écrits en français. Ce détail frappe d'autant plus l'historien que, dans la première moitié du vingtième siècle, les actes des salésiens de France furent souvent rédigés en italien, langue officielle de la congrégation. En outre, disait et redisait don Bosco, français de culture, ces salésiens n'étaient pas des "religieux". Ils appartenaient, non pas à une congrégation, mais à un institut de bienfaisance. "Mais vous avez des vœux !" Le latin votum se traduit par promesse en italien, assurait-il non sans aplomb : "En Italie, en face de l'Eglise et pour le gouvernement, nous ne sommes ... considérés que comme une pieuse société de bienfaisance, qui jouit de tous ses droits civils et qui les exerce ..." ⁹⁴ Enfin, les salésiens s'étaient rendus en France à la demande des Français pour s'occuper de jeunes abandonnés, qui, sans eux, auraient eu toutes chances d'aller peupler les prisons. Telle était la construction apologétique de don Bosco. ⁹⁵

Le faux pas de Challonges (1879)

Les fondations salésiennes de France ne connurent de sérieux ennuis qu'à Challonges (Haute-Savoie), maison qu'il fallut abandonner au bout de quelques semaines, et à Marseille, où des articles de journaux réclamèrent l'expulsion de ces "frocards" italiens.

La personne de don Bosco ne fut guère mêlée à la fondation, en 1879, de l'école de Challonges, village de Haute-Savoie, proche de S. Julien-en-Genevois⁹⁶. Il avait accepté cette oeuvre pour satisfaire un ami, le commandeur Giovanni Battista Dupraz (1813-1880), qui lui avait offert une maison à Challonges. On y instruirait les garçons de la montagne. Carlo Cays, lui aussi très ami du commandeur, fut élu directeur. Et les salésiens arrivèrent au début de novembre 1879⁹⁷. Ils projetaient un oratoire ("patronage"), un pensionnat (ospizio) et des classes primaires. Unique, mais grave difficulté de départ : il fallait, pour cette école française, un directeur qui fût de nationalité française. Dans ces années qui suivaient le rattachement de la Savoie à la France, l'administration locale ne badinait pas sur cette question. On se rabattit sur l'abbé Vincent, le prêtre de Fréjus, qui venait de céder aux salésiens ses colonies agricoles de La Navarre et de Saint-Cyr. Encore fallait-il que l'école, même avec un directeur français, fût autorisée par la préfecture. Or, en ce mois de novembre, elle ne l'était pas encore. Et, gens zélés et pressés, en même temps qu'un oratoire, les salésiens ouvraient aussitôt des classes pour y enseigner. La fraction démocrate radicale et anticléricale, avec son organe Le Patriote savoisien⁹⁸, probablement alertée par le directeur de l'école de Challonges, qui perdait des élèves, s'émut. L'abbé Vincent fut dénoncé pour ouverture illégale et recours à des maîtres étrangers. Le 6 décembre 1879, le préfet d'Annecy ordonna la fermeture immédiate de l'école. Le 8, les élèves furent congédiés. Et, dans les jours suivants, l'abbé Vincent fut condamné à une amende. Dès le 4 décembre⁹⁹, vu la fâcheuse tournure des événements, don Bosco avait opiné de se retirer "avec les honneurs des armes". La maison vivota encore quelques mois. Sur ce, le commandeur Dupraz mourut : durant les vacances d'été 1880, les salésiens quittèrent définitivement cette oeuvre manquée.

L'alerte de 1880

A cette époque, toutes les oeuvres salésiennes françaises : Nice, La Navarre, Saint-Cyr et Marseille, étaient gravement menacées. Le 29 mars 1880, deux décrets avaient paru au Journal officiel de la République française. Ils disaient : "1° La Société non autorisée, dite de Jésus, devra, dans un délai de trois mois, se dissoudre et évacuer ses établissements. Ce délai sera prolongé jusqu'au 31 août pour les maisons d'enseignement. - 2° Toute congrégation ou communauté non autorisée est tenue, dans le délai de trois mois, de demander l'autorisation, en soumettant au gouvernement ses statuts, ses règlements, le nombre de ses membres, etc. On devra indiquer si l'association s'étend à l'étranger, ou si elle est renfermée dans le territoire de la République. Pour les congrégations d'hommes, il sera statué par une loi ; pour les congrégations de femmes, par une loi ou par un décret du Conseil d'Etat."

Malgré les protestations plus ou moins violentes de ceux que les républicains dénommaient les cléricaux, les expulsions des jésuites débutèrent le 29 juin, trois mois exactement après la publication des décrets. Ce fut ensuite le tour des Carmes, des Bénédictins, des Oratoriens ... Le 31 décembre de cette année, le gouvernement pouvait annoncer que deux cent soixante-et-un couvents avaient été crochetés et cinq mille six cent quarante-trois religieux expulsés.¹⁰⁰

Inutile de dire que les salésiens n'avaient jamais été officiellement "autorisés" à se constituer en congrégation en France. A Nice, La Navarre et Marseille, ils se crurent donc à plusieurs reprises sur le point de devoir vider les lieux en cette année 1880. "Nous pourrions nous retirer à Monaco", suggérait le directeur de Nice, Giuseppe Ronchail. "Pas question, lui répliquait don Bosco, les salésiens sont attendus en Espagne, en Uruguay, en Argentine et en Patagonie."¹⁰¹ Il ne

convenait pas non plus d'implorer une "autorisation", dont les salésiens n'avaient que faire, puisqu'ils n'étaient pas "religieux", insistait don Bosco. A la veille de la publication des décrets anti-congréganistes, le 23 mars, il avait donné des instructions à ce directeur de Nice, qui était encore en 1880 la maison-mère des salésiens de France. "Partir sur la base que nous ne sommes pas une corporation religieuse, mais une société dont les membres exercent tous leurs droits civils. Nous sommes venus en France pour nous occuper des enfants pauvres et abandonnés. Notre service (uffizio) est totalement gratuit (...) Pour les autres maisons de France, tenir ferme que nous sommes là pour l'agriculture et pour les arts et métiers. Si quelques élèves suivent des cours professionnels (scuola professionale) ou même de latin, c'est pour former des surveillants, des maîtres d'école, des maîtres-artisans, spécialement des typographes, des chalcographes (graveurs sur cuivre) et des fondeurs de caractères ..."¹⁰² Quelques jours passaient et il répétait au même directeur de Nice : "Souviens-toi de toujours répondre si c'est le cas, que nous constituons une pieuse Société de bienfaisance, non pas religieuse et que chaque membre est personnellement libre d'exercer et qu'il exerce tous ses droits civils"¹⁰³. Il redessina ainsi sommairement l'image de société rêvée qu'il avait cherché à faire accepter par les autorités de l'Eglise depuis 1858. Ce faisant, en France, il adoptait un profil bas.

Les autorités françaises voulurent bien se laisser convaincre par les directeurs salésiens, quand ils leur redirent plus ou moins l'argumentation de don Bosco. Durant l'automne 1880, à Marseille, elles firent la sourde oreille à une campagne de presse, probablement fomentée ¹⁰⁴ par un abbé Brogly, non-salésien, qui avait été reçu dans la maison en 1879-1880 et qui venait d'être remercié. Entre le 21 septembre et le 26 novembre, le Petit Provençal, journal politique quotidien d'orientation républicaine, mais ouvert à tous les courants

de la gauche, mena bataille contre les salésiens de l'oratoire Saint-Léon de Marseille, des gens d'"une communauté religieuse étrangère" (21 septembre), qui s'attendaient à être expulsés (23 septembre) ; et qui, au grand étonnement du public, ne le seraient peut-être pas (16 novembre), alors que leur "confrérie" est "presque exclusivement composée d'étrangers" (18 novembre). A partir du 19 novembre, ce journal fut réduit à exhaler sa déception (19 novembre, 23 novembre, 24 novembre, 26 novembre) : ils restaient. Le 18 novembre, un autre journal local, assez neutre celui-là et qui accoutumait ses lecteurs à une république conservatrice, le Petit Marseillais avait expliqué la situation en première page : "Longtemps il a été question de la communauté non autorisée des pères salésiens de la rue Beaujour. Une enquête administrative a même été prescrite par l'autorité préfectorale sur cette congrégation dont les membres sont tous d'origine italienne. Cette enquête est aujourd'hui bien terminée, et l'administration a, paraît-il, renoncé à dissoudre la communauté menacée, les religieux élevant et instruisant un grand nombre d'orphelins appartenant tous à la colonie italienne." Cette dernière phrase nous dit le prétexte du recul préfectoral. Le consul d'Italie à Marseille, le vieil ami de don Bosco Annibale Strambio, était allé trouver le préfet et lui avait déclaré - selon don Bosco au marquis Vittorio Scati le 22 décembre suivant - que les Italiens avaient le droit d'instruire leurs compatriotes et qu'il les prenait sous sa protection¹⁰⁵. Et M. le préfet fut débarrassé d'une affaire ennuyeuse. On peut aussi penser que la politique de don Bosco, prudente et rassurante, portait ainsi quelques fruits.

En 1881, les républicains anticléricaux de Marseille engagèrent une autre offensive contre les salésiens par un article du journal Le Radical (de Marseille). Le "radicalisme" de ces lointaines années "tendait à une réorganisation complète et démocratique de l'Etat"¹⁰⁶. L'opportunisme des républicains

modérés ne satisfait donc pas les radicaux. Et leur organe marseillais dénonça la congrégation hypocrite des salésiens, fondée en Italie "par un certain Bosco, qui n'est pas parent du célèbre escamoteur, mais qui mériterait de l'être, vu sa tendance à faire de soi-disant miracles". Etrangers sans instruction, ils "enrégimentent" les enfants dans "la bande noire" des cléricaux, les "abrutissent à grand renfort de momeries saugrenues", leur prêchent en faveur "de Chambord", le prétendant au trône en exil, et contre la République, et enfin exploitent sans vergogne la générosité marseillaise. Le journal concluait sa diatribe : "Le personnel se compose exclusivement d'Italiens qui vivent aux dépens de la France et qui l'insultent. - Nos lecteurs nous sauront gré, nous en sommes convaincus, de leur avoir fait connaître des gens qui se cachent, qui dissimulent leur qualité de congréganistes interlopes, afin de mieux faire leur oeuvre de démoralisation. - Nous demanderons encore ce qu'attend l'autorité pour chasser ces frocards indignes de pitié. - Leur expulsion, voilà ce que nous ne cesserons de demander d'accord avec le grand parti radical."¹⁰⁷ L'argumentation radicale ressemblait fort à l'argumentation libérale des Turinois lors de la récente affaire scolaire du Valdocco.

Le "grand parti radical" devra encore attendre vingt-deux ans pour l'emporter enfin en juillet 1903, à la suite d'un débat mémorable devant le Sénat de la République française. Mais alors, les salésiens (de Paris), qui avaient reconnu leur appartenance à une congrégation religieuse en bonne forme, auront renoncé à la politique de don Bosco.

Don Bosco et les hommes politiques

Le 18 avril 1879, quand l'affaire scolaire de Turin prenait la tournure fâcheuse que l'on sait, don Bosco, en la compagnie de son maître des novices Giulio Barberis, rendit visite à la duchesse de Montmorency et au comte Eugène de Maistre, réunis avec leur famille à l'occasion des vacances

pascales dans la villa de Borgo Cornalense près de Turin. Chemin faisant, puis dans le salon de la duchesse, don Bosco parla de mille choses, nota son interlocuteur, qui était aussi un mémorialiste. Il dévoilait certaines de ses idées directrices dans l'existence et diverses réflexions que faisait naître en lui le monde politique contemporain.¹⁰⁸

Ses idées sur la formation des salésiens changeaient jusqu'à un certain point. Il convenait, reconnaissait-il, de séparer les novices (ascritti) des autres confrères, de les enlever au Valdocco et de les grouper à San Benigno Canavese. Selon Barberis, c'était la première fois qu'il prenait ainsi formellement position sur ce problème si souvent débattu avec son archevêque. Mais la réforme serait mesurée. Pour ne pas donner au collège un air de noviciat, on adjoindrait aux novices de jeunes artisans et quelques ateliers seraient montés : tailleurs, cordonniers, menuisiers, relieurs. Ils assureraient des travaux dans la maison.

Don Bosco passa une heure et demie chez la duchesse de Montmorency. La conversation roulait de côté et d'autre. Lui s'attachait à la ramener presque toujours sur les oeuvres de charité, qui attirent les bénédictions du ciel sur les maisons capables de faire du bien au prochain ; et il le prouvait par des exemples. Avec autant de calme que de simplicité et comme s'il ne s'était pas agi de lui, assura Barberis, il remarquait que l'Oratoire était, parmi les oeuvres à soutenir, l'une des plus avantageuses pour les gens charitables, parce que placée sous la protection directe de Marie auxilia-trice qui, de multiples manières, a démontré combien il lui est agréable de voir faire du bien aux enfants.

Don Bosco était très fatigué (molto stanco), observait Barberis ; mais, puisqu'il le fallait, il parlait. Et la conversation dériva sur la politique italienne. La famille de Maistre était demeurée fidèle aux principes "ultramontains" du

grand ancêtre Joseph, dévot inconditionnel du pape monarque. C'était, s'il en fut jamais, une famille de catholiques traditionnels. Or, même mort, le pape Pie IX continuait d'être vilipendé par les patriotes ; et le pape Léon XIII, prisonnier au Vatican, dépouillé de ses biens et de son titre royal par les soins du gouvernement italien, n'était pas mieux traité. "Horresco referens", Joseph avait été l'ambassadeur du roi des Etats sardes, dont le descendant, installé au Quirinal, narguait le Saint-Père au Vatican. La duchesse et le comte Eugène s'enflammaient et parlaient non sans indignation (un po' risentitamente, écrivit exactement don Barberis) des conditions faites par l'Italie au pape et à la religion. A l'inverse, don Bosco émettait paisiblement ses observations. Sa sérénité finit par surprendre la duchesse, qui lui demanda comment une question aussi vitale pouvait le laisser froid. "Voyez-vous, répondit-il (d'après Barberis), à quoi sert de tellement gémir sur les maux ? Il vaut mieux consacrer toutes ses forces à les alléger. Et puis ces gens ont grand besoin de notre compassion et de notre compréhension. Il faudrait pouvoir le leur faire comprendre directement et gentiment."¹⁰⁹

Dans sa conférence terminale du troisième chapitre général, le 7 septembre 1883, il formula ainsi sa première recommandation aux supérieurs salésiens réunis : "1° Connaître notre temps et s'y adapter, c'est-à-dire respecter les hommes ; en conséquence, s'il se peut, parler en bien des autorités , sinon, se taire. En cas de différend, s'expliquer en privé. Et ce que l'on dit ici pour les autorités civiles, qu'on le dise beaucoup plus pour les autorités ecclésiastiques ..."¹¹⁰. Volonté d'adaptation aux hommes et aux temps, souplesse et calme dans le combat quotidien, compréhension d'autrui, compassion pour l'autorité, vision religieuse du monde et de l'histoire, action généreuse au service de l'humanité souffrante, telles étaient quelques-unes des caractéristiques de

l'entreprise de don Bosco dans un monde soumis au pouvoir libéral et laïque, guidé par des idées sur le progrès humain que l'on peut trouver excellentes, mais aussi très défiant, aussi bien en France qu'en Italie, à l'égard des cléricaux et des prêtres fidèles au pape de Rome.

N o t e s

1. Op. cit., trad. française par Henri Bédarida, Plon, 1959, p. 267-318.

2. Ibid., p. 230.

3. Je m'inspire ici de l'article d'un auteur italien, Ugo SPIRITO, "Liberalismo", Enciclopedia italiana, t. XXI ((Rome, 1934), p. 36-40. Le "libéralisme" contemporain ressemble peu à l'idéologie libérale de l'Italie d'alors. Voir M. FLAMANT, Le libéralisme contemporain, Paris, P.U.F., 1988.

4. G. Bosco à Carlo Vespignani, Turin, 11 avril 1879. L'autographe des ACS porte assez clairement : Torino 11-4-79. Et don Lemoyne lut : 79 dans une copie manuscrite du document. Puis, dans l'Epistolario III, 167, don Ceria préféra : 11-4-77, à tort, je crois.

5. Don Bosco e l'istruzione ne' suoi collegi, Alessandria, Tip. Jacquemod Giovanni, 1882, 20 p. Un condensé insuffisant et un peu hargneux en MB XV, 580/1-10.

6. "... creare un istituto, pel quale darà alla gioventù modo d'istruirsi ed educarsi siccome talenta a lui, che è come dire siccome piace alla parte clericale, di cui il Bosco è campione così forte e astutamente battagliero" (op. cit., p. 5).

7. "... formare il carattere nazionale, che dovrebbe essere francamente sincero e realmente liberale (...) ... è inutile negarlo : l'indirizzo della società moderna non è quello che don Bosco dà ai giovani, che frequentano i suoi istituti, è ben diverso, anzi diametralmente opposto. Noi vogliamo l'Italia una, libera, indipendente, quale ce l'hanno data il valore, il senno, le fatiche e il sangue di tanti martiri, di tanti pensatori, di tanti uomini di Stato, il forte volere, gl'italiani sentimenti e la magnanime audacia della nostra Casa Sabauda ; non vogliamo il papa-re, mostruosa concezione politica degna solo dei tempi passati ; noi rispettiamo i plebisciti, che son la volontà della Nazione ; non vogliamo nè Infallibilità, nè Sillabi, sfide inconsulte

alla ragione, odiato monumento di secolare pervicacia ; vogliamo essere guidati alla luce della scienza, non dalla cecità della fede, noi che siamo di fatto e per principio onesti, e non tali per finzione o per paura. Per noi il Galileo non è il ribelle all'autorità biblica, ma l'ardito e sommo scienziato che, abbattuta con la sudata esperienza l'autorità della scolastica del medio evo, ha reso sperimentale il metodo, producendo la più grande, la più compiuta, la più vantaggiosa rivoluzione nell'umano sapere. Verità per noi è quella che è provata coi fatti, non mica cogli artificiosi avvolgimenti di una metafisica nebbiosa e piena di pretese ; per noi nessun testo, qualunque esso sia, è a priori il deposito stazionario sempre uguale della scienza passata, della presente e della futura ; per noi la scienza va continuamente progredendo, anche malgrado e contro le assurdità teologiche : per noi un libro sacro che voglia imporre lo stare o il muoversi al sole è eminentemente ridicolo ; perocchè il solo libro, dove eternamente si legga e sempre si trovi qualcosa di nuovo, è il gran libro della Natura" (op. cit., p. 6, 9-10).

8. "Noi abbiamo un fine santo, quello cioè di perfezionare l'uomo in quanto uomo, indipendentemente dal potere di ogni forza esteriore o superiore : in una parola vogliamo l'umanamento dell'uomo ..." (op. cit., p. 11).

9. Un don Bosco, tenu "di seguire gl'inesorabili decreti del Sillabo, il quale condanna e rinnega tutti i trovati della scienza e del pensiero moderno" ; avec un don Bosco, qui "non è incoerente, non cela i suoi propositi, non nasconde il suo indirizzo santamente cristiano", nous aurons "un istituto che prepara alla patria figli disprezzatori di lei e delle sue istituzioni, derisori dei risultamenti della scienza, diffamatori delle scoperte del pensiero moderno" (op. cit., p. 11-12).

10. Voir, sur ces idéologies antagonistes, les travaux d'Emile Poulat, plus particulièrement Eglise contre bourgeoisie, Casterman 1977.

11. Une étude chiffrée des locaux en 1878 serait souhaitable. Voir, faute de mieux, F. GIRAUDI, L'Oratorio di Don Bosco, 2ème éd., Turin, 1935, planche 8 : "L'Oratorio dal 1869 al 1880". Bien qu'ils portent sur les années qui précèdent 1870, on lira avec profit divers paragraphes de P. STELLA, Don Bosco nella storia economica e sociale (1815-1870), Rome, LAS, 1980, par exemple celui intitulé : "Igiene personale e collettiva", p. 226-230, qui permet de comprendre les réactions de la commission sanitaire de 1878.

12. J'utilise à cet endroit des listes de professeurs et d'assistants, figurant aux premières pages d'un cahier de procès verbaux des réunions du chapitre de la maison de l'oratoire Saint-François de Sales entre octobre 1877 et janvier

1884, ACS 38, Torino ; voir FdB 227 B3 à 228 C11.

13. ACS 38, Torino-Valdocco ; voir FdB 234 A4-6.

14. A la différence du problème des enseignants, l'affaire sanitaire a laissé peu de traces dans les archives salésiennes. Les lacunes pourraient vraisemblablement être comblées par le recours à la province de Turin.

15. D'après le Larousse médical illustré, éd. de 1924, p. 538.

16. "La conjonctivite granuleuse ou trachome vrai se caractérise par la présence des granulations types, c'est-à-dire des granulations grises, arrondies, translucides, qui sont ordinairement comparées à du frai de grenouille" (Larousse médical illustré, éd. cit., p. 539). L'ambiguïté, due au langage plus ou moins précis du temps, est levée dans le vocabulaire médical d'aujourd'hui, qui évite de parler de conjonctivite quand il s'agit de trachome. A en juger par le Larousse de la médecine, éd. de 1981, il ignore aussi la conjonctivite "granuleuse".

17. Aux mots "conjonctive" et "conjonctivite", le Grand Dictionnaire Universel de Pierre Larousse (t. 4, Paris, 1869, p. 939-940), ici à peu près contemporain de l'enquête sanitaire de Turin, ne parlait pas encore de conjonctivite "folliculaire", mais seulement de "conjonctivite simple, granuleuse, purulente".

18. D'après l'article "Conjonctivite", Larousse de la médecine, t. 1, Paris, 1981, p. 376.

19. "Sul finire del mese di Marzo si venne a scoprire in città una nuova malattia degli occhi che si diceva attaccaticcia e a questa i medici avevano dato nome di congiuntivite. Si disse di (sic) qualcuno che fosse un'arte politica inventata dal malo animo contro l'Oratorio e anche pretesto per formare una commissione medica che per qualche tempo vivesse con buon stipendio. Fosse questa un'invenzione ..." (Documenti XIX, 124-125). En MB XIII, 564/29-33, don Ceria a limé ces informations, pourtant utiles à la connaissance de la mentalité moyenne des gens du Valdocco.

20. Deux mois avant le 6 avril.

21. Document original : Prefettura della Provincia di Torino, n° 6565 ; ACS 38, Torino-Valdocco ; copie en Documenti XIX, 125-126 ; édition en MB XIII, 973, doc. 43.

22. Je tire cette importante information, qui est ignorée de l'histoire salésienne officielle des Memorie biografiche, de deux pièces d'archives jusque-là occultées : 1) le brouillon autographe d'une longue lettre de don Bosco au préfet, lettre dont on ne sait si elle fut jamais envoyée et

qui commençait ainsi : "Ho ricevuto la circolare 24 aprile sui provvedimenti contro la congiuntivite granulosa ..." Ce brouillon était daté de Turin, 3 mai 1878. Le voir en ACS 131.01 ; FdB 3, B8-11. 2) L'introduction d'une liste de six mesures prises contre l'épidémie de conjonctivite : "Provvedimenti presi in seguito alla circolare 24 Aprile N° 7609 per impedire la diffusione della congiuntivite granulosa" (ACS 38, Torino-Valdocco ; FdB 233 E7), pièce qui fut recopiée telle quelle en Documenti XIX, 127. La date y fut bientôt assortie d'un point d'interrogation en marge. Pour composer son récit, don Ceria ne semble pas avoir lu le brouillon de lettre au préfet. Quand il recopia l'introduction de la liste des mesures, il supprima les mots : "in seguito alla circolare 24 Aprile n° 7609", qui l'intriguaient, on verra bientôt pourquoi (voir MB XIII, 565/24-25). Le refus du dédoublement de l'inspection sanitaire lui a permis de donner raison à don Bosco et tort aux autorités préfectorales ...

23. "... sembrano meglio alloggiati in simile guisa, che non sarebbero nelle vie e nelle piazze dove loro si aggiungerebbe il disagio della fame ..." Brouillon autographe cité, n. 22.

24. Note originale manuscrite, citée n. 22 ; éd. Documenti XIX, 127, et, avec une introduction tronquée, en MB XIII, 565/25 à 566/3.

25. MB XIII, 566/3.

26. Cette note, qui est attestée par la lettre de don Bosco au préfet datée du lendemain, semble avoir disparu des archives salésiennes.

27. Edition de cette minute en Documenti XIX, 154-155, et en MB XIII, 566/10-34.

28. G. Bosco au docteur Losana, Turin, 22 mai 1878 ; éd. MB XIII, 567/3-17.

29. Pièce éditée en MB XIII, 975, doc. 44, a.

30. Lettre éditée en annexe à MB XIII, 976, doc. 44, b. Pièce tout entière très intéressante.

31. Quand il était allé lui rendre visite pour obtenir des explications, le maire lui aurait dit : "Veda, ella è un prete Cattolico, il Municipio è nella sua maggioranza formato di Framassoni. Capisce abbastanza da questo ..." C. BARBERIS, Cronichetta, mai 1878 ; quaderno 13, p. 45-46.

32. L'existence de ces deux pièces (qui nous manquent encore actuellement) est attestée par la lettre du préfet Minghelli Vaini à G. Bosco, 11 septembre 1878, dont il va être question.

33. G. Bosco au préfet de Turin, Turin, 15 septembre

1878 ; éd., probablement d'après l'édition de la minute, Epistolario III, 383.

34. "Questo Consiglio Prov.le Scol.co udita la relazione della Comm.ne incaricata di esaminare le condizioni igieniche dell'Istituto e delle scuole elementari mantenute dalla S.V. Rev.ma nel Borgo di Valdocco di questa città, mentre apprese con soddisfazione che l'Istituto trovasi in condizioni abbastanza soddisfacenti per poter contenere N° 275 alunni interni ..." (Prefettura di Torino à G. Bosco, Turin, 31 ottobre 1878 ; original ACS 38, Torino-Valdocco ; voir FdB 234 B1). On voit par ces lignes que l'affaire sanitaire de l'internat avait été doublée par celle d'une école primaire de quartier.

35. "Manovre subacque", d'après MB XIII, 569/4-6.

36. D'après la délibération préfectorale du 27 avril 1878. Voir, ci-dessous, n. 41.

37. D'après un récit de don Bernardo Vacchina, repris en MB XIII, 826/3-13.

38. G. Bosco à M. Coppino, Turin, 6 janvier 1877 ; minute Berto, signée G. Bosco, ACS 38, Torino-Valdocco ; éd. MB XIII, 25/2-5.

39. "... Lo sprezzo poi con cui tu parli dei preti di questa casa mi impedisce di spiegarmi coi dovuti vocaboli ..." G. Bosco à A. Rho, Turin, 24 juillet 1879 ; Epistolario III, 499-500. Dans sa lettre à don Bosco, qui figure aux archives salésiennes, mais qui n'a pas été éditée, la critique du théologien Rho portait surtout sur Vacchina et Marchisio.

40. Allusion possible, mais sans référence précise, en MB XIV, 87/15-19.

41. "Il consiglio prov.le scol.co nella sua adunanza 16 Aprile 1878, visto il foglio 31 Marzo p.p. con cui il Direttore dell'Oratorio di S. Francesco di Sales fornisce i chiestigli schiarimenti riguardo ai supplenti o coadiutori applicati alle classi ginnasiali esistenti in detto Oratorio, considerato che già nello scorso anno il suddetto Direttore venne invitato ad uniformarsi alle vigenti disposizioni scolastiche sugli istituti privati di istruzione,

ha deliberato

1° non potersi autorizzare che l'insegnamento venga impartito anche solo in parte da supplenti o coadiutori stabili, privi di regolare diploma di abilitazione ;

2° doversi richiedere che tutto l'insegnamento delle classi ginnasiali venga dato personalmente ed abitualmente dai professori titolari indicati nell'elenco stato rimesso all'Uff. Scolastico Provinciale sotto la data 24 Febb. n.s. o da altri insegnanti debitamente approvati di cui si dovrà comunicare i titoli al predetto Ufficio,

3° doversi formalmente diffidare fino ad ora il predetto Direttore che ove prima del 15 Ottobre p.s. non presenti all'Ufficio Scolastico Prov.le l'elenco degli insegnanti che saranno chiamati per l'anno scol.co 1878-79 ad insegnare cosi' nelle classi ginnasiali, come in quelle liceali (corso di filosofia) corredato dei diplomi di abilitazione, che ognuno deve possedere si ordinerà senz'altro la chiusura delle scuole per inosservanza della legge. - Torino, 27 Aprile 1878. Il Prefetto Presidente." (Décret original, ACS 38, Torino-Valdocco ; FdB 234 A2-3).

42. Les documents officiels ou semi-officiels, classés chronologiquement en ACS 38, Torino-Valdocco, ont été reproduits en FdB 234 à 239.

43. Un résumé en MB XIV, 87/14-22.

44. G. Bosco au commandeur Giuseppe Malvano, Turin, 1er novembre 1878 ; Epistolario III, 403.

45. Voir une lettre de G. Bosco au commandeur G. Malvano, 19 octobre 1878 ; Epistolario III, 395.

46. D'après une liste sur laquelle don Bosco écrivit lui-même : "Insegnanti dell'Oratorio di S. F. di Sales tutti provvisti di regolare diploma" ; et aussi : "R. provveditore agli studi della provincia di Torino". La voir en FdB 234 C2.

47. Voir un élément de chronique de l'oratoire, émanant peut-être de G. Barberis, décembre 1878 ; reproduit en Documenti XIX, 274.

48. La préfecture de Turin au directeur du gymnase annexe de l'oratoire S. François de Sales, Turin, 2 janvier 1879 ; original reproduit en FdB 234 B7-9.

49. Rapport du proviseur des études au Conseil scolaire provincial, 25 mars 1879 ; éd. Documenti XX, 134-135.

50. Rapport Minghelli Vaini, Turin, 27 mars 1879 ; éd. Documenti XX, 134.

51. On trouve en ACS 38, Torino-Valdocco sa copie authentique fournie par la préfecture de Turin ; pièce reproduite en FdB 234 D2-3. Ce texte n'a pas été édité en MB XIV.

52. Edition de ces pièces en MB XIV, 721, doc. 22.

53. G. Bosco au préfet de Turin, Turin, 30 juin 1879 ; Epistolario III, 480.

54. G. Bosco à G. Margotti, Turin, 9 août 1879 ; Epistolario III, 509.

55. G. Bosco à L. Nina, Turin, 13 juin 1879 ; Epistolario III, 475.

56. "Le scuole clericali di Torino e la legge", Gazzetta del Popolo, 16 juillet 1879 ; coupure en Documenti XX, 259-260.

57. Numéro du 14 août 1879 ; voir Documenti XXI, 336.

58. "... La legge è uguale per tutti. Per Don Carlos e per Don Bosco. Nessuno più di noi riconosce i benefizi dell'uomo utile al proprio paese. Ma quando quell'uomo che fa tanti benefizi innesta nel cuore della gioventù questi principi che sono il puntello del papismo, sono le bombe Orsini che dovrebbero un giorno mandare all'aria il santo tempio delle nostre libertà, oh allora accordando i benefizii non abbiamo innanzi che un nemico il quale della beneficenza si fa scudo per combattere pel papa, per distruggere quello che con tanti sacrifici i padri nostri hanno cimentato insieme." "La Cronaca non mentisce", Cronaca dei Tribunali, 10 juillet 1880.

59. "Letterati e giornalisti. Profili. Giovanni Bosco", Romanziere popolare, 11 janvier 1880. "... Don Bosco divenuto miracolosamente grande, prodigiosamente potente, è l'occhio destro del Vaticano, è l'ispiratore del partito cattolico, l'educatore dei novelli liberticidi fedeli al motto : Viva il Papa Re , Viva Roma papalina !" ...

60. Plaidoirie développée dans la lettre de G. Bosco à A. Rho, Turin, 20 juillet 1879 ; Epistolario III, 493-495. "... Tu ti appelli alla legge che è superiore a tutti e a tutto. Io direi che la giustizia deve regolare tutte le leggi."

61. Voir sa lettre au directeur de la Gazzetta del Popolo, Turin, 2 août 1879, qui fut publiée dans le numéro de ce journal (anticlérical) daté du 4 août suivant.

62. G. Bosco à G. Margotti, Turin, 9 août 1879 ; voir, plus haut, n. 54.

63. L'Oratorio di S. Francesco di Sales ospizio di beneficenza. Esposizione del Sacerdote Giovanni Bosco, Turin, Tipografia Salesiana, 1879, 44 p.

64. Voir la lettre de G. Bosco au proviseur scolaire de Turin, Turin, 29 novembre 1879 ; Epistolario III, 530.

65. Pièce éditée en Documenti XXIV, 52 ; voir MB XIV, 213/32.

66. Cette date - qui n'a pas été précisée dans les MB - d'après G. BARBERIS, Cronichetta, 16 mai 1878 ; quaderno 13, p. 47.

67. Le texte français de la convention a été édité en MB XIV, 687, doc. 1.

68. Lettre de C. Guiol à G. Bosco, Marseille, 18 août 1879. Sur l'original : 18 a été raturé et remplacé par : 16, apparemment par un archiviste et pour une raison que je ne m'explique pas. - Sur cette affaire héroï-comique, un dossier imposant en ACS 38, Marseille.

69. C. Guiol à M. Rua, Marseille, 2 septembre 1879 ; ACS 38, Marseille.

70. J. Rostand à G. Bosco, Marseille, 8 septembre 1879 ; ACS 38, Marseille. La lettre est longue et extrêmement soignée.

71. Un récit d'origine imprécise en Documenti XXIII, 104-105 ; repris en MB XIV, 406/5 à 408/6. La scène a été racontée par don Rua au procès informatif de canonisation de don Bosco, ad 22um, POS 763.

72. G. Bosco à Mgr Terris, Turin, 3 août 1877 ; Epistolario III, 203-204. Ce détail a été trop négligé dans l'histoire de l'oeuvre de La Navarre.

73. Un texte en MB XIII, 534/1 à 536/36.

74. Sur ce prêtre (1825-1897), voir J. BRICOUT, "Roussel (Abbé)", Dictionnaire pratique des connaissances religieuses, t. VI, Paris, 1928, col. 85-86 ; et une note de la revue de l'oeuvre d'Auteuil A l'écoute, 33, 1986.

75. Date dans le Verbale del Capitolo superiore, 1er décembre 1878, d'après Documenti XIX, 267.

76. L. Roussel à G. Bosco, Paris, 10 octobre 1878 ; ACS 126.2, Roussel.

77. D'après le Verbale del Capitolo superiore, 1er décembre 1878, loc. cit.

78. Voir une lettre de F. Faà di Bruno à G. Bosco, Paris, 8 août 1878 ; éd. MB XIII, 999, doc. 58.

79. Dans sa lettre du 10 octobre, citée n. 76.

80. N'ayant pas les mains libres, il venait, après seulement quelques mois, de retirer les salésiens de cette école.

81. G. Bosco à C. Cays, Turin, 16 novembre 1878 ; Epistolario III, 414.

82. G. Bosco à M. Rua, Turin, 16 novembre 1878 ; Epistolario III, 415-416.

83. Verbale del Capitolo superiore, 12 décembre 1878 ; d'après Documenti XIX, 280. Les formules de don Bosco ont été amorties par don Ceria en MB XIII, 743/7-24, 746/16-21.

84. Pièce éditée en Documenti XX, 79. Don Ceria a préféré publier, en MB XIII, 999, doc. 59, une version préparatoire de la main de don Cays ; elle diffère légèrement du texte signé.

85. La pièce n'a été datée que du 16 décembre 1878. La date approximative de la signature de l'abbé Roussel (vers le 20 janvier 1879) est déduite des éléments suivants. Le 12 janvier

1879, l'abbé Polin, collaborateur de l'abbé Roussel à Auteuil, écrivait à don Cays que M. Roussel se disposait à aller à Turin pour la convention. Puis, à son retour de France, don Bosco dira qu'elle avait été conclue à Marseille, où il venait de séjourner du 7 au 27 janvier.

86. Récit de la réunion, 6 février 1879 ; Documenti XX, 77-78.

87. C. Cays à L. Roussel, Turin, 13 mars 1879 ; éd. MB XIII, 1001-1002, doc. 61.

88. Voir L. Roussel à G. Bosco, Paris, 2 mars 1879 ; éd. MB XIII, 1000, doc. 60.

89. Pour cet alinéa, je reprends une page d'A. COUTROT et F. DREYFUS, Les forces religieuses dans la société française, A. Colin, 1965, p. 21-22.

90. Dénonciation de ces mouvements dans un discours de Léon Gambetta à Lyon, le 28 février 1876 ; reproduit dans R. REMOND, L'anticléricalisme en France de 1815 à nos jours, Paris, 1976, p. 182.

91. Relation Vittorio Scati, 24 avril 1891 ; éd. Documenti XLIII, 380-383. Le marquis semble avoir pris immédiatement des notes sur sa conversation avec don Bosco le 22 décembre 1880.

92. "... cerchiamo ogni modo, quasi direi, di passare tra goccia e goccia senza bagnarci ..." Formule de don Bosco à l'adresse de Bonetti, lors d'une conversation entre salésiens relatée dans G. BARBERIS, Cronichetta, 18 mai 1878 ; quaderno 13, p. 62.

93. Inénarrable, parce qu'écrit dans un français rocambolesque, italianisé au possible.

94. Je reprends ici des formules - qui peuvent étonner - d'une lettre encore inédite de don Bosco au curé Guiol de Marseille : "... Non so come siano in questo momento le nostre cose. Il fatto è che religiosamente e civilmente noi non siamo religiosi. Siamo una pia società di beneficenza che ha per iscopo raccogliere e beneficiare ragazzi abbandonati. I preti dipendono dagli Ordinari pel loro ministero. Si dirà : avete i voti. Nelle società civili vi sono condizioni, promesse ed obbligazioni. I nostri voti in latino si volgono promesse in Italiano. - Venendo poi ad una minaccia di fatto si chiedi almen tempo per ultimar i lavori, collocare gli artigianelli, etc. Intanto cercheremo un passaggio all'uragano che ci minaccia. - Dica a d. Bologna che mi scrivi sovente. Noti che in Italia in faccia alla Chiesa ed al governo noi non siamo considerati se non pia Società di beneficenza, che gode ed esercita tutti i diritti civili come libero cittadino ..."

(G. Bosco à C. Guiol, Turin, 6 octobre 1880 ; Archives de la paroisse S. Joseph de Marseille.)

95. Peut être vérifié par les discours de don Bosco aux coopérateurs de Marseille, publiés dans le Bulletin salésien de ces années-là.

96. Lors du recensement de 1876, on n'avait dénombré à Challonges que 743 habitants. Un siècle après (recensement de 1975) ce chiffre était tombé à 302.

97. Voir, sur cette affaire, le dossier ACS 389, Challonges. Un bon exposé en MB XIV, 338/17 à 345/7.

98. Sur ce "journal démocratique de la Savoie et de la Haute-Savoie", qui paraissait à Chambéry, on peut voir les notes d'Eliane Wetzell, dans le fascicule de la Bibliographie de la presse française politique et d'information générale, t. 73 : Savoie, Paris, 1973, p. 8 et 42.

99. D'après une lettre de M. Rua à C. Cays, Turin, 4 décembre 1879.

100. D'après E. LECANUET, L'Eglise de France sous la Troisième République. Les premières années du pontificat de Léon XIII, nouv. éd., Alcan, 1931, p. 89.

101. D'après la lettre de G. Bosco à G. Ronchail, Rome, 23 mars 1880 ; Epistolario III, 555.

102. G. Bosco à G. Ronchail, 23 mars 1880 ; loc. cit.

103. G. Bosco à G. Ronchail, Rome, 9 avril 1880 ; Epistolario III, 562.

104. Telle était la conviction du directeur don Giuseppe Bologna.

105. Relation citée de Vittorio Scati, 24 avril 1891 ; Documenti XLIII, 383.

106. D'après la définition à peu près contemporaine de Claude Augé, dans le Nouveau Larousse illustré (1897-1904), t. VII, p. 146.

107. Ernest ROGER, "Les Salésiens", Le Radical (Marseille), 9 juin 1881 ; coupure originale en Documenti XXIII, 158-160.

108. Récit dans G. BARBERIS, Cronichetta, 18 avril 1879 ; quaderno "15 Febrajo 1879", p. 11-13 ; reproduit avec quelques modifications en Documenti XX, 172-173. La conversation de don Bosco a été disloquée en MB XIV. Voir surtout MB XIV, 155-156.

109. "... D. Bosco sempre con calma, tanto che gli si chiamo' perchè. Rispose : che vale rimpiangere tanto i mali : meglio è adoperarsi con tutte le forze ad allevarli.

Poi questa gente ha molto bisogno della nostra compassione e del nostro compatimento. Bisognerebbe poter suggerire in **bel** modo direttamente a loro" (G. MARBERIS, quaderno cité, p. 13). La glose pieuse qui suit "compassione" en MB XIV, 116/14 : "... sono troppo seri i conti che aprono con Dio", avait été ajoutée au récit de don Barberis par don Lemoyne dès les Documenti XX, 173. Elle infléchit sans raison suffisante le propos très humain de don Bosco.

110. "1° Di conoscere ed adattarci ai nostri tempi, cioè rispettare gli uomini, quindi delle autorità dove si puo' si parli bene, non si puo', si taccia. - Se vi è qualche ragione si faccia valere in privato. E cio' che si dice delle Autorità Civili, si dica assai più dell'Autorità Ecclesiastica ..." (CG III, Verballi Marengo, 7 septembre 1883, matinée ; quaderno Marengo, p. 18). Voir MB XVI, 416/15-20.

C h a p i t r e I I I

LES COMPLICATIONS ET LE DENOUEMENT DE L'AFFAIRE GASTALDI
(1879-1883)L'évolution de l'affaire Bonetti en 1879¹

Quand, en mars 1879, don Bosco remettait à la congrégation des Evêques et Réguliers son rapport statutaire sur la société salésienne², il ne croyait devoir se plaindre que d'un seul évêque, celui de Turin : "On ne rencontre de difficultés qu'avec un seul Ordinaire, et on n'en a jamais pu connaître la véritable cause. Par la patience, avec l'aide du Seigneur et en travaillant dans la soumission à l'intérieur de son diocèse, on espère gagner de sa part la bienveillance dont nous jouissons dans tous les autres diocèses"³. A partir de la suspension de don Bonetti, le 12 février précédent, l'affaire de ce prêtre compliqua étrangement les relations déjà laborieuses de don Bosco avec son archevêque, Mgr Lorenzo Gastaldi. Celui-ci ne manquait pas de bonne volonté, quoi que les salésiens, toujours soupçonneux, aient pu penser de lui. Mais la défense du subordonné entraîna le supérieur dans la bataille frontale que se livraient, soit dans le diocèse, soit à Rome même, les partisans et les adversaires d'un archevêque réformateur, dont la rigueur disciplinaire dérangeait beaucoup d'ecclésiastiques du Piémont des années soixante-dix et quatre-vingt.

En février 1879, don Bosco, absent de chez lui depuis les premiers jours de l'année, se disposait à voyager jusqu'à Rome, où, disait-il, le Saint-Père l'appelait⁴. Prenait-il immédiatement la défense de Bonetti avec la raideur que lui attribue son Epistolario ?⁵ Je ne sais. En tout cas, cinq chanoines de

Chieri : Cantore, Caselle, Mosso, Calosso et Savone, qui n'étaient probablement pas dans les meilleurs termes avec le curé Oddenino, se prononcèrent pour Bonetti dès le 16 février⁶. Et, fermement décidé à obtenir justice de l'autorité supérieure, le 26 suivant, celui-ci rejoignit don Bosco, qui arriva à Rome le 1er mars en sa compagnie. Cinq jours après, don Bonetti, par l'intermédiaire de la congrégation du Concile, demandait à Léon XIII la levée de la suspense qui lui avait été infligée⁷. Simultanément, sans nommer Bonetti, don Bosco agissait auprès du pape par deux suppliques, l'une pour les confesseurs salésiens, l'autre pour les supérieurs de maisons salésiennes. Dans l'une, il demandait entre autres que "les prêtres salésiens déjà approuvés dans un diocèse quelconque pour entendre les confessions des fidèles puissent, par simple députation de leur supérieur, entendre aussi les confessions des élèves et des autres habitants de la maison salésienne où ils résident". Dans l'autre, il demandait l'ensemble des droits curiaux pour les supérieurs de maisons salésiennes⁸. Des réponses favorables eussent bien arrangé à Chieri, face au curé Oddenino, notre Giovanni Bonetti, qui était à la fois supérieur et confesseur de l'oratoire Santa Teresa.

Cependant, à Turin, Mgr Gastaldi multipliait les gestes de bienveillance à l'égard des salésiens, qui lui en savaient gré. Il isolait et s'efforçait de minimiser le cas de Bonetti. Le 20 février, il assistait à une représentation théâtrale (San Pancrazio) de l'oratoire du Valdocco ; et la satisfaction était réciproque⁹. Le 22 mars, une lettre de don Rua apprenait à don Bonetti que l'archevêque lui rendait les pouvoirs de confesser. Toutefois, devant l'attitude du clergé de Chieri, il ne l'autorisait pas à retourner dans cette ville. La lettre disait : "Très cher don Bonetti. - Pour ta gouverne et celle de don Bosco, je te signale qu'aujourd'hui l'archevêque m'a chargé de te faire savoir que tu peux confesser où et quand tu veux.

Quant aux patentes, elles ne sont remises à personne, si ce n'est quelques semaines après Pâques. Durant notre colloque, Monseigneur m'a dit : "Don Bonetti est un bon prêtre, mais il ne convient plus qu'il aille à Chieri. Eh oui (Che mai ?). Il ne peut s'entendre avec ce clergé (Non puo' farsela con quel Clero)."¹⁰ Il a ajouté : "J'y suis allé, j'ai réuni le clergé ; et l'archiprêtre, le curé et divers chanoines, à l'exception du chanoine Sona, étaient d'accord pour dire qu'il ne convient plus que don Bonetti aille à Chieri."¹⁰ Tout au long de la malheureuse discorde, don Rua s'est ainsi efforcé de jouer un rôle de pacificateur discret. Quatre semaines après, une lettre du chanoine Chiaverotti à don Bonetti confirmait la nouvelle de don Rua, en spécifiant que les pouvoirs de confession lui étaient rendus par l'archevêque, à condition de ne pas retourner à Chieri¹¹.

Hélas, le prêtre salésien avait choisi une fois pour toutes le parti de la résistance ouverte la plus opiniâtre. Le 24 mars, il écrivit une longue lettre publique aux "filles de l'oratoire Santa Teresa" de Chieri, pour leur conter ses démêlés avec monsieur le curé du duomo et leurs conséquences pour le "pauvre D. Bonetti", qui, dans l'aventure, avait perdu le pouvoir de confesser. Il écrivait : "De bonne ou de mauvaise foi, par cet acte l'Archevêque m'avait fait tort, soit parce que ma lettre au curé n'était pas coupable, soit parce qu'il ne l'avait pas fait précéder d'une quelconque monition ni à moi-même ni à mon supérieur don Bosco, soit enfin pour d'autres raisons qu'il serait trop long de vous expliquer ..." Son post-scriptum mettait don Bosco en cause, non sans quelque chantage auprès de la population de Chieri : "Vous aimeriez peut-être savoir ce qu'en pense don Bosco. Je regrette que la place me manque. Je vous dis seulement qu'il est très contrarié, et que, sans l'amour qu'il porte à la ville de Chieri, où il a fait ses études dans sa jeunesse, puis comme clerc, à cette heure il aurait déjà fermé cet Institut ..." ¹². Le chanoine

Matteo Sona l'encourageait à une ferme résistance¹³. Apparemment fort aise de narguer son monde, le 30 avril don Bonetti ouvrait à Chieri le mois de Marie par une prédication publique ; le 2 mai, de Turin, il protestait par lettre à l'archevêque contre la condition apportée à la restitution de ses pouvoirs de confesser¹⁴ ; enfin, le 4, il interjetait appel au pape Léon XIII contre l'interdiction qui lui était faite de se rendre à Chieri¹⁵. Son affaire fut transmise à la congrégation du Concile.

Il eût fallu à l'archevêque naturellement violent et irascible une mansuétude et une longanimité dont il était parfaitement dépourvu, pour supporter les agissements de ce prêtre remuant. Surtout qu'en cette période, les libelles hostiles s'étaient multipliés contre lui et qu'à la fin du mois, l'un d'eux tombait sur sa table avec le titre : L'Archevêque de Turin, D. Bosco et D. Oddenino, ou histoires bouffonnes, sérieuses et douloureuses racontées par un habitant de Chieri¹⁶. Cette brochure narrait, en se gaussant du clergé local et de l'archevêque, les mésaventures du "pauvre don Bonetti" à Chieri. C'était une attaque en règle contre sa suspension. Quelques intertitres suffisaient à le faire comprendre : "Une sentence qui fait tomber des nues", "Humiliation noble et digne", "Ou ignorance ou mauvaise foi", "Rome est juste", "Un mensonge qui en vaut quatre", etc. La préface de ce factum insolent était signé : Un chef de famille. La curie et l'archevêque ne pouvaient manquer de dénoncer dans la rédaction de ce papier le concours, sinon la main, de don Bonetti. Nous tenons là la clef d'une énigme. On conçoit que l'archevêque se soit raidi et qu'après avoir accepté pendant un jour (le 26 mai) le retour de Bonetti à Chieri, il ait informé don Bosco le lendemain 27 qu'il se ravisait, retirait à nouveau à ce prêtre les pouvoirs de confesser et défendait de le renvoyer à l'oratoire Santa Teresa¹⁷. Ce revirement, jugé incompréhensible par les salésiens, a en

effet toutes chances d'avoir été provoqué par la publication du *factum*, dont la chronique du Valdocco nous dit que son existence fut connue par le chapitre supérieur lors de sa séance du 29 mai 1879¹⁸, soit deux jours après le surprenant changement d'opinion de l'archevêque.

Don Bosco, quant à lui, semblait ne plus croire à quelque retour de véritable bienveillance chez celui-ci. Il comparait amèrement les services que lui-même lui avait autrefois rendus avec les mauvais traitements qu'il lui infligeait désormais. C'était l'époque où il racontait à don Giacomelli de quelle manière, en 1870, à Rome, il avait converti Mgr Gastaldi à l'opportunité de la définition de l'infailibilité pontificale¹⁹. Il le croyait allié du cardinal Ferrieri qui, à la lecture de son Exposé au Saint-Siège sur l'état moral et matériel de sa congrégation, avait réagi face à l'alinéa sur le "saint ministère des salésiens" dans les "foyers féminins" (ricoveri di donne) de la province du Piémont, en lui signifiant que ce genre de commission relevait de l'autorité épiscopale²⁰. En ce triste été 1879, don Bosco se découvrait des ennemis autant dans le monde ecclésiastique que dans le monde laïc de Turin. Dans un style imagé, Bonetti écrivait : "Tandis que d'un côté le gouvernement nous frappe avec l'épée, l'autorité archiépiscopale nous frappe avec la crosse et nous fait passer pour des prêtres indignes, des traîtres aux âmes ..." ²¹. Son supérieur faisait son éloge au Saint-Siège : "... Il a toujours eu une conduite honnête et exemplaire, comme il convient à un bon religieux (...) Dans son office de directeur de l'oratoire festif de Santa Teresa à Chieri, il a travaillé avec zèle et non sans sacrifices à catéchiser, confesser et instruire de pauvres fillettes. Il est ainsi parvenu à en recueillir plus de quatre cents avec l'aide, l'assistance et la direction matérielle des soeurs de Marie auxiliatrice ..." ²² Et il désignait pour le représenter à Rome de façon permanente le prêtre Francesco Dal-

mazzo²³, dont le premier souci serait de faire progresser la question de son confrère Bonetti. D'emblée, don Dalmazzo considérera le cardinal Ferrieri comme un ennemi²⁴. Don Bosco se rendait alors, une fois de plus, à Rome pour réclamer avec obstination les "privilèges" qu'on lui refusait et ainsi tenter de régler indirectement l'affaire de son prêtre.

Mais, pour l'heure, il se débattait en vain. Quand, le 5 avril 1880, Léon XIII le reçut pour une audience qui avait, comme souvent, beaucoup tardé, il lui apprit ou lui redit qu'il était "systématiquement contraire aux privilèges des religieux" et qu'il acceptait seulement d'en renouveler deux ou trois sans grandes conséquences²⁵. Il lui semblait être incompris et volontairement marginalisé. L'attitude de la congrégation des Evêques et Réguliers, qui ne lui ménageait pas les remarques sur son Exposé de l'année précédente, le décontenait. "... Si, il y a trois ans, ou cette année, j'avais pu obtenir une audience de son Eminence le cardinal Ferrieri, j'aurais pu lui fournir des éclaircissements, qui eussent épargné à notre congrégation beaucoup de tracas et un préjudice non sans gravité. Mais je n'y suis pas parvenu. - Je ne puis donc cacher mon amère affliction de ne pouvoir me faire comprendre. Je travaille et j'entends que tous les salésiens travaillent pour l'Eglise jusqu'à leur dernier soupir. Je ne demande pas de secours matériel. Je ne demande que l'indulgence et la charité compatibles avec l'autorité de la sainte Eglise ..."²⁶ Il exhalait alors en ces termes à don Dalmazzo la douleur de son âme meurtrie.

L'église du Sacro Cuore à Rome est confiée à don Bosco (1880)

Le meilleur fruit du voyage de don Bosco à Rome en 1880 ne fut pas celui qu'il escomptait. Il put enfin donner corps à son projet de créer une oeuvre salésienne à Rome même. Il le caressait depuis quelque douze ans et plusieurs fois il avait échoué. En 1880, il réussit par une voie indirecte. Le cardi-

nal vicaire Monaco La Valletta était alors préoccupé par la construction d'une église Sacro Cuore arrêtée aux fondations dans le quartier du Castro Pretorio. Rome se devait d'avoir un sanctuaire dédié au coeur de Jésus, mais, pour des raisons surtout financières, sa construction était bloquée. Il en parla incidemment à don Bosco lors d'une visite que celui-ci lui fit le 24 mars²⁷. Don Bosco réfléchit quelques jours et, le 28, il revint chez le cardinal en la compagnie de son procureur Francesco Dalmazzo. C'est alors que le cardinal lui confia fermement l'érection de l'église en question, qui, à la demande de don Bosco, aurait pour annexe une maison de bienfaisance, le tout "comme monument à la mémoire vénérée de Pie IX"²⁸. Pendant l'audience du pape le 5 avril suivant, don Bosco ne semble pas avoir fait allusion à l'église²⁹. Puis, avant de quitter la ville, il écrivit à l'intention du cardinal Monaco un mémoire fortement pensé, dans lequel il confirmait et commentait son acceptation de s'occuper de l'église du Sacro Cuore à Rome, "monument à Pie IX de chère mémoire" et priait Son Eminence de présenter son projet au pape pour approbation et bénédiction³⁰. C'était tout. Léon XIII fut certainement satisfait de la solution lorsqu'on lui en communiqua la nouvelle. Mais c'était assurément forcer quelque peu la note que de faire dire par don Bosco à propos de cette église : "Le pape commande et moi j'accepte !" ³¹

En cette fin d'avril 1880, don Bosco, qui partait de Rome triste et las des obstacles rencontrés à la curie³², avait progressé quelque peu par sa tractation avec le cardinal Monaco. Il s'en félicitera avec sa bonhomie coutumière durant le chapitre général de cette année. Selon le procès verbal de la sixième conférence, le 6 septembre : "On envoie aujourd'hui à Rome l'acte d'acceptation de la construction de l'église paroissiale du Sacro Cuore de Jésus, qui nous a été offerte par le souverain pontife et qui doit être érigée comme monument à Pie IX. - Les fondations de cette église avaient déjà été

commencées depuis plusieurs années, mais, faute d'argent, on est toujours allé très lentement ; et la construction a même été suspendue. Il y a quelques mois, le pape a offert à don Bosco de se charger de poursuivre les travaux à peine commencés ; il y eut quelques difficultés, elles ont été applanies et nous envoyons une promesse formelle d'acceptation. C'est un acte proprement providentiel. Nous désirions prendre pied à Rome, nous cherchions une occasion propice sans faire de bruit ; et elle s'est présentée et elle nous a été déposée proprement dans les mains par le Saint Père. Il faudra maintenant chercher de l'argent ..."³³ La convention sur l'église du Sacro Cuore entre la congrégation salésienne et le Saint-Siège fut signée à Turin par don Bosco le 11 décembre qui suivit ; et, à Rome, après assentiment de Léon XIII, par le cardinal vicaire, le 18 du même mois³⁴. Il y était beaucoup question des "annexes" pour jeunes. Son article 2 stipulait : "Dès que les travaux de l'église et de la maison paroissiale auront bien avancé, (la congrégation salésienne) pourra entreprendre la construction d'un foyer (ospizio) pour enfants pauvres et d'un oratoire festif pour les enfants de la paroisse ." Et l'article 3 : "Le terrain du foyer, de l'oratoire et de tous les édifices que la congrégation voudra ajouter pour son propre compte, restera et demeurera acquis au nom du prêtre don Giovanni Bosco ou de son substitut ...". Quand il rédigeait cette pièce, don Bosco pensait au moins autant à l'oeuvre de jeunes qu'à l'église même.

Le rebondissement de l'affaire des miracles (1880)

L'été 1880, pendant lequel cette convention fut préparée, a aussi été le temps du dénouement de l'affaire des "livrets de grâces" attribuées à Marie auxiliatrice, objets d'un conflit particulier entre le Valdocco et la curie turinoise.

En mai 1877, dans son désir légitime de surveiller la publication de faits survenus dans son diocèse et donnés comme

"surnaturels", Mgr Gastaldi avait interrogé don Bosco sur deux fascicules récemment imprimés par ses soins et garantis par sa signature : Maria ausiliatrice col racconto di alcune grazie ottenute nel primo settennio dalla consacrazione della Chiesa a Lei dedicata in Torino, Turin, 1875 (2ème éd., 1877) ; et La nuvoletta del Carmelo, ossia la divozione a Maria ausiliatrice premiata di nuove grazie (S. Pier d'Arena, 1877). Don Bosco lui avait répondu par retour de courrier que, dans ces brochures, il s'en était tenu à la narration des faits tels qu'ils s'étaient produits. L'archevêque lui avait aussitôt rétorqué que, dans le diocèse, il était seul habilité à juger du caractère "surnaturel" de faits de cette espèce³⁵. Le terme de "grâces" apparaissait avec assez de netteté dans les titres mêmes des petits livres pour justifier son observation. Après quoi, le silence s'était fait sur les livrets.

Don Bosco croyait peut-être que l'affaire était ensevelie. En 1879, pour les fêtes du mois de mai, don Giovanni Battista Lemoyne, grand dévot de la Vierge, célébra dans un nouveau petit recueil des Letture cattoliche la "puissance de Marie ausiliatrice" en faveur des siens³⁶. Il le fit imprimer dans la maison salésienne de San Pier d'Arena, au diocèse de Gênes, et avec l'approbation de l'autorité ecclésiastique du lieu. Une autre année passa. En juin 1880, certainement à la suite d'une plainte de l'archevêque devant le succès de la vente des livrets à l'occasion des fêtes du 24 mai, le problème fut confié par le pape au cardinal Bartolini, préfet (depuis le 15 juillet 1878) de la congrégation des Rites, l'organisme compétent en la matière. Le cardinal réclama les livrets de don Bosco à Mgr Gastaldi, qui, nous en avons la preuve, les lui expédia le 26 de ce mois. Les trois livrets incriminés - désignés dans la lettre d'accompagnement par leurs seuls numéros d'ordre (269, 293 et 317) de la collection des Letture cattoliche - étaient : 1) Maria ausiliatrice, ossia .., par G. Bosco, Letture cattoliche, n° 269, dans une deuxième édition publiée à Turin en

1877 ; 2) La nuvoletta del Carmelo, ossia .., par G. Bosco, Letture cattoliche, n° 293, publié à S. Pier d'Arena en 1877 ; 3) L'Arca dell'Alleanza, ossia .., par G.B. Lemoyne, Letture cattoliche, n° 317, publié à S. Pier d'Arena en 1879. L'archevêque notait au cardinal que le premier, qui, d'après l'exemplaire, avait été publié à Turin "avec la permission de l'autorité ecclésiastique", l'avait été à la suite du seul examen du reviseur P. Saraceno, qui n'y avait rien trouvé à reprendre, et sans que la curie archiépiscopale ait eu l'occasion d'émettre un avis sur lui ; que le deuxième, publié dans le diocèse de Gênes, était seulement assorti des mots : "avec l'autorisation de l'autorité ecclésiastique" ; et que le troisième avait reçu le permis d'imprimer du vicaire général de ce même diocèse. Il lui semblait que la publication de faits touchant un sanctuaire de son diocèse à lui constituait dans ces conditions une violation des lois ecclésiastiques, d'autant plus qu'il avait vainement invité don Bosco à les soumettre à son jugement. Il ajoutait, non sans à-propos : "... Et puis, que diront les incrédules, dont aujourd'hui le nombre va sans cesse croissant, à voir répandre avec tant de légèreté la narration de tant de grâces prodigieuses ; et les gens y croire si facilement, attirer de grandes foules dans l'église de Marie auxiliatrice et y déverser avec une telle abondance de l'argent et des dons précieux ? Ils diront ce qu'ils disent précisément et qu'ils publient dans leurs journaux et dans leurs livres : que le vulgaire en a toujours avalé de grosses ..." Et ils mettront en doute les miracles des siècles passés ...³⁷

Le 1er juillet³⁸, la congrégation des Rites confia l'examen des livrets au promoteur de la foi, Mgr Lorenzo Salvati, qui s'empessa de rédiger sur eux un rapport de nature plus juridique qu'historique. La véracité des récits l'intéressait moins que leur conformité au droit. "... En ces cas, disait-il, l'examen des livres revient à la prudence des Ordinaires et des reviseurs députés par eux ..." Quant au texte, il penchait

pour les réserves de Mgr Gastaldi : "On ne peut toutefois nier qu'on aimerait dans les livrets salésiens et sur ce point, un style plus digne et une manière plus circonspecte de présenter ces sortes de détails. Ils ôteraient ainsi aux ennemis de l'Eglise tout motif raisonnable de calomnier les auteurs, comme si leurs publications avaient pour raison d'être la recherche du lucre par la production de grâces accordées par la sainte mère de Dieu ..."³⁹ Dans un courrier qui accompagnait le rapport, le cardinal préfet invitait don Bosco à soumettre ses livrets de grâces au jugement de son archevêque⁴⁰.

Peu satisfait à cette nouvelle, don Bosco chercha à se justifier. S'il refusait de polémiquer dans la presse pour ses affaires personnelles, il en allait autrement pour ses rapports avec les autorités, quand sa société religieuse était mise en cause. Il recourut aux lumières de son conseiller juridique habituel, le jésuite Giovanni Battista Rostagno⁴¹, et tira de son mémoire que, puisqu'il s'était contenté de décrire des faits réels, la dénonciation de l'archevêque était dépourvue de fondements⁴². Il s'expliqua directement et de façon détaillée au promoteur de la foi Salvati⁴³. Celui-ci, d'un naturel plus crédule que sceptique en matière de miracles, lui donna aussitôt à peu près raison en des phrases chaleureuses et remplies d'admiration. Comme il arrive souvent, le diable s'en était mêlé, estimait-il. Il lui recommandait toutefois, pour des cas similaires, d'obtenir au préalable le Nihil obstat de son archevêque⁴⁴. Il faut avouer qu'en l'occurrence ni don Bosco ni le promoteur de la foi Salvati n'avaient manifesté grande sensibilité à divers problèmes de sens et de langage, que Mgr Gastaldi en revanche subodorait et qui sont aujourd'hui beaucoup mieux éclairés qu'il y a cent ans. Le cadre d'un récit en indique le sens et oriente son interprétation. Comment, sinon en refusant de suivre leurs auteurs, ne pas verser dans une interprétation "surnaturelle" des "grâces" de guérison et autres racontées dans les brochures sur Marie auxiliatrice ? Il est vrai que don

Bosco et don Lemoyne ne faisaient que se joindre à l'interminable théorie des hagiographes de toute religion, qui ont, depuis toujours, raffolé de merveilleux. Et il n'est pas certain qu'après un siècle la mentalité critique, représentée ici par Mgr Gastaldi, ait tellement gagné partout et au même degré...

Les libelles antigastaldiens de 1877-1879

D'autres livrets, moins édifiants et moins innocents, causaient alors à don Bosco des soucis qui iraient s'aggravant pendant deux années encore.

La politique réformatrice de l'archevêque de Turin, instaurée et affermie par des synodes, des règlements et des nominations (lesquelles entraînaient souvent des destitutions), commençait de porter des fruits dans le clergé. Le nombre des petits séminaristes (seminari ginnasiali) du diocèse est passé de 84 en 1878 à 360 en 1884. Mais les mesures qu'il prenait de manquaient pas de blesser ou pour le moins d'agiter certains des "réformés". L'un ou l'autre, peu enclin au martyre, préféra protester dans l'anonymat. Les salésiens furent soupçonnés. Le 18 août 1880, une perquisition policière dans l'imprimerie de l'oratoire S. François de Sales aboutit à la saisie d'épreuves du Bollettino salesiano. Selon l'ancien élève Valléri (ou Vallero), employé à la police du quartier, une lettre anonyme avait dénoncé l'imprimerie comme étant à l'origine d'une pièce antigastaldienne.

Des pièces imprimées de cette sorte, signées de manière évasive : un "coopérateur", un "chapelain", un "chef de famille", ..., s'étaient succédé à Turin depuis la fin de l'année 1877. Les mauvaises relations de l'archevêque avec les salésiens étaient l'un de leurs thèmes favoris. La première du groupe, un tract de trois pages intitulé : "Lettre sur l'archevêque de Turin et sur la congrégation de S. François de Sales. Un peu de lumière"⁴⁵ et présenté par "un ancien élève de l'Oratoire, honoré de pouvoir se dire Coopérateur salésien", n'avait même

pas d'autre objet. Puis étaient venus : "Etrenne pour le clergé, ou Revision du calendrier liturgique de l'archevêque de Turin", écrite par un chapelain⁴⁶ ; "La Question rosminienne et l'archevêque de Turin. Etrenne pour le clergé rédigée par le chapelain", deuxième année⁴⁷ ; "Bref essai sur les doctrines de Mgr Gastaldi, archevêque de Turin", précédé d'une introduction et suivi de quelques appendices⁴⁸ ; et enfin "L'archevêque de Turin, D. Bosco et D. Oddenino ..", etc.,⁴⁹ dont nous venons de parler à propos de l'affaire Bonetti.

Ces factums, surtout ceux du chapelain et le Bref essai, étaient de mauvaises actions. Violents, injurieux et diffamatoires, ils constituaient, pour le clergé de Turin, des appels directs à la révolte⁵⁰. On y lisait par exemple : "Monseigneur, vos actes vous ont rendu indigne du poste que vous occupez. Vos litiges avec le S. Siège (...) vous ont rendu méprisable auprès du clergé et auprès de la population (...) Vous n'êtes plus digne du poste que vous occupez. Descendez-en !"⁵¹. C'était un "libéral", il n'y avait plus à en douter. "Gastaldi a la tête dérangée, tous le savent. Gastaldi a des idées rosminiennes, rigoristes, dissolvantes, et il les manifeste progressivement (...) Gastaldi est pour Rosmini, il loue les oeuvres de Rosmini sans exception, il prédit que l'Eglise devra révoquer les condamnations dont il a été l'objet"⁵². Malfaisant pour ses prêtres, cet archevêque persécutait le théologien Bertagna, "le plus docte en sciences morales" ; don Bosco, "le plus humble, le plus doux et le plus agissant des prêtres de Turin" ; le théologien Margotti, "la première plume de journaliste d'Italie" ; l'abbé Bardessono, "le plus habile, le plus actif, le plus honnête des orateurs de Turin"⁵³. La moins insultante de ces pièces était probablement la dernière, qui touchait Bonetti. On y trouvait quand même, à propos de la suspension de ce prêtre : "(Ce document) aura certainement été digne d'un archevêque sur la tombe duquel les noms de tous les respectables prêtres (déclarés) capricieusement suspens

par lui pourront être inscrits, avec l'épithaphe bien méritée : Ci-gît Monseigneur Un Tel / A qui convenait mieux la corde que la crosse."⁵⁴ L'archevêque de Turin de ce temps avait vraiment beaucoup de défauts.

Ces libelles, bien qu'écrits pour le défendre avec d'autres "victimes" de Mgr Gastaldi, compliquèrent un peu plus la situation de don Bosco dans l'Eglise et face à son archevêque. Il lui fallait, d'une part, les désavouer pour ne pas paraître complice de leurs rédacteurs ; et, de l'autre, éviter de nier des griefs, qu'il se croyait tenu de dénoncer aux responsables ecclésiastiques. Réduit à ne blâmer que leur présentation, don Bosco passait plus ou moins dans le camp des auteurs. Il fut mis à l'épreuve dès le mois de décembre 1877 par la "Lettre sur l'archevêque de Turin et sur la congrégation de S. François de Sales", dont l'auteur se disait "Coopérateur salésien", autrement dit membre de sa famille religieuse. Les faits qui y étaient relatés étaient vrais, nous apprend la Cronichetta de don Barberis, qui reflétait la pensée de don Bosco⁵⁵. Mais l'archevêque, fortement blessé, ne tarda pas à réagir. Au lendemain du premier jour de diffusion, son procureur écrivait en effet à don Bosco au nom de son supérieur pour lui rappeler la bienveillance constante de celui-ci envers les salésiens. Il demandait que don Bosco ou don Rua condamne dans les dix jours cette "lettre", qui n'était qu'un tissu de mensonges⁵⁶. Don Bosco exprima aussitôt (le 9), dans une lettre à l'archevêque, son profond regret de la publication du feuillet⁵⁷. Mais, par retour de courrier, il apprit que cette lettre privée était jugée insuffisante et qu'une protestation publique, insérée dans l'un des deux journaux catholiques de Turin, s'imposait⁵⁸. Malicieusement (au sens français de cet adjectif), don Bosco demandait alors à Mgr Gastaldi : "Que dois-je obligatoirement repousser et condamner (dans cette Lettera) ?"⁵⁹ "L'archevêque ne répondit plus", assurait don Ceria⁶⁰. En fait, le document en vingt points, qui fut alors

imprimé du jour au lendemain et expédié par ses soins au cardinal Oreglia, protecteur des salésiens, et que celui-ci communiqua à don Bosco, à Rome, le 26 décembre⁶¹, précisait les choses⁶². Du reste, quelques jours après, le Bollettino salesiano de janvier publiait une Dichiarazione circonstanciée de don Bosco à propos de "la Lettera sull'Arcivescovo".

Le saint prêtre l'avait rédigée avec une remarquable sagesse : "Depuis quelques jours, on diffuse un imprimé anonyme, sans indication de lieu ni de temps, signé seulement un Coopérateur salésien, qui, sous prétexte de répondre à des écrits antérieurs du Révérendissime Archevêque, en vient à parler de faits concernant le Révérendissime Archevêque et la Congrégation de S. François de Sales. Fidèle à mon principe de ne jamais verser dans la publicité, je me serais absolument abstenu (d'intervenir) si je n'avais craint, par mon silence, de paraître pour ainsi dire approuver les expressions irrévérencieuses et la forme inconvenante de cet écrit envers la personne même du vénéré Archevêque de ce diocèse, pour qui je professe, soit comme particulier, soit comme ecclésiastique, la plus profonde et plus sincère vénération. Je recourus aussi à la publicité pour déclarer de la manière la plus explicite que ce feuillet a été imprimé totalement à mon insu, que j'en ignore absolument l'auteur et qu'en conséquence j'en rejette formellement toute responsabilité, soit de ma part, soit de la part de ceux qui dépendent de moi, tant dans l'expression que dans la diffusion. - Je veux enfin recourir à cette protestation publique pour déclarer à l'auteur anonyme et inconnu, que je déplore sa défense non sollicitée, que j'abhore la discussion publique de faits qui ne relèvent pas du public et que, par conséquent, je m'oppose à toute publication ultérieure à cet égard. - Puisse ma déclaration annihiler l'effet de l'imprimé irrévérencieux et faire connaître au public les sentiments respectueux que j'ai toujours nourris et que j'ai le ferme vouloir de nourrir et, qu'avec l'aide du Seigneur, j'espère tou-

jours professer envers le Supérieur ecclésiastique de notre diocèse, envers notre Archevêque vénéré."⁶³ La déclaration de don Bosco ^{était} belle par son "calme", sa "prudence", sa "discrétion" et sa "concision", remarquait bientôt l'un des meilleurs esprits du clergé turinois, l'abbé Massimiliano Bardessono, dans une longue lettre à don Bosco, au reste très violente contre l'archevêque et la curie diocésaine, dont il était, on le sait, l'une des illustres "victimes"⁶⁴. Mais on aura noté qu'elle n'infirmais aucune des accusations portées par l'anonyme contre l'archevêque dans ses différends avec don Bosco et sa congrégation.

Don Bosco ne fut pas mis en demeure de désavouer les Strenne pel Clero du chapelain en 1878 et 1879. On aimera pourtant connaître ses réactions, surtout face à des salésiens que la prose dudit chapelain divertissait fort et qu'ils croyaient même devoir honorer don Bosco. Dans sa Cronichetta de mai 1878, don Barberis a écrit environ deux petites pages sur la Strenna pel Clero de l'année, qui, assurait-il en commençant, "depuis une semaine" mettait en ébullition le clergé de Turin pour ce qui concernait l'archevêque et don Bosco. Il y faisait l'éloge de la forme et du style du factum, qu'il ne pouvait s'empêcher d'admirer⁶⁵. Sa lecture l'avait beaucoup intéressé. Autour de lui, assurait-il, personne n'en connaissait l'auteur. Quant à don Bosco ? A ceux qui lui en parlaient, il répondait qu'il n'avait pas le temps de lire la brochure et qu'il ne la lirait pas. A Barberis, qui insistait sur l'intérêt des informations qu'elle renfermait, il répondait encore qu'il ne trouvait pas un instant pour en prendre connaissance, que plusieurs lui en avaient parlé et lui avaient signalé ceci ou cela, mais qu'il n'en savait pas davantage. Barberis lui ayant demandé s'il en connaissait l'auteur ou s'il avait des présomptions fondées sur son origine, il répondit nettement par la négative. Selon ses disciples, le livret contribuait à accroître la bonne réputation de don Bosco dans le clergé. Mais,

remarquait le chroniqueur, don Bosco - qui, même s'il ne l'avait pas lu, avait fini par savoir ce que le livre contenait - regrettait "le revers de la médaille"⁶⁶. Il le déplorait pour son archevêque, avec qui, nous apprend Barberis, il avait alors une longue conférence, mais aussi pour son oeuvre ... "S'il y a des roses, elles fleuriront", écrivait le chroniqueur après l'entrevue ...⁶⁷

La rupture de don Bosco avec Mgr Gastaldi

Si roses il y eut, elles ne fleurirent pas longtemps. En 1879, l'affaire Bonetti, que celui-ci avait portée à Rome, contraignit l'archevêque, pour se défendre, à attaquer ses adversaires du Valdocco et, pour cela, à relever tous les indices de leur culpabilité éventuelle dans la publication des libelles. Du côté de don Bosco, la rupture psychologique était depuis longtemps consommée. En 1878, il avait définitivement basculé dans l'opposition à l'archevêque et même adopté une position voisine de celle du "chapelain", pour qui son départ eût été salulaire au diocèse de Turin. Il écrivait alors ces dures réflexions à son confident, l'évêque de Vigevano : "... Je dirai comme vous : pauvre A(rchevêque). Mais pauvre diocèse et malheur à qui doit demeurer entre ses mains à lui (stare nelle mani di lui). Prions."⁶⁸ Un mois après, son entourage salésien relevait des phrases très inhabituelles de sa part sur l'autorité religieuse. Au début de décembre, lors d'une conversation familière sur Mgr Gastaldi pendant le synode diocésain qui venait d'être tenu⁶⁹, on demanda à don Bosco son opinion sur les propos certainement durs qui avaient été émis. Ne serait-ce pas des "paroles oiseuses" ? opina quelqu'un, apparemment sur le point de transformer l'échange en solution de cas de conscience. Un témoin a résumé avec plus ou moins d'adresse la réaction de don Bosco en la circonstance : "- Des paroles oiseuses, répondit don Bosco, quand on se fatigue à dire à qui est concerné : méfie-toi, cette herbe que tu dois manger et que tu dois servir aux tiens, elle est empoisonnée ? Pour vous

défendre, n'est-il pas nécessaire de vous signaler les périls, d'examiner la nature du terrain et de déterminer les armes de notre assaillant ?"⁷⁰ Ces phrases attribuées à un "paysan-soldat" ne sont pas d'une parfaite clarté. Mais, pour le moins, don Bosco jugeait indispensable d'étudier la stratégie de l'archevêque afin de prévenir ses entreprises hostiles. Tandis qu'en 1878 et 1879, Mgr Gastaldi tentait encore de se rapprocher de lui, il jugeait sans remède sa présence à la tête du diocèse. Sa malfaisance pour l'entière communauté ecclésiastique lui paraissait évidente. Pauvre diocèse de Turin !⁷¹

On imagine donc ses réactions intimes quand, en octobre 1880, l'archevêque le morigéna avec dureté sur le comportement de ses disciples après sa visite impromptue à la maison de San Benigno Canavese. Le 12 de ce mois, accompagné du directeur, il en avait traversé les ateliers et la cour de récréation, gênant quelques garçons, qui oubliaient de baiser son anneau pastoral, et faisant fuir à son approche l'un ou l'autre surveillant salésien ... Le 22, il relatait par lettre sa visite à don Bosco et assortissait son récit de réflexions sur la révérence due à la plénitude du sacerdoce en la personne de l'évêque et sur "le devoir très strict (...) de lui rendre toujours l'hommage qui est dû (au caractère épiscopal), caractère de notre divin Rédempteur Jésus Christ, lequel se conserve visible sur cette terre en la personne des évêques ..."⁷² Cette lettre du 22 octobre était un monument !

La cassure irrémédiable (décembre 1880)

Pour l'archevêque, la cassure sans remède fut provoquée à la fin de 1880 par un jugement de la congrégation du Concile qui ne lui était pas favorable. Il en rugit de fureur et n'eut désormais de cesse d'avoir remis à leur place et, si possible, déconsidéré devant le Saint-Siège don Bosco et ses salésiens. Il riposta à la note en accusant formellement, non seulement don Bonetti, mais don Bosco lui-même, d'avoir

contribué à la confection des libelles et donc gravement manqué à l'autorité ecclésiastique. Le conflit Bosco-Gastaldi devenait ainsi judiciaire.

La cause de don Bonetti fut traitée par la congrégation du Concile en assemblée plénière vers la mi-novembre 1880. Sa décision fut - je me demande pourquoi - communiquée à don Bosco par son avocat romain Leonori sous un pli du 29 novembre, dans lequel une pièce était destinée à l'archevêque⁷³. Le 3 décembre, le salésien Luigi Deppert se rendit à l'archevêché pour remettre à l'archevêque la lettre de la congrégation du Concile qui le concernait. Probablement indigné par le procédé, Mgr Gastaldi refusa de parler au messenger. Dans les bureaux voisins, le curialiste don Tommaso Chiuso et le secrétaire don Giuseppe Corno se récrièrent quand don Deppert demanda un reçu. Et celui-ci regagna l'oratoire avec la lettre⁷⁴. Le lendemain 4 décembre, Luigi Deppert, accompagné d'un salésien témoin, reprit le chemin de l'archevêché, demanda à remettre le pli à Mgr Gastaldi en personne et, sur son refus, le laissa au secrétaire présent⁷⁵. Un autre jour s'écoula. Le 5 décembre, une lettre de l'archevêque, lardée de reproches à don Bosco pour ses affronts à son égard, partit vers Rome à l'intention du cardinal Caterini, préfet de la congrégation du Concile. Il s'y plaignait avec amertume du procédé employé pour lui remettre un message. On avait eu recours à don Bosco ! "cet Ecclésiastique qui, oublieux de mon zèle et de mon action assidue, argent compris, avec lesquels, durant tant d'années, de 1848 à 1867, j'ai coopéré à l'établissement de sa Congrégation, me persécute aujourd'hui et ne laisse passer aucune occasion de me chagriner et de me faire affront ..."⁷⁶

L'archevêque réunissait alors des témoignages sur l'origine salésienne des libelles. Le vicaire forain de Chieri, Stefano Lione, dénonçait Giovanni Bonetti comme étant à l'ori-

gine du libelle : L'Arcivescovo ...⁷⁷ ; le curé Andrea Odde-
 nino, s'appuyant sur des conversations qu'il avait eues avec
 Bonetti, l'accusait d'avoir été l'auteur de ce même libel-
 le⁷⁸ ; à la curie de Turin⁷⁹, vraisemblablement en ce même
 mois, le prêtre Antonio Musso, interrogé sur l'origine des
 libelles, témoignait avoir été surpris de voir reporté dans
 l'un d'eux un texte manuscrit, relatif à l'affaire du Convit-
 to ecclesiastico, qu'il avait remis confidentiellement à don
 Bosco⁸⁰. La déposition la plus grave pour don Bosco lui-même
 émanait d'un religieux de la congrégation des Scuole Pie, le
 P. Leoncini. De conversations qu'il avait eues lui-même avec
 un ex-jésuite, Antonio Pellicani, il résultait que : 1) Pel-
 licani avait été incité par don Bosco à écrire contre Mgr
 Gastaldi, 2) Pellicani n'avait pas accepté la proposition,
 3) mais lui, Leoncini, sur confrontation de la Strenna pel
 Clero avec un livre alors publié par don Pellicani, en dédui-
 sait qu'il avait bien écrit les factums ainsi intitulés et
 qu'il était donc le Cappellano⁸¹.

Fort de ces lettres et entretiens, le 29 décembre, Mgr
 Gastaldi expédia au cardinal Caterini un immense rapport sur
 l'affaire des salésiens. Après avoir rappelé ses bienfaits à
 leur égard, il accusait formellement don Bosco et don Bonetti
 d'avoir contribué à la rédaction des derniers libelles contre
 lui⁸². Simultanément, le représentant du Saint-Siège à Turin,
 Mgr Gaetano Tortone, envoyait à Rome, sur l'affaire Bonetti,
 un rapport globalement négatif pour l'intéressé et pour les
 salésiens, qui "montrent trop d'indifférence envers l'autorité
 ecclésiastique"⁸³. Enfin, Mgr Gastaldi confiait l'affaire des
 libelles à un personnage envers qui, d'instinct, les salésiens
 n'éprouveront jamais beaucoup d'estime, son avocat fiscal, le
 chanoine Emmanuele Colomiatti, juriste encore jeune - il avait
 trente-quatre ans -, mais assurément "honnête et compétent"⁸⁴.
 Le 4 février 1881, le chanoine Colomiatti arrivait à Rome pour
 enquêter sur le mouvement de l'affaire Bonetti⁸⁵. Il eut aus-

sitôt communication du dossier de ce prêtre à la congrégation du Concile⁸⁶ et put, en un temps record, obtenir dès le 8 février une audience du pape Léon XIII. Il se démena si efficacement que, deux jours après, le cardinal Nina, protecteur des salésiens, à la suite d'un entretien qu'il avait eu avec lui, conseillait par lettre à don Bosco de rechercher un accommodement à l'amiable avec son archevêque sur l'affaire Bonetti⁸⁷.

Mais il ne le convainquait pas. Don Bosco reçut cette lettre en France, où il allait de maison en maison, soit de salésiens, soit de coopérateurs. Sa réponse du 27 février au cardinal depuis Roquefort (Var)⁸⁸ ; et, mieux encore, sa lettre du même jour à don Rua, qu'il chargeait d'exprimer son opinion au chanoine Colomiatti, reflétaient une position, dont il ne se départirait plus jusqu'au jour où le pape lui imposerait un accord, auquel il se refusait pour les motifs qu'on va lire :

"... Je n'ai jamais rien désiré d'autre que d'arranger cette affaire et les autres. Je ne vois pas de moyen plus simple que celui déjà défini l'année dernière : retirer une suspense qui a déjà été retirée par notre Archevêque lui-même et renouvelée le jour suivant. - Il y a toutefois la grave difficulté soulevée par le théologien Colomiatti : si don Bosco ne consent pas à un accommodement, l'Archevêque lui fera un procès pour les libelles diffamatoires publiés contre lui. Je suis obligé de repousser cette menace, qui tend à nous réputer coupables de ces publications, auxquelles je n'ai pris part ni directement ni indirectement. D'autant plus que la menace écrite et renouvelée de l'Archevêque lui-même continue de peser sur moi, à savoir que si D. Bosco, de lui-même ou par autrui, par imprimés ou par manuscrits, publie ou répand (contre lui) ou le fera à l'avenir, excepté pour le Saint-Père et la congrégation des Evêques et Réguliers, il est frappé de suspense ipso facto incurrenda (...) Tu peux⁸⁹ communiquer mes réflexions à M. le Théologien Colomiatti ..."

Il redit cette position au chanoine lui-même le 5 avril suivant⁹⁰. Don Rua, qui, dans l'obscurité, tentait de rapprocher les parties⁹¹, crut peut-être avoir réussi à la fin du mois de mai, après que, le 27, un long colloque entre don Bosco et l'avocat fiscal eût abouti à une déclaration autographe de don Bosco, disant : "Le soussigné, en qualité de Recteur

de la Pieuse Société Salésienne, satisfait que l'affaire entre le prêtre Giovanni Bonetti et Son Excellence Révérendissime Mgr l'Archevêque ait été résolue à l'amiable (ultimata amichevolmente) , prie l'Eminentissime Cardinal Préfet de la S. Congrégation du Concile de bien vouloir lui renvoyer les papiers présentés à son sujet"⁹². Ce faisant, il retirait sa plainte contre l'archevêque Gastaldi. Toutefois, oralement, don Bosco avait assorti la rédaction de cette pièce de deux conditions : 1) l'Ordinaire renonçait à tous recours à Rome contre don Bonetti, don Bosco et la congrégation salésienne ; 2) don Bonetti serait libéré de sa suspension et de toute mesure vexatoire⁹³. Etaient-elles essentielles à l'accord ? Selon leur coeur, les uns diront : oui ; les autres, non. Toujours est-il qu'après une série d'actes apaisants du côté de l'archevêque⁹⁴, un télégramme et une lettre de don Bosco à Mgr Verga, secrétaire de la congrégation du Concile, l'un et l'autre datés du 2 juin, bloquèrent subitement le mouvement amorcé et précurseur de la paix retrouvée. A ses yeux, l'acte de l'archevêque, qui avait simplement repris sa déclaration, ne lui semblait pas conforme à ce qu'il avait convenu avec son avocat fiscal⁹⁵. Et don Bonetti, qui décidément ne manquait jamais une occasion de verser de l'huile sur le feu, écrivit insolemment à l'archevêque : "... Puisqu'il en est ainsi, Votre Excellence imagine sans peine combien Don Bosco fut profondément affligé de voir que sa bonne foi avait été surprise et par l'avocat fiscal et par l'Archevêque lui-même ..." ⁹⁶

La guerre ouverte reprenait donc. Elle allait être marquée de part et d'autre par une triste succession de coups, ponctuant les mois du deuxième semestre de 1881 et du premier de 1882.

Les plaidoiries contradictoires

Le P. Luigi Leoncini répéta aussitôt par écrit à Mgr Gastaldi que, d'après les propos du P. Pellicani, don Bosco était certainement à l'origine des libelles⁹⁷. Mgr Gastaldi dé-

nonça Giovanni Bonetti à la congrégation du Concile comme "coauteur, sinon auteur, des libelles diffamatoires" et demanda que les filles de Marie Auxiliatrice fussent soumises à l'autorité diocésaine⁹⁸. Le chanoine Colomiatti intervint près du cardinal Nina pour la poursuite de l'instruction sur les fauteurs de libelles⁹⁹. Et don Bosco chargea l'avocat romain Costantino Leonori d'assurer les tractations pour la défense des salésiens, à commencer par don Bonetti¹⁰⁰. Leonori, dont plaider était le métier, ne se fit pas prier. Il prépara même un opusculé sur la question. En septembre, il informait Bonetti qu'il était presque terminé¹⁰¹. Peu après, il disait à don Bosco hésiter à publier un huitième chapitre au titre agressif : "Vexations et colères de l'archevêque de Turin contre D. Bosco et sa congrégation". N'y verrait-on pas un nouveau libelle inspiré par lui ?¹⁰².

Pour l'archevêque, l'affaire des libelles passait désormais avant celle de Bonetti. Pour se couvrir, don Bosco écrivit (le 14 octobre) à don Pellicani, dont les propos avaient contribué à le charger : "... Vous êtes venu à l'Oratoire pour vos oeuvres imprimées ou en cours d'impression. La conversation nous amena à déplorer certains faits relatifs à notre supérieur ecclésiastique. Vous avez alors dit : "Il serait bien utile d'en donner communication au Saint-Père !" Je vous ai répondu : "Vous pourriez le faire, puisque vous en avez le temps et les capacités." C'est tout ! ..."¹⁰³ Ce même jour, depuis Rome, le chanoine Colomiatti expliquait à son archevêque qu'il avait introduit la cause des "Soeurs de Marie auxiliaire" auprès du cardinal Ferrieri et de la congrégation des Evêques et Réguliers ; et aussi qu'il avait rencontré l'avocat Achille Carcani, lequel s'était montré fort surpris par les agissements de don Bosco dans l'affaire des libelles¹⁰⁴. Le lendemain, il entendait et relevait un propos hostile à don Bosco tenu par le cardinal Ferrieri mis en face du témoignage Leoncini : "... dans les diverses questions soulevées

à son sujet dans la congrégation des Evêques et Réguliers, il a été reconnu pour un homme avec qui il n'est pas possible de traiter ; il était bon que, pour le démasquer, on lui fasse en curie un procès informatif (...) Don Bosco est un imposteur."¹⁰⁵ De son côté, Bonetti datait du 15 octobre un long Promemoria imprimé sur son affaire ; il le destinait et le réservait au pape Léon XIII¹⁰⁶.

L'Esposizione de don Bosco aux cardinaux

Les deux parties fourbissaient donc leurs armes pendant cet automne 1881. Sur ce, la présidence de la congrégation du Concile, qui instruisait l'affaire Gastaldi-Salésiens, devenait brusquement favorable à ceux-ci. A la suite de la mort, le 28 octobre, du cardinal Prospero Caterini, qui en était le préfet, le cardinal protecteur des salésiens, Lorenzo Nina, fut nommé (le 7 novembre) pour le remplacer. Ainsi constituée, elle reçut en décembre et janvier trois documents capitaux sur l'affaire salésienne. Deux lui furent présentés pour son assemblée du 17 décembre : une plaidoirie en réhabilitation pour Giovanni Bonetti, qui émanait surtout de l'avocat Leonori¹⁰⁷ ; et un exposé de l'affaire de la suspense du côté de l'archevêque¹⁰⁸. Don Bosco lui-même avait fait préparer la troisième pièce, qui fut terminée vers le 20 décembre, qu'il signa, mais qui ne fut distribuée aux cardinaux, ses destinataires, que le 26 janvier suivant¹⁰⁹.

Intitulée : "Exposé du prêtre Giovanni Bosco aux Eminenti Cardinaux de la Sacrée Congrégation du Concile"¹¹⁰, c'était un réquisitoire en forme contre l'archevêque Gastaldi. Cette pièce, la plus grave qu'il ait jamais fait imprimer de sa vie et qui lui fut ensuite reprochée, nous intéresse plus particulièrement ici. Il ne l'avait pas rédigée seul. Son secrétaire Gioachino Berto et son fidèle Giovanni Bonetti y avaient contribué. Pour l'essentiel, c'était, année par année, de 1872 à 1881, un catalogue documenté des actes de

l'archevêque jugés hostiles ou, au moins, contraires à la Société salésienne. Ce catalogue était entouré de cinq textes : au début, une introduction générale : "Motifs de cet exposé" et un bref "Préambule" (Proemio) à l'historique ; à la fin, trois déclarations successives de plus en plus brèves, la première étant intitulée "Conséquences", la deuxième "Une prière" et la troisième "Protestation".

Cette Esposizione est tout entière d'un grand prix pour la connaissance de la pensée et des sentiments de don Bosco. Par sa signature, il l'assumait tout entière. Toutefois, le corps même de l'écrit (le "catalogue"), avec son style uniformément tranchant, relevait davantage, je crois, des secrétaires plus ou moins hargneux que de l'auteur principal lui-même. La pensée de celui-ci me semble avoir été mieux exprimée dans l'introduction¹¹¹ et les textes de conclusion, surtout au paragraphe : Una preghiera. Sous des apparences et une forme calmes, la pièce introductive (datée religieusement du "jour octave de la fête de l'Immaculée" et, par là, mise sous la protection de la Vierge Marie) était extrêmement dure pour l'archevêque. Qu'on y réfléchisse ! Ses actes néfastes pour la congrégation salésienne ont empêché celle-ci de travailler "au salut des âmes". Pire peut-être : "Tous ces actes paraissent avoir été fomentés (promossi) par l'ennemi de tout bien afin d'étouffer et de détruire notre pauvre congrégation ou au moins de lui susciter obstacles sur obstacles pour qu'elle ne puisse atteindre la fin, pour laquelle elle a été établie et approuvée par le Saint-Siège". En d'autres termes, l'esprit du mal, Satan lui-même, avait inspiré un archevêque, qui se réclamait avec assurance de l'Esprit saint de Jésus Christ ! Pareille accusation couvrirait des actes échelonnés sur dix années d'épiscopat à Turin. Singulier entêtement dans la malfaisance "diabolique" ! A l'autre extrémité du document, le texte intitulé Conseguenze rassemblait les "conséquences pernicieuses aux sa-

lésiens et à tous les religieux" de la conduite de l'archevêque durant les dix années qui avaient précédé. En résumé, 1) Mgr Gastaldi s'était montré systématiquement hostile aux salésiens ; 2) il avait agi contre les saints canons ; 3) malgré les prescriptions de l'Eglise, il s'était immiscé dans les affaires intérieures de la congrégation salésienne ; 4) par ses paroles, ses écrits et ses imprimés il avait diffamé cette congrégation ; 5) enfin, par ses prétentions, il avait mis le supérieur de la congrégation salésienne dans la pénible situation de désobéir, soit à lui-même, soit au Saint-Siège ...¹¹². Dans la Pregghiera, nous retrouvons avec plaisir le don Bosco de la lettre à Léon XIII au début de son pontificat. Son zèle candide transparaît de phrases enfin sans acrimonie. Il priait ainsi :

"Par cet exposé, je n'ai entendu ni accuser qui que ce soit, ni me défendre moi-même. Mon seul désir est de mettre le Saint-Siège en mesure de connaître l'état de cette Pieuse Société Salésienne, pour qu'il me prête son vigoureux appui afin d'empêcher le renouvellement de pareils tracasseries, qui (nous) ont coûté du temps, des fatigues et des dépenses, toutes choses que j'aurais préféré pouvoir entièrement consacrer à la gloire de Dieu et au bien des âmes. - Partant, je prie humblement les Eminentissimes cardinaux de la Sacrée Congrégation du Concile et, à travers eux, le Très Saint Père, de venir en aide à notre congrégation naissante, dont, en conscience, je suis obligé de promouvoir et de protéger les intérêts. - Quand il approuva l'humble Société salésienne, le Saint-Siège la prit aussi sous sa protection. J'ai donc pleine confiance qu'il voudra aussi la soutenir, afin que, dans les malheurs du temps, elle puisse atteindre la fin pour laquelle elle a été fondée et approuvée. - Et ce d'autant plus qu'à l'heure présente le Dieu de miséricorde a aidé les Salésiens à fonder cent quarante maisons, dans lesquelles plus de quatre-vingt mille enfants reçoivent une éducation chrétienne. Il y a bien trente-cinq de ces maisons en Amérique du Sud et jusque chez les pauvres sauvages Indiens. Tous ces instituts requièrent du temps et de la tranquillité pour les gouverner, les administrer et faire en sorte qu'ils atteignent leur but, qui est la propagation de l'Evangile et le salut des âmes."¹¹³

Est-il permis d'avancer que, face à un pasteur à la mentalité tridentine accusée, don Bosco se montrait dans ces lignes pasteur d'esprit "évangélique" ?

Le procès de don Bosco à Turin (1882)

La bataille ainsi engagée devant le Saint-Siège et arbitrée par lui dura sept mois. Le 17 décembre 1881, malgré une majorité de consultants qui penchaient pour lui, la congrégation du Concile finit par émettre un jugement plutôt défavorable à l'archevêque. Mgr Gastaldi y réagit avec une extrême vivacité et demanda de surseoir à la décision : "... on me prescrit de remettre Don Bonetti à Chieri, et tout de suite ; tout de suite, statim nulla interposita mora, quantocius, on concède tout à don Bosco. Voilà un ordre contre la justice, et je crois que, dans les actes de la S. Congrégation, une telle disposition est sans exemple ..." ¹¹⁴ Bonetti, lui, chantait victoire. Mais il se pressait trop. Le 2 janvier, l'archevêque refusa de recevoir don Bosco porteur de ses excuses ¹¹⁵. Et, le 5 janvier, d'ordre de l'archevêque, le chanoine Colomiatti, juge délégué, cita don Bosco dans les trente jours devant le tribunal ecclésiastique du diocèse sur sa participation aux libelles : Strenna pel Clero (1878), Piccolo saggio sulle dottrine di Monsignor Gastaldi (1879), La Questione Rosminiana e l'Arcivescovo di Torino (1879) et L'Arcivescovo di Torino, D. Bosco e D. Oddenino (1879). ¹¹⁶ Le 7, dans les heures qui suivirent la réception du document, don Bosco expliqua au cardinal Nina les derniers développements de l'affaire. Il pensait qu'on l'impliquait ainsi très injustement dans la querelle alors enflammée autour d'Antonio Rosmini, dont l'archevêque était l'ardent (et courageux) champion : "... L'origine de ces nouvelles imputations est que Don Bosco ne veut pas changer de système. Don Bosco est contre Rosmini. Voilà pourquoi on me voudrait être l'auteur de ces opuscules. Je ne suis pas l'auteur de ces opuscules. Mon système est de professer la doctrine catholique et de me conformer à chacun des propos, à chacun des conseils, à chacun des désirs du Souverain Pontife ..." ¹¹⁷. La parade était évidemment des plus faibles.

De Rome, le cardinal Ferrieri aidait Mgr Gastaldi dans son action contre les salésiens en répondant à l'une de ses ques-

tions sur les filles de Marie auxiliatrice. Cet institut ne pouvait qu'être diocésain, parce que non pontifical, car, dans les archives de la congrégation des Evêques et Réguliers, il ne découvrait pas de trace de decretum laudis à son sujet¹¹⁸. En conséquence, la communauté des soeurs de Chieri ne dépendait que de lui ...

Cependant, la congrégation du Concile, dont les membres pouvaient - à partir du 26 janvier - lire l'Esposizione de don Bosco, élaborait le 28 un monitum sévère à Mgr Gastaldi pour sa lettre inconsiderée du 31 décembre¹¹⁹. La partie adverse triomphait. "Causa decisa suo favore", télégraphia dès le 28 l'avocat Leonori à son client Bonetti¹²⁰. Et, le lendemain, il lui racontait sa victoire complète en assemblée plénière¹²¹. La congrégation interdisait à Mgr Gastaldi de procéder contre les libelles (et donc contre don Bosco), cette affaire étant confiée à l'archevêque voisin de Vercelli¹²². Mais Mgr Gastaldi n'avait rien d'un résigné. Il fit bientôt appel de la sentence concernant Bonetti. Et, le 14 mars, il demanda à Léon XIII d'être entendu en personne sur la sentence du 28 janvier, qu'il infirmait entre autres parce que le juge principal était aussi le protecteur attitré des salésiens.

A cette époque, fidèle à ses habitudes, don Bosco voyageait depuis la mi-janvier dans le sud de la France. Durant la dernière quinzaine de mars, il rentra en Italie et se disposa à descendre par petites étapes vers Rome, où il finit par arriver le 12 avril en la compagnie de son fidèle Berto. La question des libelles était alors instruite à Turin et à Vercelli. A Rome, le 25 avril, don Bosco aurait dit au pape qui le recevait en audience : "A Rome, je n'ai qu'un ennemi, le cardinal Ferrieri ; à Turin, un seul, l'archevêque."¹²³ La triste querelle s'éternisait.

La Concordia de juin 1882

Cependant, Mgr Gastaldi poursuivait son action auprès du pape, à qui il disait chercher un terrain d'entente avec don

Bosco. Celui-ci, désabusé depuis longtemps, ne croyait plus à une quelconque possibilité d'arrangement¹²⁴. Il répondait, niait, attaquait à son tour ... Pour sa défense, il multipliait les visites aux cardinaux. Le 8 mai, au cardinal Nina, le plus intéressé par sa cause, il laissait une déclaration écrite des plus explicite sur le climat de bataille dans lequel il vivait : "Depuis quelques jours, l'Archevêque de Turin répand - et il me l'a envoyé dire par nos religieux eux-mêmes - que Don Bosco est le plus scélérat des hommes. C'est un imposteur ; il invente les miracles, puis les arrange et les fait imprimer en l'honneur de la Madone. Que Rome fait mal ce qu'elle fait, qu'à Rome tout fonctionne entre compère et commère, etc., etc. Arguments peu opportuns quand un arrangement à l'amiable est envisagé ..." ¹²⁵ Cet acte désolé fut l'un des derniers qu'il ait posé avant de quitter la ville. Il partit de Rome dans la soirée du 9 mai pour la cité très proche de Magliano, première étape d'un retour à Turin, où il arriva le 15. Il était chez lui pour l'ouverture de la neuvaine préparatoire à la fête de Marie auxiliaatrice.

Il ne prévoyait pas que la conclusion approchait. Dans les mêmes jours, l'envoyé de Mgr Gastaldi, le chanoine Colomiatti, l'homme des négociations difficiles, parcourait le chemin inverse. Ayant quitté Turin le 10 mai, le 12 il entamait à Rome une contre-campagne sur l'Esposizione de don Bosco. Il détruisait les griefs de don Bosco et produisait ceux de la curie contre lui. Il le chargeait auprès des cardinaux. ... ¹²⁶ Eternel affrontement de deux politiques d'Eglise. Le 13, il apprenait avec satisfaction de la bouche du cardinal secrétaire d'Etat Luigi Jacobini, que Léon XIII avait opposé son veto à la décision de la congrégation du Concile et qu'il préparait lui-même une conciliation équitable entre les deux parties ¹²⁷. La position salésienne était alors affaiblie par un scandale dont nous reparlerons. En avril, l'instituteur sa-

lésien de la maison de Cremone, Ermenegildo Musso, avait été condamné à trois mois de prison et l'oeuvre même devait être fermée. Le cardinal Ferrieri aurait alors envisagé une visite apostolique dans les collèges salésiens¹²⁸. En outre, à Rome on se prenait à regretter la "fuite" de don Bosco devant ses accusateurs, fuite qui allait lui faire perdre son procès.

Il n'était pas à Turin depuis trois jours qu'un télégramme de son procureur Dalmazzo tombait sur son bureau pour le rappeler : "Ordine Papa telegrafare. Venga subito Roma . . ."¹²⁹ Le cardinal Nina expliquait alors au chanoine Colomiatti que Léon XIII voulait donner personnellement à don Bosco les ordres qu'il jugeait bon¹³⁰. Mais le pauvre don Bosco fatigué, malade, un pied abîmé, ayant de la peine à marcher, une plaie au siège qui lui rendait pénible tout voyage en chemin de fer, ne retourna pas à Rome en cette fin de mai¹³¹. Il préféra convoquer à Turin le procureur Dalmazzo, qui reçut de lui pleins pouvoirs pour traiter en son nom¹³².

Don Dalmazzo repartit vers Rome avec un précieux démenti du P. Pellicani sur l'invitation que don Bosco lui aurait eu faite d'écrire des libelles antigastaldiens¹³³. En revanche, un périodique qui lui était hostile, la Cronaca dei Tribunali renforçait dans son numéro du 3 juin certaines des accusations formulées à son encontre par Mgr Gastaldi. Les "grâces" obtenues par son intercession n'étaient que charlataneries, affirmait-il. Don Bosco exploitait la crédulité des riches. Et le journal publiait l'une de ses lettres à la marquise de Vernon-Bonneuil, qui semblait aller dans ce sens¹³⁴. Don Giovanni Bonetti, quant à lui, commettait l'erreur d'adresser à Léon XIII une très longue lettre (le 6 juin) remplie d'accusations contre Mgr Gastaldi : son rosminianisme, ses procès perdus¹³⁵.

A Rome, le chanoine Colomiatti prenait alors connaissance du projet d'accord, tel que Léon XIII l'avait fait rédiger. Il fut longuement reçu par le pape, tandis que le représentant de don Bosco ne l'était pas¹³⁶. Et, le 15, le cardinal Nina

soumit la Concordia à la signature de don Dalmazzo et du chanoine Colomiatti. Elle imposait aux deux parties un scénario en sept points : 1) Don Bosco écrira à l'archevêque pour lui exprimer son regret des incidents qui avaient pu le blesser ; 2) l'archevêque le remerciera en l'assurant de son pardon ; 3) l'archevêque rendra à don Bosco les pouvoirs de confesser pour don Bonetti, don Bosco s'engageant à ne pas le renvoyer à Chieri pendant un an ; 4) don Bosco retirera les exemplaires distribués de son Esposizione ; 5) l'archevêque retirera les lettres du 25 novembre et du 1er décembre 1877, par lesquelles il avait menacé don Bosco de suspense ipso facto s'il écrivait, imprimait ou propageait contre lui ; 6) quant aux libelles, don Bosco se dira prêt à en blâmer la forme et, s'il y a lieu, les points ou propositions condamnables "à la face de l'Eglise" ; 7) le procès engagé contre lui devant la curie de Turin sera annulé¹³⁷. Le 16, le chanoine Colomiatti satisfait signa. Mais il fallut arracher une signature voisine à un don Dalmazzo fort dépité : car Bonetti était désavoué, les salésiens devaient s'excuser, les libelles pouvaient encore leur être imputés ...

A Turin, don Bosco, aussitôt informé, ne comprit que trop sa défaite. Cet arrangement était encore moins honorable pour les salésiens que celui que le chanoine avait cru obtenir de lui l'année précédente. Pendant trois semaines, il se raidit. Le 21 juin, un télégramme qu'il avait composé, qui était signé par don Rua et qu'il adressait à don Dalmazzo à Rome, disait : "Avant d'accepter proposition entendre tes raisons de ton Supérieur. Rua" ; avec l'ordre : "Berto expédie"¹³⁸. Par lettre, il faisait bientôt la leçon à Dalmazzo : "... Le cardinal Nina t'attendait pour faire le polichinelle. Nous nous en tirerons encore comme nous pourrons ..." ¹³⁹. En même temps, il demandait un délai de réflexion au cardinal Nina¹⁴⁰. Avait-il compris que, le pape étant intervenu personnellement dans l'affaire, il avait engagé son autorité dans sa conclu-

sion ? Don Bosco ne se rendit qu'après la réception d'une lettre scandalisée du cardinal Nina, qui avouait n'avoir pas le courage de communiquer sa réaction au pape. Car la Concordia représentait sa volonté et il n'y avait qu'à s'y soumettre¹⁴¹. Le 7 juillet, la Concordia fut lue par don Bosco devant son chapitre supérieur; Bonetti était exaspéré, tandis que Cagliero, à juste titre, s'étonnait qu'on pût éprouver des réticences à obéir au Souverain Pontife. Le 8 juillet, la procédure voulue par Rome commença enfin de se dérouler. Et la correspondance dura jusqu'au 18¹⁴².

La défaite fut ressentie par don Bosco avec une immense amertume. Sa personne importait peu : ses sentiments différaient fort de ceux de Bonetti. Il s'agissait de son oeuvre et de ses fils. Il portait le poids du déshonneur de sa congrégation. Les salésiens, écrivait-il au cardinal Nina, sont humiliés par la Concordia, la curie chante victoire, des directeurs de maisons ont déjà demandé de sortir d'une congrégation devenue la risée des autorités¹⁴³. La presse anticléricale commentait la "vengeance" de l'archevêque sur l'ancien protégé de Pie IX. Ce pape, grâce à qui don Bosco avait pu faire la loi à Turin, était bien mort. Dans son numéro du début d'octobre 1882, le périodique blasphémateur Gesù Cristo observait au fil d'un article intitulé "Don Bosco et Don Revalenta", c'est-à-dire sur don Bosco et Mgr Gastaldi qu'il dénommait de cette façon :

"Don Revalenta hait maintenant don Bosco qui, plus d'une fois, lui en a fait avaler d'amères. Aux molestations de l'évêque Pie IX opposait son veto et Don Revalenta devait 'contractant en vain ses terribles serres' courber la tête devant le thaumaturge du Valdocco. Maintenant que Pie IX dort profondément à S. Lorenzo hors les murs et que Léon XIII ne voit pas de trop bon oeil l'ambition de don Bosco, il permet à l'archevêque de se venger. - Il faut le voir à la curie ce rageur de Don Revalenta se frotter les mains maintenant, que Don Bosco ne peut plus faire ce qu'il veut au Vatican ..."¹⁴⁴

Les salésiens, don Dalmazzo en particulier, étaient convaincus de l'inanité de l'accord. La guerre, pensaient-ils,

reprendrait à la première occasion. Ce ne fut pas tout à fait le cas. Le 28 octobre, l'archevêque présida lui-même la cérémonie de consécration de l'église San Giovanni Evangelista, cette concurrente de San Secondo pour le titre de "monument à la mémoire de Pie IX". Toutefois il s'éclipsa dès la fin, vers midi, alors que don Bosco se disposait à y célébrer la messe¹⁴⁵. En novembre, la curie de Turin protesta contre la publication par le Valdocco d'une pièce qu'elle avait censurée¹⁴⁶. Enfin, don Bonetti ne parvint pas, malgré ses efforts et les encouragements de don Bosco, à faire transformer en billet pascal diocésain son article : "Jésus Christ notre Dieu et notre Roi", qui était une réplique au périodique anticlérical Gesù Cristo usurpateur du nom du Christ.

Réflexions conclusives

Mgr Gastaldi et don Bosco étaient nés l'un et l'autre en 1815. Le dimanche de Pâques 25 mars 1883, à 9 h. du matin, tandis que don Bosco séjournait en France, Mgr Gastaldi mourut brutalement alors qu'il se disposait à officier dans sa cathédrale. La bataille endémique entre la curie turinoise et les salésiens du Valdocco ne cessa vraiment que ce matin-là, avec la disparition de l'un des deux grands protagonistes.

Depuis ce jour, quand ils l'osent, biographes et mémorialistes essaient de la comprendre et de l'évaluer. Tentons de dire quelques mots à notre tour, en commençant par les faits. Dans cette guerre de dix ans, rendue scandaleuse par la publicité qui lui était donnée, don Bonetti, par son animosité procédurière, avait dépassé la mesure. Léon XIII en a jugé ainsi avec raison, la Concordia de 1882 le sanctionna. Quant aux libelles, armes devenues essentielles dans le combat, ils n'étaient l'oeuvre, ni directe ni indirecte, de don Bosco. Mais des salésiens jouèrent au moins un rôle informateur dans leur confection. Ils provenaient surtout, dans la mesure où leurs auteurs ont été identifiés, de deux anciens élèves devenus prêtres diocésains : don Giovanni Battista

Anfossi, qui était le Coopérateur salésien de 1877 ; et don Giovanni Turchi, qui était le Cappellano de 1878 et 1879. Le père jésuite Antonio Ballerini semble avoir été l'auteur du Piccolo saggio¹⁴⁷. Reste le factum sur Bonetti à Chieri, dont l'origine demeure encore incertaine, mais dans la rédaction duquel ledit Bonetti semble avoir fortement trempé. Cette question particulière sera peut-être un jour éclairée par la critique interne, surtout par l'examen du style de la pièce. Quant aux prêtres Anfossi et Turchi, ils étaient certainement informés par les salésiens Gioachino Berto et Giovanni Bonetti, deux familiers de don Bosco avec qui ils demeuraient en relations (souvent épistolaires) permanentes. Les salésiens paraissent donc avoir joué un rôle auxiliaire dans la confection de ces papiers, mais ils le firent certainement en dehors de don Bosco, que, pour rien au monde, ni les uns (les anciens élèves) ni les autres (les salésiens) n'auraient osé compromettre si peu que ce fût dans cette ténébreuse entreprise.

A prendre un peu de recul, il apparaît que deux tempéraments, deux ambitions opposées et deux politiques ecclésiastiques se sont heurtés dans cette très malheureuse discorde. Alors qu'il était convaincu de devoir trouver un allié dans Mgr Lorenzo Gastaldi, don Bosco avait été jeté, dès 1872, dans le camp de plus en plus fourni des adversaires de son archevêque.¹⁴⁸ Sa personnalité "charismatique" acharnée à défendre une oeuvre, qu'il jugeait voulue de Dieu, s'était débattue dans un appareil institutionnel en partie réformé et toujours fermement régi par un archevêque autoritaire. Leurs idéologies religieuses différaient assez peu, quoique celle de Mgr Gastaldi ait été beaucoup plus raffinée que celle de don Bosco. Leurs querelles n'étaient pas d'idées, mais, si l'on nous permet un mot dont ils n'usaient pas, de pastorales. Ces pasteurs avaient, dans la conduite des hommes, deux manières différentes et à certains égards opposées

en dépendance d'une philosophie plus ou moins consciente de part et d'autre.

Mgr Gastaldi était de la race des grands évêques tridentins d'Italie du Nord, dont le modèle éminent était l'archevêque Charles Borromée : comme lui il avait gouverné par synodes et ordonnances, il avait réformé clergé et religieux. Il avait hérité de la Contre-Réforme que la volonté du chef est la volonté de Dieu et donc l'obligation de tous ; que le chef religieux, le hiérarque, parce que représentant de Jésus Christ, est (plus ou moins) omniscient et (plus ou moins) omnipotent ; et qu'en conséquence le sujet est tenu, en particulier pour des raisons religieuses, de se soumettre à ses décrets et à ses lois. Dans ce système, la force du corps, qui est d'abord dans la tête, est garantie par l'obéissance des membres. Je ne crois pas que Mgr Gastaldi ait voulu la destruction de la congrégation salésienne ; mais, pour la réussite de sa politique réformatrice, il a voulu de toutes les puissances de son être, qu'elle se soumette à ses propres vues. Les fautes que risque une autorité de ce type sont la violence et le mensonge. Homme droit, Mgr Gastaldi ne biaisait pas avec la vérité. Mais, pour venir à bout des inévitables résistances, il n'hésitait pas à recourir à certaines formes violentes.

La manière de don Bosco, sa "pastorale" si l'on veut, était très différente. Elle relevait, comme sa pédagogie, de ce que nous appelons le "système préventif". Ses relations pastorales étaient imprégnées de "charité". Cette manière était certainement plus démocratique et probablement plus évangélique que celle de Mgr Gastaldi. A la façon du Christ serviteur aux pieds de l'apôtre Pierre, il faisait systématiquement appel aux goûts et aux aptitudes, modestes ou non, des gens à qui il recourait pour le service de l'Eglise. Il exploitait leurs "charismes" et attestait de leur existence. Pour lui, la force du corps était dans les membres en harmonie avec la tête ; et la grande vertu, non pas l'obéissance, mais le zèle pour la cause de Dieu ou, mieux, la charité

active envers le prochain, moyen idéal d'oeuvrer à "la plus grande gloire de Dieu". La faute possible de cette conduite des hommes est la culture d'un certain anarchisme. La famille franciscaine en sait quelque chose.

Rapprochons ces deux pastorales. Subordonné au premier, le deuxième type de chef n'a le choix qu'entre la contestation et une certaine annihilation. Don Bosco, appuyé par Pie IX, a cru pouvoir contester les orientations et les volontés de l'archevêque de Turin. Inde irae et lites.

Pour rendre justice à Mgr Gastaldi, dont les mémoires est sortie très malmenée de ses divers combats de réformateur¹⁴⁹, il convient peut-être de reconnaître ici que sa méthode absolutiste, qui est pour nous surannée et en tout cas peu "moderne", avait ses vertus et fut efficace. Mgr Gastaldi fut un grand évêque, le Bollettino salesiano eut le bon goût de l'avouer au lendemain de sa mort. Ce grand prélat a été, y lisait-on, une "gloire singulière de l'épiscopat piémontais" par sa piété, son zèle et sa doctrine¹⁵⁰. L'archevêque Gastaldi a été en des années très difficiles pour le Piémont du dix-neuvième siècle un archevêque réformateur d'envergure. Sa rigueur n'a jamais été mesquine. D'une intelligence vigoureuse, homme d'études étendues, de caractère énergique, d'activité inlassable, il avait donné au diocèse une impulsion, dont il a probablement bénéficié jusqu'aux années cinquante du vingtième siècle. Il avait encouragé le développement du clergé, favorisé les séminaires, veillé à l'exacte observance des canons et des rites, excité le zèle des fidèles pour les besoins du culte et la fondation de nouvelles églises, encouragé et aidé les associations religieuses de laïcs¹⁵¹. Il est même probable qu'en matière de formation cléricale et humaine, ses rappels à l'ordre parfois brutaux rendirent quelques bons services aux salésiens eux-mêmes, non seulement du diocèse de Turin, mais du monde entier.

Qui prétend mesurer la valeur apostolique de don Bosco ne

peut ignorer l'apport de son vieil ami, qui devint son plus rude censeur à partir du jour où il reçut la charge de l'archevêché de Turin. Le secrétaire particulier de celui-ci, le chanoine Tommaso Chiuso, n'avait pas tout à fait tort d'écrire dans son Histoire de l'Eglise en Piémont durant l'épiscopat de Mgr Gastaldi : "Il est vrai que quelques nuages ont parfois traversé les bonnes relations entre notre Archevêque et D. Bosco. Mais il est également avéré que ses intentions furent toujours saintes et que, si brouilles il y eut, elles eurent pour heureux effet de contribuer à la prospérité de cette institution." Mais la comparaison qui terminait le paragraphe était plus contestable. "Si les verts sapins qui couronnent les cimes alpestres n'étaient pas secoués par les vents bienfaisants qui soufflent sur ces hauteurs, croîtraient-ils aussi hauts et aussi forts ?"¹⁵² Monsieur le chanoine, sur les cimes des Alpes les bises glacées ne balaient que la neige ; les arbres n'y poussent pas. Et cela, don Bosco le savait.

N o t e s

1. Bibliographie. La documentation de ce chapitre est immense. Les pièces d'archives des deux camps, celui de la curie turinoise et celui des salésiens du Valdocco, ont été pour la plupart réunies et classées en ACS 123, position Gastaldi e i Salesiani, et reproduites en FdB 619-676. Ce lot à lui seul représente quelque trois mille quatre cents pages. Y joindre quelques autres pièces classées en ACS 123, position Franchetti et reproduites en FdB 591-609, passim. Don Lemoyne en a édité une partie dans ses Documenti, surtout dans le volume XLV (non pas XLIV, comme je l'ai écrit par erreur dans la Chronologie critique du différend entre Don Bosco et l'archevêque de Turin Lorenzo Gastaldi (Cahiers salésiens, 6-7, 1982), où il faut transformer en XLV les références données XLIV), tout entier consacré aux affaires Bonetti-Gastaldi. On joindra aux pièces manuscrites et imprimées les documents Rehabilitationis (pour Bonetti) et Interdicti (pour Mgr Gastaldi) présentés en 1881 à la congrégation du Concile ; et aussi les actes du procès complémentaire pour la canonisation de don Bosco. Voir notam

ment le fascicule : Positio super dubio : An adducta contra Ven. Servum Dei obstant, quominus in Causa procedi possit ad ulteriora ?, Rome, Typis Polyglottis Vaticanis, 1921, 174 p. cité ici : An adducta.

2. Esposizione alla S. Sede dello stato morale e materiale della Pia Società di S. Francesco di Sales nel Marzo di 1879, San Pier d'Arena, Tip. Sal., 1879, 20 p.

3. Op. cit., p. 18.

4. G. Bosco à P. Vallauri, Alassio, 9 février 1879 ; Epistolario III, 444.

5. Projet de lettre de G. Bosco à un cardinal, février 1879, Epistolario III, 445-446. La pièce est tout entière de l'écriture de don Berto. Le 5 décembre 1988, don Francesco Motto m'écrivait que cette lettre n'avait pas encore été retrouvée aux archives vaticanes.

6. Lettre éditée dans Rehabilitationis, Summarium, p. 20-21.

7. G. Bonetti à Léon XIII, Rome, 6 mars 1879 ; éd. Rehabilitationis, Summarium, p. 23-25.

8. Ces deux suppliques, datées l'une et l'autre de Rome, 7 mars 1879, ont été éditées en MB XIV, 705-707.

9. C. Cays à G. Bosco, Turin, 21 février 1879 ; éd. MB XIV, 699, doc. 6.

10. M. Rua à G. Bonetti, Turin, 22 mars 1879 ; éd. Documenti XLV, 20. Une adaptation de ces lignes en MB XIV, 236/29 à 237/10.

11. C. Chiaverotti à G. Bonetti, 18 avril 1879 ; original en ACS 123 ; voir FdB 644, D11.

12. G. Bonetti aux "figlie dell'Oratorio S. Teresa", Rome, 24 mars 1879 ; éd. Documenti XLV, 21-22. Don Ceria a affirmé (MB XIV, 237/19 à 238/5), je me demande à partir de quoi, que cette lettre - malheureuse - destinée à un intime de Chieri, fut, à l'insu de son auteur, transformée en circulaire. Cette thèse est infirmée par un autographe manuscrit conservé en ACS 123, Gastaldi e i Salesiani, dans la sous-série Bonetti-Oratoriane, qui commence par les mots : "Roma, 24 Marzo 1879. - Alle figlie dell'Oratorio di S. Teresa". Voir FdB 633 B11 à C2.

13. M. Sona à G. Bonetti, Chieri, 28 mars 1879 ; éd. Documenti XLV, 23-24.

14. G. Bonetti à L. Gastaldi, Turin, 2 mai 1879 ; éd. Documenti XLV, 28.

15. G. Bonetti à Léon XIII, Turin, 4 mai 1879 ; éd. Reha-

bilitationis, Summarium, p. 39-43. Voir MB XIV, 239/16-17.

16. L'Arcivescovo di Torino, D. Bosco e D. Oddenino, ossia fatti buffi, serii e dolorosi raccontati da un Chiese, Turin, Tipografia G. Bruno e C., 1879, 52 p.

17. L. Gastaldi à G. Bosco, 27 mai 1879 ; éd. Documenti XX, 203. Voir MB XIV, 240/1-14.

18. D'après Documenti XX, 203.

19. G. BARBERIS, Cronichetta, 18 avril 1879 ; quaderno "15 Febbrajo 1879", p. 14-18. Les récits importants sur don Bosco, Mgr Gastaldi et Mgr Audisio à Vatican I, aujourd'hui repris, à travers Documenti XII, 20-21, en MB IX, 798/23 à 800/12, datent donc de ce mois d'avril 1879.

20. Voir la réponse de G. Bosco au cardinal Ferrieri, Turin, 3 août 1879 ; éd. MB XIV, 220-223.

21. G. Bonetti à C. Leonori, 27 juillet 1879 ; éd. Documenti XLV, 33-34. Voir MB XIV, 245/21-24.

22. Attestation de G. Bosco sur le prêtre G. Bonetti, Turin, 28 octobre 1879 ; Epistolario III, 528-529.

23. G. Bosco au cardinal Nina, Turin, 12 janvier 1880 ; Epistolario III, 539-540. - Francesco Dalmazzo, né à Cavour le 18 juillet 1845, avait fait profession salésienne à Turin le 5 avril 1869 et avait été ordonné prêtre à Turin le 18 juillet 1868, d'après sa notice du Dizionario biografico dei Salesiani, p. 103. Il avait été directeur du collège de Turin-Valsalice de 1872 à sa nomination à Rome au début de 1880.

24. Voir une lettre de F. Dalmazzo à M. Rua, Rome, s. d. (janvier ? 1880) ; éd. Documenti XXII, 69.

25. D'après une correspondance de G. Berto avec M. Rua et des souvenirs du secrétaire utilisés en MB XIV, 462-464.

26. G. Bosco à F. Dalmazzo, S. Pierdarena, 7 mai 1880 ; Epistolario III, 585.

27. D'après des notes Berto passées en Documenti XXII, 87.

28. D'après des notes Berto, Documenti XXII, 88. Leur utilisation en MB XIV, 451/18-23.

29. Le récit de l'audience en MB XIV, 462/1 à 464/35.

30. Mémoire daté du 10 avril 1880 ; Epistolario III, 564-566.

31. Voir Documenti XXII, 90-92. Une certaine légende est née ainsi.

32. Il écrivit sur un papier laissé en partant à son procureur Dalmazzo : "Au Saint-Père également, (lui dire que) je n'en pouvais plus et (qu') il ne m'a pas été permis de me pré-

senter à l'audience à laquelle il m'a(vait) invité". G. Bosco à F. Dalmazzo, s.l., s.d. (Rome, 20 avril 1880) ; Epistolario III, 583.

33. "Oggi si manda a Roma atto di accettazione per la costruzione della chiesa parrocchiale del Sacro Cuore di Gesù offertaci dal Sommo Pontefice e da erigersi come monumento a Pio IX. - Già da varii anni eransi cominciati gli scavi per questa chiesa, ma ando' sempre molto adagio per mancanza di mezzi ed anche si sospese la costruzione. Da qualche mese il papa la offerse a D. Bosco perchè s'incaricasse della continuazione dei lavori appena incominciati ; sorsero alcune difficoltà, ora si appianarono e noi mandiamo formale promessa di accettazione. E' questo un atto proprio Provvidenziale. Noi desideravamo di porre piede in Roma e cercavamo un'occasione propizia senza far rumore e questa venne e ci fu posta proprio nelle mani dal Santo Padre. Ora bisognerà cercar danaro ..." CG II, conférence du 6 septembre 1880 ; Verbali Barberis, quaderno I, p. 53-54 ; ACS 046, inédit.

34. Cette pièce : "Ad unico fine ..." a été éditée en MB XIV, 807, doc. 69.

35. L. Gastaldi à G. Bosco, Turin, 17 mai 1877 ; éd. Documenti XVIII, 142 ; G. Bosco à L. Gastaldi, Turin, 18 mai 1877 ; Epistolario III, 175-176 ; L. Gastaldi à G. Bosco, 19 mai 1877 ; Documenti XVIII, 143-144.

36. G.B. LEMOYNE, L'Arca dell'Alleanza, ossia potenza di Maria ausiliatrice in favore dei suoi devoti, S. Per d'Arena, 1879.

37. L. Gastaldi au cardinal Bartolini, Turin, 26 juin 1880 ; éd. MB XIV, 795-797, doc. 59.

38. Pour cette date, voir la note éditée en MB XI, 453/15-18.

39. L. Salvati, promoteur de la foi, Rome, 16 juillet 1880 ; éd. Documenti XXII, 187-190. Résumé en MB XIV, 525-527.

40. D. Bartolini à G. Bosco, Rome, 16 juillet 1880 ; éd. MB XIV, 797, doc. 60.

41. Long mémoire du P. Rostagno sur les raisons à alléguer pour soutenir la licéité des procédés dans l'impression des livrets de grâces de Marie auxiliatrice, Turin, 15 août 1880 ; éd. Documenti XXII, 204-208. Un résumé en MB XIV, 527/10-29.

42. G. Bosco à D. Bartolini, Nizza Monferrato, 17 août 1880 ; Epistolario III, 613-614.

43. G. Bosco à Mgr Salvati, Turin, 17 août 1880 ; lettre que nous ne connaissons pas (encore), mais qui a été signée par le destinataire dans sa réponse du 26 août.

44. L. Salvati à G. Bosco, Rome, 26 août 1880 ; éd. Documenti XXII, 208-209 ; extraits en MB XIV, 528/8-26.

45. Lettera sull'Arcivescovo di Torino e sulla Congregazione di San Francesco di Sales. Un po' di luce, Turin, Tip. Camilla e Bartolero, s.d., 3 p.

46. Strenna pel Clero, ossia Rivista sul Calendario liturgico dell'Arcivescovo di Torino, scritta da un Cappellano, Turin, Tip. G. Bruno e C., 1878, 88 p.

47. La Questione Rosminiana e l'Arcivescovo di Torino. Strenna pel Clero, compilata dal Cappellano, anno II, Turin, Tip. G. Bruno e C., 1879, 144 p.

48. Piccolo saggio sulle dottrine di Mons. Gastaldi, Arcivescovo di Torino, preceduto da una Introduzione e seguito da alcune appendici, Turin, Tip. Alessandro Fina, 1879, 155 p.

49. Ci-dessus, n. 16.

50. Voir les jugements fondés de G. TUNINETTI, Lorenzo Gastaldi, op. cit., t. II, p. 275-282.

51. "Monsignore ! Le vostre azioni vi hanno reso indegno del posto che occupate. Le vostre liti con la S. Sede (...) vi hanno fatto disprezzabile presso il Clero e presso il popolo (...) Voi non siete più degno del posto che occupate. Scendetene !" (Piccolo saggio, p. 27).

52. "Gastaldi è liberale, non c'è più a dubitarne. Gastaldi è testa strana ; tutti lo sanno. Gastaldi ha idee rosminiane, rigoristiche, dissolventi, e di giorno in giorno le va manifestando (...) Gastaldi è per Rosmini, loda le opere di Rosmini senza eccezione, predice che la Chiesa avrà da revocare le condanne inflittele" (ibid.).

53. Piccolo saggio, p. 38-39.

54. "Certamente che sarà stato degno di un Arcivescovo sulla cui tomba si potranno scrivere i nomi di tutti i rispettabili Sacerdoti da lui capricciosamente sospesi, con questo epitaffio ben meritato : Qui giace Monsignor tale / Cui stava meglio il laccio che il pastorale" (L'Arcivescovo di Torino, D. Bosco e D. Oddenino, p. 38).

55. "... In questo frattempo, un anonimo che si sottoscrisse cooperatore Salesiano stampo' una lettera (Vedila) in difesa di D. Bosco, lettera in cui tutto è preciso ; ma è scritto con un po' di animosità e poco rispettoso. L'arciv. si offese fortemente ..." (G. BARBERIS, Cronichetta, quaderno 13, p. 17-18).

56. F. Maffei à G. Bosco, Turin, 5 décembre 1877 ; Documenti XVIII, 409-410 ; extraits en MB XIII, 377/9-19.

57. G. Bosco à L. Gastaldi, Turin, 9 décembre 1877 ; Epistolario III, 249.

58. F. Maffei à G. Bosco, Turin, 10 décembre 1877 ; éd. MB XIII, 379/19-32.

59. G. Bosco à L. Gastaldi, Turin, 12 décembre 1877 ; E-pistolario III, 250.

60. MB XIII, 380/22.

61. La date de la communication d'après une note Berto en ACS 123 ; voir FdB 662, C4.

62. La pièce, intitulée : Risposte alle accuse della lettera stampata a Torino coi tipi di Camilla e Bartolero, Turin, 21 décembre 1877, a été reproduite en Documenti XVIII, 430-432.

63. Bollettino salesiano, ann. II (1878), n. 1, p. 12.

64. M. Bardessono à G. Bosco, Turin, 20 janvier 1878 ; éd. Documenti XIX, 52. Lettre utilisée par G. TUNINETTI, Lorenzo Gastaldi, op. cit., t. II, p. 61.

65. "E' impossibile leggere quel libro senza smascellare dalle risa anche là dove vedrebbe esservi occasione a meditare."

66. D. Bosco "piange per il rovescio della pagina".

67. Voici l'essentiel de ce texte encore inédit : "D. Bosco non l'ha ancora letto e parlandosene così tra noi disse che non aveva tempo a leggerlo nè lo leggerebbe : e dicendogli io che sarebbe bene sapere le varie cose contenute soggiunse di nuovo non trovare il momento di poterlo leggere : me ne hanno parlato varii e mi dissero varie cose che riguardano questo, ma non oltre. Domandato se conosceva l'autore o se aveva dubbio fondato su qualcuno rispose proprio che no. Il fatto è che questo libro fa assai onore a D. Bosco e sparge la sua fama sempre più altamente nel clero ; ma D. Bosco piange per il rovescio della pagina. - Bisogna anche che questo od altro abbiano avuto grande influenza sull'animo dell'A. perchè domando che D. Bosco andasse a conferire seco lui e si trattenessero a lungo, in che non so : era poi esso stesso per lettera dice che tiene ordinazioni alla Trinità, se vi sono degli ordinandi che si mandino pure. Se son rose fioriranno" (G. BARBERIS, Cronichetta, quaderno 13, p. 38-39).

68. G. Bosco à P. De Gaudenzi, Turin, 6 octobre 1878 ; E-pistolario III, 391-392.

69. Synode du 5 novembre 1878. Voir G. TUNINETTI, Lorenzo Gastaldi, op. cit., t. II, p. 108.

70. " ... Parole oziose, rispose D. Bosco, quando uno si affatica a dire a chi di ragione : guarda che quest'erba di cui devi mangiare tu e della quale devi pascere i tuoi è avvelenata ? Non è necessario quando si tratta di difendervi far vedere i pericoli, esaminare la natura del terreno, osservare le

armi che adopera chi ci assale ?" (Documenti XIX, 255 ; passage dont la source n'a pas encore été repérée).

71. L'adaptation de la conversation du début décembre (un peu édulcorée) en MB XIII, 884/1-31.

72. L. Gastaldi à G. Bosco, Turin, 22 octobre 1880 ; éd. MB XIV, 800, doc. 62.

73. C. Leonori à G. Bosco, Rome, 29 novembre 1880 ; éd. Documenti XLV, 47. Voir MB XIV, 250/25-29.

74. Ceci d'après les lettres L. Gastaldi à P. Caterini, Turin, 5 décembre 1880 ; et L. Deppert à F. Dalmazzo, Turin, 18 décembre 1880 ; éd. Documenti XLV, 52-53. Voir MB XIV, 252/8-13.

75. D'après L. Deppert à F. Dalmazzo, Turin, 18 décembre 1880, cit.

76. L. Gastaldi à P. Caterini, Turin, 5 décembre 1880 ; éd. Documenti XLV, 49-50. Extraits en MB XIV, 252/14-24 et 532/25-31.

77. S. Lione à L. Gastaldi, Chieri, 9 décembre 1880.

78. A. Oddenino à L. Gastaldi, Chieri, 13 décembre 1880.

79. Les témoignages dans Rehabilitationis, p. 1-2, 5-8

...

80. Déposition G. Corno, Processiculus, 28 juin 1917. Dans la copie authentique, Rome, Postulation salésienne, p. 109.

81. D'après les déclarations postérieures de Mgr Gastaldi confirmées par le P. Leoncini, sinon par le P. Pellicani. Voir MB XV, 233/10-27.

82. Rapport édité en Documenti XLV, 55-64 ; extraits en MB XV, 190/2 à 191/21.

83. G. Tortone à un cardinal, Turin, 30 décembre 1880 ; éd. - assortie de remarques plus ou moins insultantes pour l'auteur - Documenti XLV, 65-68. Cette pièce ne semble pas avoir été utilisée par don Ceria dans les MB.

84. L. Gastaldi à E. Colomiatti, Turin 12 janvier 1881 et 1er février 1881 ; ACS 123, position Gastaldi e i Salesiani, sous-série Colomiatti. - Sur Emmanuele Colomiatti (né à Chieri en 1846, mort à Turin en 1928 ; docteur en théologie à Turin, docteur en droit de l'université pontificale du séminaire romain, avocat fiscal de l'archevêque en 1882) "persona competente ed onesta", voir G. TUNINETTI, Lorenzo Gastaldi, op. cit., t. II, p. 64, texte et note ; et aussi P. STELLA, Don Bosco nella storia della religiosità cattolica, t. III : La canonizzazione, Rome, 1988, p. 46.

85. Voir MB XV, 192/6.
86. Voir MB XV, 192/8-14.
87. L. Nina à G. Bosco, Rome, 10 février 1881 ; éd. MB XV, 707-708, doc. 15.
88. G. Bosco à L. Nina, Roquefort, 27 février 1881 ; Epistolario IV, 29-30. La date et le lieu d'expédition de cette lettre ont été restitués d'après Documenti XLV, 74.
89. G. Bosco à M. Rua, Roquefort, 27 février 1881 ; Epistolario IV, 28.
90. G. Bosco à E. Colomiatti, Alassio, 5 avril 1881 ; Epistolario IV, 39.
91. D'après ses lettres et ses entretiens avec le chanoine Colomiatti d'une part ; avec don Bonetti et don Bosco d'autre part. Références dans Chronologie critique ..., p. 126-128.
92. Ed. Epistolario IV, 58, n. 1.
93. Cette double condition, sur laquelle on épiloguera éternellement, d'après la lettre de G. Bonetti à Mgr I. Verga, secrétaire de la congrégation du Concile, Turin, 7 juin 1881. Voir MB XV, 201/4 à 203/4.
94. Une lettre de Mgr Gastaldi au cardinal préfet de la congrégation du Concile, le 31 mai ; une lettre du chanoine E. Colomiatti à G. Bosco, le 1er juin, lettre dans laquelle il lui remettait l'acte de l'archevêque daté du 31 mai.
95. Références dans la Chronologie critique ..., p. 129.
96. Edition partielle dans le recueil An adducta ..., p. 17-18.
97. L. Leoncini à L. Gastaldi, Savona, 18 juin 1881 ; Documenti XLV, 90-91.
98. L. Gastaldi à la S. Congrégation du Concile, Turin, 21 juin 1881 ; éd. Interdicti ..., Summarium, p. 22-24.
99. E. Colomiatti à L. Nina, Turin, 25 juin 1881 ; éd. MB XV, 712-713, doc. 18.
100. G. Bosco à C. Leonori, Turin, 8 juillet 1881 ; Epistolario IV, 68-69.
101. C. Leonori à G. Bonetti, Rome, 25 septembre 1881 ; éd. Documenti XLV, 94.
102. C. Leonori à G. Bosco, Rome, s.d. ; éd. Documenti XLV, 100-101. L'opuscolo sera : C. LEONORI, Cenni sulla Società di S. Francesco di Sales istituita dal sacerdote Giovanni Bosco, Rome, Tip. Tiberina, 1881.
103. G. Bosco à A. Pellicani, Turin, 14 octobre 1881 ;

Epistolario IV, 87-88.

104. E. Colomiatti à L. Gastaldi, Rome, 14 octobre 1881 ; ACS 123, position Gastaldi e i Salesiani, sous-série Colomiatti. Extraits en MB XV, 235/10-20.

105. Témoignage E. Colomiatti, dans An adducta ..., p. 14, 15.

106. Turin, Tipografia Salesiana, 1881, 16 p.

107. S. CONGREGATIONE CONCILII, Taurin. Rehabilitationis ad audiendas confessiones, pro Johanne Bonetti Societatis Salesianae cum Ill.ma et R.ma Curia Taurinensi. Restrictus facti et juris, cum Summario pro Congregatione Generali diei 17 Decembris 1881, Rome, Typ. Tiberina, 1881, 50 p. (exposé Leonori), 55 p. (Summarium) et 11 p. (Summarium additionale).

108. S. CONGREGATIONE CONCILII, Taurinen. Interdicti localis super facultate audiendi Confessiones, pro R.ma Curia seu R.mo Laurentio Gastaldi Archiepiscopo cum R. D. Johannem Bonetti Sacerdotem Instituti Salesiani. Memoriale facti et juris cum Summario pro Congregatione, diei Mensis Decembris 1881, Rome, Typ. Mugnoz, 1881, 48 p.

109. Date de la distribution d'après C. Menghini, in An adducta ..., p. 23-24.

110. Esposizione del Sacerdote Giovanni Bosco agli Eminentissimi Cardinali della Sacra Congregazione del Concilio, S. Pier d'Arena, Tipografia di San Vincenzo de' Paoli, 1881, 76 p.

111. Don Ceria a judicieusement reproduit cette introduction en MB XV, 215/10 à 216/14.

112. Esposizione ..., p. 73-75.

113. Esposizione ..., p. 75-76.

114. L. Gastaldi à L. Nina, Turin, 31 décembre 1881 ; éd. MB XV, 723, doc. 26.

115. La lettre d'excuses en Documenti XLV, 151-152. Le refus - de fait - de l'archevêque, d'après G. Bosco à L. Nina, Turin, 2 janvier 1882 ; Epistolario IV, 109-110.

116. Le texte de la citation a été édité en MB XV, 733, doc. 32.

117. G. Bosco à L. Nina, Turin, 7 janvier 1882 ; Epistolario IV, 113-114.

118. I. Ferrieri à L. Gastaldi, Rome, 18 janvier 1882 ; éd. Documenti XXIV, 278.

119. L. Nina à L. Gastaldi, Rome, 31 janvier 1882 ; éd. MB XV, 727, doc. 27.

120. Télégramme éd. Documenti XLV, 179.

121. C. Leonori à G. Bonetti, Rome, 29 janvier 1882 ; éd. Documenti XLV, 205-206.

122. L. Nina à la curie de Turin, Rome, 31 janvier 1882 ; éd. MB XV, 734, doc. 33.

123. D'après un récit en nous Berto et Lemoyne, en Documenti XXIV, 130. Voir MB XV, 533/25-32.

124. Le 8 mai 1882, il narrait au cardinal Nina quelques-unes de ses tentatives avortées : G. Bosco à L. Nina, Rome, 8 mai 1882 ; Epistolario IV, 132-133.

125. G. Bosco à L. Nina, Rome, 8 mai 1882 ; Epistolario IV, 134.

126. Témoignage E. Colomiatti, in An adducta ..., p. 10.

127. Même témoignage, ibid., p. 11.

128. Voir une lettre de F. Dalmazzo à G. Bosco, Rome, 15 mai 1882 ; éd. Documenti XLV, 265-267.

129. Télégramme du 18 mai 1882 ; éd. Documenti XLV, 271.

130. Témoignage E. Colomiatti, in An adducta ..., p. 11.

131. Télégrammes et lettres de Dalmazzo, Nina, Rua, Bonetti et enfin de don Bosco, résumés avec références dans la Chronologie critique ..., p. 130-132.

132. G. Bosco à Léon XIII, Turin, 30 mai 1882 ; Epistolario IV, 140.

133. Feuillelet Smentita di un'accusa contro D. Bosco, 1er juin 1882, S. Pier d'Arena, Tip. dell'Oratorio S. Vincenzo de' Paoli, 4 p. Ce feuillelet reproduisait une Dichiarazione du P. Antonio Pellicani, datée du 30 mai 1882 ; déclaration reproduite en MB XV, 256-257.

134. "Don Bosco e la sua bottega", Cronaca dei Tribunali, 3 juin 1882 ; coupure originale dans Documenti XXIV, 163-166.

135. G. Bonetti à Léon XIII, Turin, 6 juin 1882 ; éd. Documenti XLV, 290-298.

136. D'après la lettre de F. Dalmazzo à G. Bosco, Rome, 18 juin 1882 ; éd. Documenti XLV, 301-303. Extraits en MB XV, 268 et 271.

137. Le texte de la Concordia en MB XV, 269/1 à 270/11.

138. "Prima di accettare proposta siano ascoltate le tue ragioni dal Superiore. Rua" ; avec l'ordre "Berto spedisca". Autographe de don Bosco, éd. Documenti XLV, 303.

139. G. Bosco à F. Dalmazzo, Turin, 28 juin 1882 ; Epistolario IV, 147.

140. G. Bosco à L. Nina, Turin, 27 juin 1882 ; Epistola-

rio IV, 146.

141. L. Nina à G. Bosco, Rome, 5 juillet 1882 ; éd. MB XV, 272/29 à 273/37.

142. Les principales pièces en MB XV, 275/6 à 277/10.

143. G. Bosco à L. Nina, Turin, 25 juillet 1882 ; Epistolario IV, 155. Voir aussi sa lettre au même cardinal, Turin, 4 août 1882 ; Epistolario IV, 159-160, dans laquelle il faisait état de conversations désobligeantes et d'articles de journaux acerbes sur les salésiens de Turin.

144. "Don Revalenta odia ora Don Bosco che più di una volta glie ne fece inghiottir delle amare. Pio IX contro le molestie del vescovo opponeva il suo veto e Don Revalenta dovea 'vuota stringendo la terribil uguna' piegar la testa innanzi il taumaturgo di Valdocco. Ora che Pio IX dorme della grossa a San Lorenzo fuori le mura e che Leone XIII non vede di troppo buon occhio l'ambizione di Don Bosco egli lascia che l'arcivescovo si vendichi. - Bisogna vederlo in Curia il rabbioso Don Revalenta fregarsi le mani ora che Don Bosco non puo' più fare in Vaticano quello che vuole ..." ("Don Bosco e Don Revalenta", Gesù Cristo, Grido popolare anticlericale, 1-8 octobre 1882. Sur ce journal, voir éventuellement G. TUNINETTI, Lorenzo Gastaldi, op. cit., t. II, p. 189. Son rédacteur responsable se nommait Federico Sticca.

145. Un récit malveillant dans une lettre de G. Bonetti à F. Dalmazzo, Turin, 12 novembre 1882 ; éd. Documenti XLV, 363-364.

146. Affaire du fascicule de la Biblioteca della gioventù italiana, publié en novembre 1882. Voir la Chronologie critique ..., p. 163-165.

147. Ces informations d'après la lettre réservée de Giovanni Turchi au cardinal préfet de la congrégation des Rites, Bra (Cuneo), 25 octobre 1895 ; éd. entre autres en MB XIX, 403, doc. 10. On remarquera que don Turchi avait d'abord cru Bonetti responsable du factum qui le concernait ; et qu'il ne changea d'avis que sur ses dénégations.

148. Voir l'article équilibré de G. TUNINETTI, "Valutazione del contrasto", dans Lorenzo Gastaldi, op. cit., t. II, p. 286-290. Cet historien fait grande place à l'ecclésiologie des protagonistes, ainsi qu'à l'entourage de Mgr Gastaldi.

149. La lecture du t. II de G. TUNINETTI, Lorenzo Gastaldi, sur l'Arcivescovo di Torino, 1871-1883, est instructive sur ce point. Parmi ceux qui nuisirent à sa mémoire, il convient de citer un grand ami des salésiens, D. FRANCHETTI, Alcune memorie intorno a Monsignor Gio. Battista Bertagna, Turin, P. Marietti, 1916, 249 p.

150. "Morte di Mons. Lorenzo Gastaldi Arciv. di Torino", Bollettino salesiano, avril 1883, p. 72. G. Tuninetti, dans Lorenzo Gastaldi, op. cit., t. II, p. 256, note le "quasi silenzio" de la Civiltà cattolica sur la mort de Mgr Gastaldi. Ce périodique a toutefois publié en 1915, remarque-t-il aussi, à l'occasion du centenaire de la naissance de Lorenzo Gastaldi, un article élogieux : In memoria di Mons. Gastaldi Arcivescovo di Torino (1815-1883), La Civiltà cattolica, ann. 66 (1915), vol. 4, p. 722-727. Une seule réserve : son adhésion au rosminianisme.

151. Ces résultats, que l'histoire n'a pas démentis, dans l'article "Morte di Mons. Lorenzo Gastaldi Arcivescovo di Torino", Il Corriere di Torino, 27 mars 1883.

152. T. CHIUSO, La Chiesa in Piemonte dal 1797 ai giorni nostri, vol. V : Episcopato di Lorenzo Gastaldi, Turin, G. Arneodo, 1904, p. 220.

C h a p i t r e I V

DON BOSCO CHEZ LES CATHOLIQUES FRANÇAIS EN 1883

Une sensibilité "contre-révolutionnaire"

Le monde avec lequel don Bosco a frayed en France, lors du grand voyage de 1883 qui le mena jusqu'à Paris et à Lille, était viscéralement royaliste et contre-révolutionnaire.

Albert du Boys allait bientôt écrire un ouvrage sur lui. Ce témoin de la fidélité à la dynastie légitime avait toute son estime. Lors de la séance du chapitre supérieur du 29 septembre 1885, la question de la meilleure biographie à offrir sur don Bosco fut posée au cours d'un échange à propos de la fondation de Madrid : la vie anecdotique Dom Bosco, de Charles d'Espiney¹, petit livre que don Branda avait laissé aux émissaires madrilènes ; ou bien Dom Bosco et la Pieuse Société des salésiens², d'Albert du Boys ? Selon le procès verbal de la séance, "... D. Bosco dit : - En ces cas il est préférable de donner Du Boys. Celui de d'Espiney est bon (exactement : serve) pour les personnes pieuses et pour faire ouvrir les goussets, tandis que celui de Du Boys fait connaître notre système et il a deviné (indovinato) l'esprit de notre Société. A l'origine, don Bosco répugnait à laisser imprimer des choses le concernant, mais, quand le dé est jeté, il faut avancer. Du Boys, il faut le répandre le plus possible, le vendre, en faire cadeau si cela convient, parce qu'il nous fait connaître sous notre véritable jour"³.

Le personnage ainsi loué, Albert du Boys (1804-1889), était un ancien magistrat légitimiste . Jeune conseiller à Grenoble en 1830, il avait abandonné sa charge après la révolution de Juillet pour demeurer fidèle à la dynastie "légitime" des Bourbons. Depuis, sa vie avait été remplie, studieuse et active. Il la terminait à Tain (Drôme). On lui devait une Histoire du droit criminel en six volumes⁴. Il avait participé à plusieurs mouvements culturels, caritatifs et sociaux des catholiques de l'époque. Président de l'académie Delphinale, il avait mené de nombreuses recherches érudites d'intérêt le plus souvent local. Il avait été lié d'amitié avec l'évêque d'Orléans, Mgr Félix Dupanloup (1802-1878), qu'il avait accompagné au premier concile du Vatican. Ce légitimiste passait donc aussi pour catholique "libéral".

Autre bon ami français de don Bosco, Léon Harmel (1829-1915), le patron chrétien du Val des Bois près de Reims qui fit plusieurs visites au Valdocco, participait du même esprit profondément royaliste, mais avec une nuance contre-révolutionnaire accusée. Plus tard, pour obéir à Léon XIII, il se "ralliera" à la République. Il n'en était assurément pas là en 1883. Six ans auparavant, il avait publié un gros livre : Manuel d'une corporation chrétienne⁵, dont le titre avouait d'emblée l'orientation Ancien Régime. Pour l'heure, il se dépensait dans l'Oeuvre des Cercles Catholiques d'Albert de Mun, qui était d'inspiration semblable.⁶ Au congrès de l'Union des Oeuvres, à Autun, en 1882, il venait de faire acclamer le régime corporatif dans la grande industrie⁷. Et, dans sa chronique de la manifestation, Maurice Maignen déclarait : "La Révolution l'a compris : elle s'est sentie atteinte au coeur, on n'a pas tardé à le constater."⁸ Tiens ! Pourquoi ?

Une liste dressée par Camille de Barruel, des visites que don Bosco devait faire à Paris en 1883, nous renseigne sur ses relations privilégiées dans la capitale, toutes aussi peu républicaines que possible. "Paris. - Mme la Vicomtesse de Cessac,

107, rue de la Boétie. - Madame la Comtesse Riant, 51, boulevard de Courcelles. - M. le Comte de Mun, 51, avenue de l'Alma. - M. Joumard, rue Pierre Charron, 1. - M. de Montigny, 40, rue Barbet de Jouy. - M. Oyague, 44, avenue d'Iéna. - Princesse Marguerite d'Orléans, Hôtel Lambert. - Comtesse Czartoryska, 2, rue St Louis en l'Île. - Mme la Baronne Reille, 10, boulevard Latour-Maubourg."⁹

Ce monde brillant de royalistes était composé indistinctement de légitimistes et d'orléanistes, les légitimistes autour du comte de Chambord, au chevet de qui nous verrons don Bosco se rendre en juillet 1883 ; les orléanistes autour de Philippe, comte de Paris, personnages parmi lesquels on situera le prince Czartoryski, père du futur salésien de ce nom, et qu'il rencontra en famille à l'hôtel Lambert au mois de mai de cette même année. Les uns et les autres participaient du même esprit contre-révolutionnaire et, de ce fait, conservateur au sens que nous chercherons à laisser à cet adjectif mal-aimé. L'hostilité de ces gens à 89 égalait pour le moins l'enthousiasme de leurs concitoyens républicains à l'égard de cette très grande année de l'histoire de la France (et, je crois, du monde).

La mentalité violemment contre-révolutionnaire de l'Oeuvre des Cercles d'Albert de Mun et de Léon Harmel, nommés l'un et l'autre à l'instant, a été heureusement décrite par son chef et fondateur. Albert de Mun (1841-1914) a consacré à l'Oeuvre des Cercles son livre Ma vocation sociale¹⁰, qu'il a sous-titré pour éviter les méprises : "Souvenirs de la fondation de l'Oeuvre des Cercles catholiques d'ouvriers (1871-1875)". Il y racontait que, le soir du dimanche 18 mai 1873, à la fin de la première assemblée de cette oeuvre, à Paris, un banquet fraternel avait réuni les congressistes, par "une soirée chaude et magnifique" au restaurant Coraza au Palais Royal. Par les fenêtres ouvertes, on apercevait les arbres garnis de leurs feuilles neuves. "Notre président Vignault, qui portait le premier toast,

les montra de la main, en rappelant le jour où, quatre-vingt-quatre ans plus tôt, Camille Desmoulins, debout sur une chaise, avait arraché l'une de ces feuilles pour la mettre à son chapeau comme le symbole de la Révolution, salua dans notre oeuvre l'aurore de la Contre-Révolution, se levant à la même place. - On applaudit avec transport, continuait Albert de Mun, devant les garçons stupéfaits ; les mains étendues, comme les hommes de 89 au Jeu de Paume, nous jurâmes de ne pas nous séparer avant d'avoir accompli notre oeuvre de régénération. Ce fut un délire d'acclamations, dont l'éclat, retentissant dans les allées du jardin, attira sous les fenêtres les promeneurs surpris"¹¹.

Pour son "oeuvre de régénération" sociale, la Contre-Révolution formait de jeunes hommes de mentalité opposée, déclarait-il cinq ans après, à la Chambre des Députés cette fois¹². Le 21 février 1878, il expliqua la tactique de l'Oeuvre des Cercles aux applaudissements de la droite et sous les rires ironiques de la gauche. A celle-ci, il observait : "... Dites que nous sommes une force qui vous inquiète, dites que nous vous combattons, mais ne dites pas que nous conspirons. - On a lu les premières phrases de notre manifeste. Qu'est-ce qu'on y a vu ? Je défie qu'on y trouve une parole qui soit contre la liberté. Ce qu'on y trouvera, c'est la condamnation de la Révolution. On y trouve que nous n'entendons pas la liberté comme vous (rires ironiques à gauche), c'est-à-dire la licence effrénée du mal, le déchaînement de la presse et le dérèglement de l'opinion. Vous viendrez à la tribune tout à l'heure dire les bienfaits que ces libertés-là ont donnés à la France depuis quatre-vingts ans ! On y trouvera (...) que nous appelons tout le monde, mais surtout les jeunes, savez-vous à quoi ? à aller vers le peuple pour l'aider à relever sa condition morale et matérielle par l'exemple du dévouement et de l'abnégation (très bien ! très bien ! et applaudissements à droite) ; puis à former par le travail leur coeur et leur caractère pour donner à la France des serviteurs capables de panser les plaies que d'autres lui

ont faites. - Et soyez certains que ces leçons profitent, et qu'il se lève autour de vous une génération nouvelle que vous ne connaissez pas, une génération d'hommes qui aiment leur Dieu et leur patrie et qui maudissent la Révolution. (Nouveaux applaudissements à droite).¹³ C'était un beau programme d'éducation populaire contre la Révolution et pour corriger ses méfaits.

La doctrine de ces catholiques contre-révolutionnaires convaincus et actifs était de "conservation" sociale, au sens anglais et respectable, non pas au sens français et péjoratif (rétrograde) du terme. Aidés par un historien contemporain, essayons de comprendre. "La doctrine conservatrice est fille de l'événement, nous dit-il. Elle est née d'une réaction contre la Révolution française, cet événement formidable, qui est apparu à Burke et à ses successeurs comme une déchirure dans le tissu de l'histoire européenne (...). La doctrine conservatrice est donc née contre-révolutionnaire. Ce qualificatif doit être entendu dans un sens en quelque sorte radical : les conservateurs ne condamnent pas seulement la pratique de la Révolution, ils récusent dès l'origine les principes dont elle se réclame, et qu'ils jugent contraires à la nature de l'homme social et moral. La pensée conservatrice s'oppose aux Lumières, aux Droits de l'homme, plus généralement au projet politique moderne"¹⁴. Religieuse, cette pensée, qui imprégnait, par exemple, les célèbres Mémoires pour servir à l'histoire du jacobinisme d'Augustin de Barruel, voit dans la Révolution l'oeuvre du Malin et de ses suppôts. Destructrice d'un ordre voulu par la Providence, la Révolution est satanique. En conséquence, la mentalité conservatrice refuse toute adaptation de l'Eglise au monde moderne et, par là, à l'histoire¹⁵. Les consciences catholiques contre-révolutionnaires prétendaient rendre à Dieu une société dévoyée par des principes libertaires et égalitaires, estimés areligieux. Elles opposaient comme le bien au mal les deux systèmes sociaux : l'ordre traditionnel monarchiste, corporatif et chré-

tien, et l'ordre moderne démocratique, individualiste et sécularisé. Ces gens oeuvraient consciencieusement au retour du premier et à la défaite du deuxième. Don Bosco pouvait discerner dans leurs propos diverses idées de Joseph de Maistre, dont il fréquentait assidûment les descendants.

Pour cette partie de l'opinion française, qui régentait le monde catholique, prêtre italien au pauvre langage, il symbolisait dans sa personne l'action efficace de conservation régénératrice de la société. Avec abnégation, il oeuvrait au salut du peuple en éduquant des jeunes par le travail pour Dieu et leur patrie. Il reconstruisait le monde par leur initiation concrète à la vie. Vieillard prématurément usé, dont la voix portait à peine désormais, à défaut de discours brillants et convaincants, ses centres professionnels suffisaient à lui donner de l'éloquence.

Les raisons du voyage

En France, pays qu'il commençait à bien connaître, don Bosco ne nourrissait assurément nulle ambition politique. L'Evangile nous apprend le respect de tous les régimes, répétait-il volontiers désormais. Selon les temps, César est dictateur, monarque ou président de la République. Quel qu'il soit, le chrétien lui rend ce qui lui appartient, pourvu que le Règne de Dieu n'en souffre pas¹⁶. En revanche, ses ambitions sociales étaient réelles : il lui fallait aider la jeunesse laborieuse et trop souvent abandonnée à réussir sa vie et, de façon plus générale, rendre la société à Dieu et à la religion, sans qui elle souffre et meurt. Il rejoignait par là une certaine mentalité contre-révolutionnaire.

Toutefois, en ce mois de mars 1883, à Marseille, il se disposait à voyager à travers le pays pour des raisons plus particulières. Il voulait établir des oeuvres salésiennes à Paris et à Lille, et trouver des fonds pour ses maisons de la côte méditerranéenne (Marseille, La Navarre) ainsi que pour l'é-

glise du Sacro Cuore à Rome. Il y avait deux ans qu'il s'était mis à expédier des circulaires sur cette église. Il se présenterait lui-même aux gens fortunés de France. La validité du procédé était garantie par ses expériences de Nice et de Cannes depuis 1876.

Il avait quitté Turin dans cette intention. "Demain matin, écrivait-il le 30 janvier au cardinal vicaire, celui à qui il devait la charge du Sacro Cuore (...), je pars pour Gênes (...) Je vais de maison en maison jusqu'à Marseille et, de là, si ma santé et les événements publics me le permettent, je ferai un voyage jusqu'à Lyon et Paris en quête pour le Sacro Cuore et en recommandant le denier de S. Pierre ..."¹⁷ Il avait dès lors pensé se rendre jusqu'à Lille et même dans la petite ville voisine d'Aire-sur-la-Lys, où il aurait rencontré chez elle sa bienfaitrice et coopératrice Claire Louvet¹⁸.

Quant à eux, ses hôtes français viendraient à lui pour des raisons variées et souvent très intéressées. Don Bosco avait acquis à Marseille une solide réputation de thaumaturge guérisseur. L'efficacité de sa prière était garantie. Un exemple parmi cent autres pour cette année 1883. Une religieuse augustine de Meaux lui écrivait : "... Vous me dites commencer une neuvaine en union avec vos chers enfants pour moi, le 10 juin. Quel bonheur ! (...) Je souffre tellement, mon bon Père, et cela depuis 3 ans ..."¹⁹ Toutefois, pour bénéficier au mieux de ses dons, il convenait d'entrer en relation avec lui, de le voir, si possible de lui parler et de le toucher. Recevoir l'hostie (dans la bouche) de sa main était une grâce recherchée par les fervents. "Je n'ai pu arriver jusqu'à vous", regrettera une noble parisienne. Mais elle ajoutait : "Dimanche dernier, j'ai eu le bonheur de recevoir Notre-Seigneur de vos mains. C'est la plus grande des grâces ..."²⁰ Dans l'impossibilité de le rejoindre en personne, on lui écrivait²¹.

L'étape lyonnaise (7-17 avril 1883)

Au début de l'année 1883, comme il en avait pris l'habi-

tude depuis 1876, don Bosco avait d'abord longuement séjourné sur la côte méditerranéenne : à Nice et à Cannes pendant la deuxième quinzaine de février ; à Toulon (chez les Colle) et à La Navarre durant la première quinzaine de mars ; enfin, à Marseille durant la deuxième quinzaine de ce même mois. Ces semaines avaient été pécuniairement fructueuses. Le 19 mars, il avait annoncé à don Dalmazzo, chargé à Rome des affaires du Sacro Cuore, qu'il lui envoyait trois mille francs depuis Cannes et deux mille francs depuis Hyères. "Je fais ce que je peux ...", lui écrivait-il humblement²².

Le 31 mars, à Lyon, dans le journal L'Eclair, un article d'Abel Reynaud intitulé : "Dom Bosco" prévenait la population : "Dans quelques jours la ville de Lyon aura le bonheur de posséder Dom Bosco ..."²³ La première étape du grand voyage de don Bosco à travers la France le mena en effet jusqu'à cette ville²⁴. Il prit son temps et mit une semaine (du lundi au samedi) pour y arriver. Le 2 avril, il quitta Marseille en train rapide en la compagnie de son secrétaire, le prêtre salésien français Camille de Barruel. Mais il ne dépassa pas Avignon. Il lui convenait de parler dans les villes intermédiaires, où des gens fortunés et pitoyables pouvaient lui donner un peu d'or. A Avignon, un marchand d'articles religieux le logea (non, probablement, sans arrière-pensées commerciales). Le bruit de sa présence se répandit aussitôt : "Inconnu la veille, ce vénérable prêtre a été immédiatement entouré par une foule de malades (...) C'était un spectacle touchant que ces aveugles, ces paralytiques, ces muets, ces poitrinaires, ces épileptiques qui se pressaient autour de lui, s'efforçant à qui mieux mieux d'attirer ses regards, d'obtenir une de ses paroles"²⁵. Le magasin fut rempli de curieux et de dévots²⁶. Au début de la matinée du 3 avril, don Bosco célébra la messe chez les Dames du Sacré Coeur²⁷ ; et, vers 16 h., il prononça une conférence dans l'église Saint-Agricol, remplie - selon la Gazette du Midi - comme "un matin de communion pascale"²⁸. Il commença par un éloge de

la cité des papes, puis raconta l'histoire de son Oratoire de Turin. Il disait ce qu'il avait fait, sans esbroufe. Le contenu et la présentation du récit plaisaient. "Il est difficile de dire l'intérêt qu'on a pris à entendre cette parole à la fois si naïve, si apostolique et d'une lucidité si merveilleuse..."²⁹ Les gens, séduits par "l'aimable simplicité, l'humilité souriante et l'abandon du saint homme"³⁰, lui donnèrent avec abondance.

Le mercredi 4 avril, les deux voyageurs roulèrent d'Avignon à Valence, où don Bosco parla à la cathédrale. Le jeudi 5, en soirée, ils parcoururent le bref trajet de Valence à Tain³¹, la petite ville d'Albert du Boys, chez qui ils passèrent la journée du 6 et la nuit du 6 au 7 avril. Le samedi 7 avril, on vit don Bosco dans le salon d'une bienfaitrice, Mlle Marie Luyton, à Tournon, sur la rive ardéchoise du Rhône, qui est opposée à la rive dauphinoise de Tain³². Enfin, le samedi 7 avril, don Bosco arriva à Lyon. Un logement lui avait été offert chez Mgr Louis Guiol, recteur des Facultés catholiques, qui était le frère du curé de Saint-Joseph de Marseille, Clément Guiol.

Il apparut bientôt dans le sanctuaire marial qui domine la ville. Le dimanche soir, don Bosco adressa à la foule de Fourvière des "paroles d'édification"³³. Les dévots accouraient, avec un lot important de malades. Camille de Barruel décela une guérison dès ce 8 avril : "... Avant d'entrer à l'Eglise (de Fourvière), racontait-il à M. Colle dix jours après, Dom Bosco a béni une pauvre mendiante toute paralysée ; la malheureuse faisait compassion ; et je crois que les assistants ont prié de bon coeur pour elle. Le Bon Dieu a voulu récompenser la foi de cette pauvre femme, et j'ai su par les Soeurs de St Vincent de Paul, qui l'assistent, qu'elle avait été guérie à peu près complètement. Elle a laissé ses béquilles et peut facilement se servir de ses bras. Les doigts seuls restent encore un peu rebelles ..." ³⁴

Don Bosco frappa les consciences catholiques lyonnaises par deux interventions, l'une le 11 avril à l'Oeuvre des Ateliers de l'abbé Boisard dans le quartier ouvrier de la Guillotière ; l'autre, le 14, à la Société de Géographie de la ville³⁵. L'oeuvre de l'abbé Boisard ressemblait beaucoup à celle de l'oratoire du Valdocco. Don Bosco y parla du salut de la société par la "sauvegarde" de l'enfance et de la jeunesse, sauvegarde à laquelle les nantis devaient absolument contribuer sous peine de voir reparaître les jours effroyables de la Commune. "Si la jeunesse est mauvaise, mauvaise sera la société." "Le salut de la société, savez-vous où il est ? Il est, Messieurs, dans votre poche." Il fallait refaire le tissu moral de la société, idée que don Bosco développera dans ses discours de Paris.³⁶ Trois jours après, don Bosco intéressa ses auditeurs de la Société de Géographie aux "progrès de la civilisation chrétienne" en Patagonie. "La simplicité de ce prêtre héroïque, son savoir géographique, le charme de son esprit, à la fois sérieux, fin et enjoué, ont donné à cette conférence improvisée un caractère des plus attachants"³⁷.

Lisons d'un peu près le compte rendu de cette séance, qui a été négligé dans l'histoire salésienne. La civilisation chrétienne progressait chez les Patagons, avait compris l'auditoire de don Bosco, non seulement par l'évangélisation et la "conquête au christianisme", mais par la "régénération physique, morale et religieuse de ces peuplades sauvages". Pour s'y livrer, il fallait un courage exceptionnel, car "les missionnaires envoyés en Patagonie ont souvent été des victimes immolées par les sauvages de ces contrées. Ils sont d'ailleurs sans cesse exposés à la voracité de ces peuplades anthropophages. Ils ont quelquefois beaucoup de peine à échapper à leur cruauté." Les salésiens sont sauvés par "la sympathie qu'ils savent inspirer aux Caciques, chefs de ces tribus", et par la sensibilité des Patagons "aux soins des missionnaires pour l'éducation des en-

fants"³⁸. Don Bosco avait donc expliqué aux Lyonnais deux des principes fondamentaux de sa pastorale missionnaire : le recours aux autorités locales (les Caciques) et l'éducation des enfants. En 1886, la Société de Géographie de Lyon lui décernera une médaille, non pas pour ses connaissances en géographie, comme don Ceria l'a laissé entendre dans les Memorie³⁹, mais, aux termes de la lettre du président Louis Desgrand, pour les "heureux résultats que vous et vos missionnaires avez obtenus en Patagonie en rendant ce pays à la Civilisation chrétienne" et en commémoration du "grand fait du rétablissement de la civilisation dans les Contrées patagoniennes". Le texte à graver sur la médaille devait être : "A Dom Bosco, Prêtre Salésien. - Civilisation de la Patagonie".⁴⁰ Cette insistance sur l'oeuvre civilisatrice et chrétienne mérite d'être remarquée.

Tel était aussi le rêve des catholiques "conservateurs" lyonnais à la fois pour les pays lointains et pour le leur. Les salésiens "sauvegardaient" les jeunes travailleurs d'Occident. Leurs frères missionnaires réalisaient le même voeu en "rendant" la Patagonie à la civilisation chrétienne. Comme le mot de "sauvegarde", le verbe "rendre" correspondait bien à leur idéologie de restauration et de régénération. Une interprétation plus ou moins merveilleuse de l'événement de la Société de Géographie a dénaturé l'image que don Bosco a laissée ce jour-là aux Lyonnais. Il aurait surpris son public par des connaissances extraordinaires (sous-entendez : acquises en songe) en géographie. En vérité, ces dignes bourgeois, qui aspiraient à la rénovation sociale par la formation professionnelle des jeunes ouvriers de leur pays et par la civilisation des "sauvages" des pays lointains, félicitaient don Bosco de contribuer à l'une et à l'autre.

Don Bosco à Paris et à Lille

Le voyage de don Bosco en France est devenu un événement national le jour où il mit le pied à Paris. Dès lors, le "monde"

et la presse s'en emparèrent.

Entre Lyon qu'il quitta, je crois, au début de la matinée du 17 avril⁴¹, et la ville de Paris, don Bosco ne fit qu'une halte (intéressée) à Toulon-sur-Allier, près de Moulins, au château de la comtesse de Riberolles, où il trouvait aussi sa fille, la marquise de Poterat⁴². Le 18, il célébra la messe dans la chapelle de ce château, puis, en cours de journée, franchit en train la distance qui sépare Moulins de Paris. Il débarqua vers 18 h. à la gare de Lyon à Paris en la compagnie de son secrétaire de Barruel. Personne, apparemment, ne l'y avait attendu. Mais un logement luxueux lui était réservé chez Mme Angèle de Combaud⁴³, 34, avenue de Messine. Don Bosco s'était résigné à ce beau quartier, auquel ses goûts très simples répugnaient assurément. Dès avant de quitter Turin, en janvier, il avait vainement demandé l'hospitalité au curé de Notre-Dame des Victoires. Ce prêtre, à l'étroit chez lui, ne disposait pas de chambre à donner ...⁴⁴

Ses hôtes de la rue de Messine avaient opportunément pensé aux audiences de don Bosco. Une petite communauté d'oblates du Sacré-Coeur de Montluçon, installée sur deux étages dans un immeuble rue de la Ville l'Evêque proche de l'avenue de Messine, avait accepté de lui prêter leur premier étage chaque après-midi et jusqu'à la fin du mois. Les trois religieuses, Octavie de Sénislhac, Charlotte Bethford et Clementa Jacquier, allaient mesurer, aux dépens de leur tranquillité, de leur patience et, tout simplement, de leurs forces, l'attrait qu'exerçait don Bosco sur les populations parisiennes. Le nombre des visiteurs l'emporta aussitôt sur leurs prévisions, il fallut ordonner l'antichambre et prendre de sévères mesures régulatrices. Ce monde était pourtant très "beau", remarquaient ces demoiselles : des dames de la meilleure société, des ecclésiastiques de renom⁴⁵.

Le soir du 20 avril, premier jour des audiences rue de la

Ville l'Evêque, vers 21 h., don Bosco dut absolument interrompre le flot des visiteurs, alors que nombre de gens distingués eussent encore voulu lui parler. Charlotte Bethford, qui a enregistré d'un oeil un peu narquois le spectacle du salon d'antichambre, nous en apprend ainsi beaucoup sur les préoccupations de la clientèle du saint. "Quand, avant de partir, Don Bosco est entré dans le salon pour donner une bénédiction générale, quelle affreuse bousculade ! On s'est rué sur lui. Les uns criaient : Mon Père, mon fils a la fièvre ; ... mon Père, j'ai une loupe ; ... mon Père, mon fils me fait du chagrin ; les autres : j'ai ceci, j'ai cela, etc., etc. Il y en avait aussi qui, armés de ciseaux, profitaient de la foule qui pressait le saint, pour couper sa soutane et se faire des reliques"⁴⁶. Comme les auteurs des innombrables lettres qui s'entassaient désormais dans son courrier quotidien et dont les éléments conservés ont pu être analysés⁴⁷, ils invoquaient son secours dans leurs petites ou leurs grandes détresses. Marguerite Pey, élève à la Visitation de Meaux (7, rue du Faubourg St-Remy) lui écrira le 8 juin suivant : "Permettez à une faible enfant de venir vous demander le secours de vos prières. L'avenir est si sombre que je ne sais où me réfugier ..." Et une dame veuve Delattre (169, avenue de Neuilly, Paris), le 7 juin : "Ayant appris vos cures miraculeuses, je viens vous recommander une pauvre veuve et mère de famille qui depuis longtemps souffre d'une affection de poitrine condamnée par les médecins ..." Qui doutera qu'il se soit agi d'elle-même ?⁴⁸

Comme on le voit, pareilles requêtes n'émanaient pas seulement de fillettes apeurées. Dom André Mocquereau (1849-1930), futur illustre directeur du choeur et de l'école grégorienne de l'abbaye de Solesmes, eut alors recours à don Bosco pour guérir une laryngite obstinée qui le rendait presque aphone. Le vendredi 27 avril, il loua une voiture et vint de bonne heure le prendre avenue de Messine pour le mener chez les Dames du Cénacle, où il devait célébrer la messe ce matin-là. Chemin

faisant, il parvint à lui exposer son cas, reçut une bénédiction particulière et affirma s'en être ensuite bien trouvé⁴⁹. La plupart de ces honnêtes catholiques espéraient une aide temporelle : une guérison, la paix familiale, une meilleure ou une moins mauvaise situation professionnelle. Don Bosco acceptait sans réticences de jouer par ses bénédictions un rôle médiateur dans une "religion populaire" ou une "religion de salut" au sens le plus large du terme.

Car il croyait en l'efficacité de ses prières et de ses bénédictions. Ce lundi 30 avril, il arriva chez les Oblates tard dans l'après-midi. Sur la rue même de la Ville l'Evêque, nul service d'ordre masculin ou féminin n'interdisait de l'approcher aux gens suffisamment hardis ou décidés. Or cette espèce, fréquente un peu partout dans le monde, a toujours abondé à Paris. "Il était tellement entouré dans la rue, écrivit Mlle Bethford, que, pour venir de chez Mr le Curé, c'est-à-dire du numéro 8 au numéro 27, il a mis une heure et demie. Aussi était-il extrêmement fatigué. Il a demandé à Mlle Jacquier quelque chose pour boire. Elle lui a vite préparé un mélange d'eau tiède et de malaga. (Or), en traversant la cour, on lui présenta un petit enfant infirme couché dans une voiture. Il regarda l'infirme et dit : Si Don Bosco était seul il ferait marcher l'enfant, mais il y a trop de monde ; l'enfant marchera le jour de l'Assomption ; s'il est encore couché il écrira à Don Bosco : Don Bosco, vous ne savez pas prier. Les parents furent enchantés." Ce trait, tout à fait du mode souriant de don Bosco, qui mêlait l'humour à la gentillesse et parlait de lui-même à la troisième personne, nous arrive dans la chronique de Mlle Bethford, qui l'y coucha immédiatement après l'avoir entendu de Mlle de Lespérut témoin de la scène. Il est vrai que j'ignore ce qu'il en fut de l'enfant infirme le 15 août suivant⁵⁰.

En tout cas, des récits étonnants circulaient. Le 27 avril, un oncle de la famille de Bouillé, accompagné par le jésuite alors connu Gustave Argand (1828-1892), était parvenu à

forcer le dur barrage du secrétaire de Barruel et à emmener notre don Bosco rue de la Bienfaisance (proche de la rue de la Ville l'Evêque) au chevet d'un adolescent de Bouillé, atteint de typhoïde, que le jésuite venait d'administrer. Le 6 mai, un journal publiait : "... Priez, mon enfant, Notre-Dame Auxilia-trice, et demain vous me servirez la messe à Notre-Dame des Victoires, lui dit le saint prêtre. - Et le lendemain, le fils de Bouillé servait la messe à Dom Bosco à Notre-Dame des Vic-toires. Cela se passait il y a huit jours à peine, et compte pour témoins, les camarades et les maîtres du malade guéri."⁵¹ Dans le sillage de don Bosco, on respirait un air de miracle. Les ecclésiastiques parisiens en profitaient pour se divertir. Le 30 avril, au séminaire Saint-Sulpice, don Bosco bouscula les traditions de l'heure de la lecture spirituelle. Un clerc, M. Thirous, qui avait été avocat au barreau de Paris, composa le quatrain :

Don Bosco, nous dit-on, a fait de grands miracles
Ressuscité des morts et rendu des oracles.

— Mais le plus grand miracle est celui d'aujourd'hui :
Ta règle, ô Saint-Sulpice, a fléchi devant lui."⁵²

Malgré des journées harassantes, commencées vers cinq heu-res du matin et terminées vers onze heures du soir⁵³, don Bos-co gardait un calme souriant, qui surprenait et apaisait ses visiteurs. Les Oblates auraient voulu être aidées pour "faire la police" dans leur salon. Elles le signifièrent à de Barruel, qui transmit leur requête à don Bosco devant elles. "Je vou-drais vous rendre l'accent avec lequel il nous répondit, com-muniqua aussitôt Mlle de Sénislhac à sa supérieure de Mont-luçon : les hommes n'ont pas beaucoup de patience, et il faut s'armer d'une grande patience pour faire cet office. La douceur, la patience est le trait saillant de ce saint homme. Elle est incroyable et communicative."⁵⁴ Il infusait de la patience à ses visiteurs eux-mêmes, dont on nous dit pourtant qu'il leur arrivait d'être "enragés d'attendre"⁵⁵.

Nous retrouvons le désir de ces hommes et de ces femmes. Il leur fallait voir, si possible toucher le saint, être vu de lui, ressentir le contact de sa main ou de son regard, obtenir quelque chose lui ayant appartenu et donc proche de sa chair. La piété de ces Parisiens était enveloppée de curiosité, mais aussi de superstition, probablement parfois de fétichisme et de quelque fanatisme. Les Oblates constataient : "On nous apporte grand nombre d'objets à faire bénir : chapelets, médailles, images, etc. Une dame auteur nous a fait présenter sa plume pour être bénite ; d'autres nous ont apporté des plumes neuves pour servir à Don Bosco dans les signatures qu'il donne et leur servir de reliques ; d'autres encore plus avisés, tandis que le saint est entouré par la foule, au moment de la bénédiction générale, lui prennent les cheveux ou coupent des morceaux de sa soutane ..."⁵⁶ Le désir l'emportait sur la bienséance chez ces dames du grand monde parisien. Le samedi 28, "la foule de Don Bosco a été terrible", expliquait la chroniqueuse⁵⁷. Et, le lundi 30, dernier jour d'audiences rue de la Ville l'Evêque, faute de sièges disponibles, ces dames s'asseyaient sur le palier ou sur les marches de l'escalier de l'immeuble. "J'ai vu ainsi assises à terre les premières dames de France, écrivit Mlle Bethford ce jour-là, de Rohan, de Rozenbau, de Freycinet, etc."⁵⁸ Et la séance, "courte, mais exterminante", se termina dans la bousculade : "Vers le soir, raconta Mlle Bethford, Mme de Curzon, venue pour la retraite (une retraite prêchée par le P. Gautrelet, jésuite), se glissa sur une chaise, près de la porte, pour voir Don Bosco quand il sortirait. A ce moment, on se précipita impitoyablement sur le palier. J'étendis les bras pour protéger Don Bosco et Mme de Curzon, mais je ne pus résister au flot. Je poussai un cri désespéré, appelant le secrétaire - l'abbé de Barruel - à mon secours. Il vint et me prêta main forte contre ces dames, dont l'une se laissa rouler à terre plutôt que de céder. Le pauvre Don Bosco ne pouvait marcher, mais Mme de Curzon reçut une bonne bénédiction, tandis que la dame renversée se relevait. Elle eut de bonnes paroles du saint."⁵⁹

Visiteurs illustres, mais problématiques : Paul Bert et Victor Hugo

L'histoire salésienne a enregistré les noms de deux visiteurs illustres et peu catholiques de don Bosco à Paris durant les mois d'avril et de mai 1883. Malheureusement, ces visites, bien que racontées en détail par nos mémorialistes, sont enveloppées pour nous de telles brumes, que leur réalité même en est devenue douteuse⁶⁰.

Paul Bert aurait, dans un prudent incognito, interrogé don Bosco sur les corrections à apporter à son livre scolaire : L'instruction civique à l'école,⁶¹ alors violemment discuté dans les milieux royalistes et catholiques. Bien que non entièrement impossible, il est très peu vraisemblable que ce farouche républicain (1833-1886), qui, ministre de l'Instruction publique dans le cabinet Gambetta (1881-1882), venait d'y incarner l'anticléricalisme le plus décidé, se soit hasardé à rencontrer don Bosco pour lui soumettre son livre. Le dialogue très vivant entre les deux hommes, dialogue ancien, mais dont la provenance m'échappe⁶², semble ne relever que d'une mise en scène tout à fait gratuite. Je crois que le livre fut mis entre les mains de don Bosco, peut-être par un émissaire de Paul Bert, qui était certainement curieux de connaître le sentiment des gens du Vatican sur la nouvelle édition de son ouvrage ; plus probablement par un catholique scandalisé, pour qui cette nouvelle mouture ne valait pas mieux que la première inscrite à l'Index en décembre précédent. Deux faits seulement paraissent un peu assurés dans cette histoire : 1) don Bosco reçut le livre de Paul Bert ; 2) et, selon une tradition enregistrée dès avant 1890⁶³, il le transmit pour corrections au curé de la Madeleine. Mais don Ceria s'est trompé quand il a cru que l'édition revue de 1883 suivit l'examen du livre par don Bosco et ce curé parisien. L'édition examinée était déjà certainement cette édition "revue" (Paris, 1883, 180 p.), que l'auteur avait signée à Paris le 15 mars 1883 et qui fut ensuite vivement critiquée par l'Unità cattolica de Turin le 8 juin qui suivit.

Les réflexions de don Ceria, probablement à partir de l'Unità, car il ne disposait pas de l'ouvrage même, sur le peu de progrès du texte d'une édition à l'autre, tombaient à faux, car, si don Bosco avait bien censuré une édition, c'était celle déjà "corrigée", objet des lamentations du journaliste.⁶⁴

Victor Hugo aurait eu, quant à lui, plusieurs entretiens avec don Bosco, dont un, mis ensuite au net sous la dictée de celui-ci, sur la vie éternelle. Mais il est pour ainsi dire certain que Victor Hugo, alors octogénaire, ne rencontra jamais don Bosco incognito un soir pour une conversation de nature plus ou moins philosophique. Le vieil incrédule de cette soirée, qui ne dévoila son identité qu'au départ en laissant à don Bosco sa carte de visite, s'appelait Victor Hughes, nom que journalistes et biographes s'empressèrent de transformer en Victor Hugo. Le poète n'avait en effet pas de carte de visite.⁶⁵ En revanche, Victor Hugo vit probablement don Bosco le 20 mai dans l'après-midi, rue La Fontaine, dans la maison des Orphelins-Apprentis d'Auteuil. Mais le contenu de leur échange de ce jour-là nous échappe complètement.

Ces traits, aussitôt habillés de légendes, confirment plutôt pour nous la popularité en milieu parisien du prêtre thaumaturge arrivé d'Italie.

La dévotion des foules

La presse autour de don Bosco augmentait dans les chapelles et les églises où il fut invité à célébrer et à parler, soit à Paris, soit à Lille, soit à Amiens, durant les six semaines de son séjour dans la région.⁶⁶ Eglises bondées, parloirs et salles communautaires de couvents envahis, c'était le prix à payer pour avoir chez soi le thaumaturge de Turin. Lui s'en félicitait, car le nombre des pièces d'or et d'argent recueillies pour payer ses dettes de Rome et d'ailleurs était proportionnel à la foule de ses admirateurs.

Le spectacle d'une rue parisienne à son passage, tel que

l'a décrit un témoin journaliste, pourra nous laisser une idée du mouvement que déclenchait son arrivée dans un quartier. C'était au 31, rue de Sèvres, siège du magasin du libraire Adolphe Josse, le 2 ou le 3 mai. La réception de don Bosco, destinée aux quêteuses mises à contribution à Saint-Sulpice le 1er mai, devait être intime et commencer vers deux heures de l'après-midi.

"Toute chose se sait à Paris ; et dès midi la librairie de la rue de Sèvres était assiégée. Il fallut fermer le magasin ; la foule stationna dans la rue, où la circulation devint difficile. Les appartements du libraire étaient envahis, la cour était occupée, l'encombrement était partout. On prenait patience comme on pouvait. L'homme de Dieu n'arriva que vers six heures et demie. La voiture qui le devait (r)emmener et était venue le chercher, l'attendait dès cinq heures du soir. La rue était tellement encombrée à l'arrivée de dom Bosco qu'il eût été difficile au bon prêtre de s'y ouvrir un passage et de traverser à pied le trottoir. On fit entrer la voiture dans la cour, qui semblait déjà pleine, et la foule suivit la voiture. C'était l'heure où les ouvriers quittent leur travail ; un grand nombre d'entre eux, dévots ou curieux, était mêlé à l'assistance. - On fit remarquer à dom Bosco qu'une grande partie de cette foule l'attendait depuis déjà cinq heures, que cependant les magasins et les appartements étaient remplis de personnes qui l'attendaient aussi ; qu'il avait à peine une heure à donner à tout ce monde, qu'il lui était absolument impossible de parler à chacun, et qu'il ferait bien d'adresser quelques paroles et de donner en premier lieu la bénédiction à tout ce peuple du dehors. Le bon prêtre, nous l'avons dit, n'a pas de volonté, et il accueille les divers travaux qui se présentent. Du marche-pied de la voiture, il adressa quelques paroles de piété aux cinq ou six cents personnes qui occupaient la grande cour. On l'écouta dans un admirable silence, avec une piété sensible. Tous les hommes étaient découverts, et lorsqu'il annonça qu'il allait donner la bénédiction, tous s'agenouillèrent et se signèrent respectueusement ...". Une heure et demie plus tard, don Bosco sortit du logis de M. Josse. "... Quand dom Bosco voulut accéder à la voiture qui l'attendait, il trouva dans la cour autant de peuple qu'il y en avait à son arrivée ; chacun se précipitait vers lui, tout le monde voulait lui baiser la main, ou lui faire toucher quelque objet de dévotion, chapelet ou médaille (...) Monté en voiture, il donna une dernière bénédiction, et, lorsque la voiture se mit en marche, la foule, jusque-là recueillie, éclata en Vivat. Les mains élevaient et agitaient en l'air les mouchoirs, les casquettes et les chapeaux ..."

On imagine peut-être par là les heures d'attente, de prière et d'écoute pieuse des foules de Saint-Sulpice ou de Saint-Augustin à Paris, de Saint-Maurice ou de Saint-Pierre-Saint-Paul à

Lille, sur lesquelles du reste des récits ont aussi souvent subsisté.

Le produit des quêtes était aux dimensions de l'affluence et de la ferveur des fidèles. Combien, au juste, ce voyage a-t-il rapporté à don Bosco ? Qui connaît ses méthodes comptables sait qu'en la matière les calculs exacts seront toujours impossibles. D'après ses confidences de juillet suivant au comte Joseph du Bourg, il aurait alors recueilli en France au total "cent vingt mille francs"⁶⁸. Ce chiffre me paraît beaucoup trop faible et destiné à ne pas amortir la générosité des donateurs successifs. En tout cas, don Bosco était fort satisfait : en France, il était venu chercher des sous (des quattrini) et il en trouvait. Avec beaucoup d'impiété, mais non sans perspicacité, la caricature parisienne "Dom Bosco religieux thaumaturge" des Livres secrets des confesseurs⁶⁹, par Léo Taxil, qui figurait sur la couverture de la vingt-huitième livraison, le représentera l'année suivante l'éteignoir du Syllabus en bandoulière, une caisse de "drogues miraculeuses" à portée de main et agenouillé devant un ciboire lumineux, qui supportait une large pièce de cinq francs.

Le discours social de don Bosco aux catholiques de Paris et de Lille

L'enthousiasme pour don Bosco fut, dans le Paris et le Lille de 1883, un fait social. Il soulevait l'émotion. "A Paris dans les milieux religieux, on ne parle en ce moment que de dom Bosco, une espèce de saint Vincent de Paul italien", observait le 5 mai un journaliste peu clérical⁷⁰. Julie Lavergne, publiciste et femme d'un artiste réputé, écrivait ce même jour à sa belle-soeur que la foule autour d'un prêtre à Paris n'avait jamais été telle depuis Pie VII, c'est-à-dire depuis quelque quatre-vingts ans. Voici d'ailleurs toute sa lettre telle que son fils l'édita quarante ans après :

"... Quel admirable siècle que le nôtre si on considère la fécondité de l'Eglise ! - Don Bosco est à Paris et rien ne

peut vous donner une idée de l'empressement des Parisiens autour de ce simple prêtre : il n'a aucune éloquence, aucun prestige, il est d'une simplicité, d'une humilité dignes d'un Saint Vincent de Paul. Claudius⁷¹ et Joseph l'ont vu à Saint-Sulpice de très près. On le soutient pour marcher, car il n'a plus de forces. Il doit être à Lille aujourd'hui. A son retour à Paris, il ira à Sion⁷², où j'espère lui faire bénir mes petits et grands enfants. Ses miracles seraient innombrables si l'on en croit le bruit public, mais vous savez combien l'Eglise est sévère sur ce point et il ne faut pas tout accepter de ce qui se dit. Mais, à en rabattre les neuf dixièmes, il en reste assez pour justifier l'enthousiasme qui l'accueille ici. - Quant à moi, j'ai une très grande confiance en ses prières et je les demanderai pour tout ce qui me touche le plus au coeur. Il y avait assez longtemps que j'avais écrit un article sur lui lorsque j'appris son arrivée. Vite j'envoyai mon manuscrit⁷³ à l'Univers, et ces Messieurs le firent imprimer tout de suite⁷³. Enfin c'est l'événement de la semaine, et jamais on n'a vu une pareille foule⁷⁴ à Paris autour d'un prêtre depuis que Pie VII y est venu ..."

Les lèvres de ce thaumaturge tenaient, avec toute sa personne simple, gentille et bonhomme, un discours social qui revenait fort aux catholiques qui l'écoutaient. Nous lisons ce discours à travers des comptes rendus parfois soignés et publiés. Pour en dire les lignes principales, nous retiendrons ses interventions chez les assumptionnistes de Paris le 23 avril⁷⁵, dans les églises et salles parisiennes de La Madeleine le 29 avril⁷⁶, de Saint-Sulpice le 1er mai⁷⁷, des Lazaristes ce même jour⁷⁸, de Saint-Augustin le 17 mai⁷⁹, de Saint-Pierre du Gros Caillou le 21 mai⁸⁰ et au Conseil central des Conférences de S. Vincent de Paul le 22 mai⁸¹; enfin à l'église Saint-Maurice de Lille le 6 mai⁸². L'avenir social qu'il envisageait et préparait, ces catholiques le désiraient ardemment. La bonne société future serait une société d'ordre et de paix, dont les membres concourraient à l'harmonie communautaire par le travail et la vertu.

Homme de projets à longs termes, don Bosco était sensible aux finalités des entreprises. Il ne s'abandonnait guère au plaisir de l'action pour elle seule. Pensif, il répétait : In omnibus respice finem. Il disait à La Madeleine : "La première

chose que l'on demande à un homme qui parle de grands projets, c'est de montrer la portée de son oeuvre, son but ..."⁸³ Le but d'une bonne action sociale ne peut être que le bien de la société. Or la bonté de la société à venir dépendra essentiellement, croyait don Bosco, de la bonté de ses membres jeunes. "La société sera bonne si vous donnez une bonne éducation à la jeunesse ; si vous la laissez aller à l'entraînement du mal, la société sera pervertie." La paix sociale, idéal auquel il faut tendre, est nécessairement troublée par les "êtres délaissés qui, plus tôt ou plus tard, deviennent le fléau de la société et qui finissent par peupler les prisons."⁸⁴

Réfléchissons un instant sur la société qu'il imaginait. Son but dépassait un vouloir-vivre élémentaire, dont se contentaient vraisemblablement les sociétés primitives de l'humanité. Le respect de l'autre, de sa personne et de son bien fondait pour lui le consensus social. Le bien communautaire (le bien commun) était le bien de tous. Don Bosco, qui ignorait les théories sociales élaborées des dix-huitième et dix-neuvième siècles, partageait dans leurs grandes lignes celles des théologiens et moralistes chrétiens, surtout d'obédience thomiste. S. Alphonse aurait suffi à lui enseigner ce qu'est le "bien commun", bien de la société entière et expression de ce que désire la communauté. Recouvrant, tantôt pour les inclure, tantôt pour les effacer, les biens particuliers ondoyants comme la foule, c'est le bien unique du groupe qui s'unifie en lui ...⁸⁵ L'ordre assure ce bien commun, pensait don Bosco. L'honnête homme, le travailleur, y contribuent, tandis que le malfaiteur le détruit. D'autres eussent préféré : "Justice d'abord". Porté par l'idéologie ambiante, il donnait la préséance à l'ordre. Il avait médité sur ce bien social lors de ses visites de jeune prêtre aux prisonniers de Turin. L'ordre militaire, les tenues uniformes et le silence dans les rangs ne l'enthousiasmaient pas particulièrement. Mais il jugeait que la vie humaine ne peut être abandonnée à l'arbitraire individuel. Les gens dominés par un ins-

inct sans règle sont des "fléaux" pour leurs familles et pour la société.⁸⁶ La justice - dont il ne parlait pas, mais dont il connaissait les implications sociales - était pour lui une génératrice de l'ordre. Elle exigeait, pour le bien général, de donner à chacun, en particulier aux jeunes, ce qui lui revenait, c'est-à-dire une éducation qui permette de vivre dans la société des hommes⁸⁷. A ses yeux, l'ordre social, élément statique du bien commun, était fondé de quelque manière sur cet élément dynamique que nous appelons la justice et pour lequel il réclamait la "charité" des riches. Si vous ne vous occupez pas de l'éducation des jeunes, ils viendront réclamer vos biens le couteau sur la gorge, avait-il expliqué aux bourgeois lyonnais. Encore traumatisés par la Commune, les bourgeois et les aristocrates parisiens comprenaient vite pareil avertissement.

Pour assurer l'ordre de la société, don Bosco réclamait, non pas une transformation bouleversante du droit, mais une éducation humaine totale, c'est-à-dire professionnelle, morale et religieuse des gens. Du droit et des structures, il ne disait rien. Mais il ne commettait pas la sottise de réduire l'homme à sa fonction ou à sa profession. Partant, comme nous savons, de l'hypothèse que le bien social repose sur la bonté des membres de la société, il voulait, comme l'immense majorité des catholiques français d'alors, "conserver" celle-ci ou la "ramener aux bons principes". Une oeuvre destinée au bonheur de la société était dite par lui "régénératrice"⁸⁸. Ce genre d'oeuvre supposait un double flux : d'un côté celui de "la richesse qui donne et (de) la charité qui abandonne"; de l'autre, celui de "la pauvreté qui reçoit cette charité avec reconnaissance"⁸⁹. Le transfert des ressources des nantis aux démunis était opéré par la "charité", dont il se faisait l'apôtre, qu'il suscitait et qu'il canalisait. La conservation sociale, que nous imaginons inerte, impliquait en effet pour lui la dynamique des "oeuvres", pour reprendre un mot des catholiques du temps. La charité, non pas la politique, promouvait ces oeuvres. "Persé-

vérez dans vos traditions de charité généreuse, disait don Bosco à Saint-Sulpice. La plus importante, c'est l'éducation chrétienne de la jeunesse. Commencez par vos propres familles : élevez bien vos enfants. Donnez de bons conseils à tous ceux que vous pouvez connaître. S'il se trouve près de vous quelque orphelin, prenez-en un soin particulier, apprenez-lui à servir Dieu, aidez-le à éviter les tentations du vice ..."⁹⁰ Pour le bien de la société de son temps, il ne connaissait pas de meilleur atout que l'éducation des jeunes, surtout des jeunes travailleurs. "Quand je parle de la jeunesse, disait-il à La Madeleine, je n'entends pas celle qui est élevée avec tant de soins dans les familles aisées, dans des collèges religieux ou de pieuses institutions. Je parle uniquement des enfants abandonnés ; des vagabonds errant dans les rues, sur les places et les grands chemins. - Je parle de ces êtres délaissés qui, plus tôt ou plus tard, deviennent le fléau de la société et qui finissent par peupler les prisons. - C'est à Turin, en fréquentant les prisons pour exercer mon saint ministère, que j'ai constaté la nécessité de mon oeuvre. Parmi les prisonniers, je trouvais une foule de jeunes gens, nés de parents fort honnêtes. Il était évident que si ces enfants avaient reçu une bonne éducation, ils ne se seraient pas laissés aller au mal ..."⁹¹

La société pensée par don Bosco n'était nullement "sécularisée", bien au contraire. C'était l'Israël nouveau et le peuple de Dieu prédestiné au salut des derniers jours. Dans nos maisons, expliquait-il en forçant les chiffres comme il en avait (trop) l'habitude, "plus de cent cinquante mille enfants sont reçus et, chaque année, le mouvement d'entrée et de sortie varie de trente à quarante mille. - Chaque année, nous avons la consolation d'avoir coopéré au salut de ces âmes que nous avons mises à même de servir Dieu, la religion, la patrie, la famille et la société"⁹². L'exactitude des chiffres importe assez peu. Un principe est énoncé : l'éducation doit être religieuse (servir Dieu) et chrétienne, car don Bosco ne connaissait de religion que chré-

tienne et même catholique. Salut des âmes et bien social coïncidaient pour lui. "C'est le bien de la société qu'il procure en sauvant les âmes", remarquait Léon Aubineau en parfaite consonance avec don Bosco. L'oeuvre sociale suprême était pour lui de nature religieuse. Il faut "concilier tous les coeurs à cette religion à laquelle nous avons le bonheur d'appartenir", disait encore don Bosco⁹³. Dans son idéologie, morale et religion étaient liées. L'éducation morale de la jeunesse est une condition indispensable au bonheur de la société à venir. "La jeunesse que nous voyons maintenant sera la société d'ici quelque temps. Si la jeunesse actuelle est bien instruite, bien formée à la vertu, d'ici à quelques années nous aurons une société honnête, tranquille, qui fera le bonheur des citoyens. - Au contraire, si nous laissons la jeunesse abandonnée à elle-même, ces jeunes gens deviendront des joueurs et des voleurs. - Malheur à nous alors, car, dans peu de temps, le monde, la société ne seront composés que de joueurs et de voleurs."⁹⁴

Don Bosco exposait sa méthode de régénération sociale par l'éducation des jeunes à partir de sa propre vie à Turin et de son entreprise désormais étendue à la France et à l'Amérique du Sud. Lui-même et ses disciples accueillaient, protégeaient, accompagnaient, instruisaient et éduquaient moralement des jeunes garçons et des jeunes filles⁹⁵. A la différence de tant de rêveurs, il pratiquait sa théorie. Et les résultats, qu'il aimait à chiffrer, le consolait fort. "Je vous exposerai donc simplement ce que la divine Providence nous a permis de faire pour la jeunesse : vos coeurs en seront touchés", déclara-t-il à Notre-Dame des Victoires⁹⁶. Quelques jours après, à Saint-Maurice de Lille, il retraçait une fois de plus l'histoire de son oeuvre, des missions salésiennes d'Amérique et des coopérateurs salésiens⁹⁷. Les bons résultats de l'oeuvre éducatrice, civilisatrice et évangélisatrice de don Bosco rassuraient son public catholique. La solution de la "question sociale" qui les tourmentait fort, ne passait donc pas par la révolution et ses

violences. Il fallait "régénérer" la société par l'éducation de la jeunesse, entreprise énorme certes, mais qui ne bouleversait pas l'ordre et la paix établis. La "conservation" sociale, active et dynamique, avait les promesses de l'avenir. La société de demain pouvait être à la fois religieuse et humainement viable. Don Bosco le démontrait avec une simplicité de moyens qui surprenait ces catholiques accoutumés aux discours creux ("le ciel suffit !") ou menaçants ("vos péchés sont la cause de vos malheurs") de trop de leurs prêtres.

Le point faible de son système était probablement, comme de celui de son contemporain, le sociologue chrétien Frédéric Le Play (1806-1882), le patronage plus ou moins paternaliste qu'il offrait et imposait même au riche sur le pauvre. Le riche donne charitablement, le pauvre reçoit de lui avec reconnaissance. La société de don Bosco était encore foncièrement inégalitaire. L'argent faisait la différence entre le riche et le pauvre. Don Bosco était resté, de ce point de vue, de l'Ancien Régime.

Impressions de retour

A la fin mai, don Bosco rentra chez lui par petites étapes, comme il en était venu. Les catholiques qu'il fréquenta dans ses ultimes journées françaises appartenaient au monde qui venait de le fêter à Paris et à Lille. Le samedi 26 mai, il fit, pour aboutir à Dijon, un crochet par Reims, où, entre deux trains, il rencontra Léon Harmel⁹⁸. A Dijon, les 27, 28 et 29 mai, la marquise de Saint-Seine le logea rue de la Verrerie. Il fut alors reçu à table par le vicomte Maurice de Saint-Seine, 45, rue Jeannin⁹⁹. Puis, le 29 mai, en soirée, il gagna Dole, dans le Jura. Don Bosco et don Rua qui l'accompagnait (don Rua l'avait rejoint à Paris le 2 mai), épuisés l'un et l'autre, ne demandèrent à leurs hôtes de la famille de Maistre, que de pouvoir se coucher et dormir. Ils firent cependant encore bonne figure le lendemain 30, au collège des jésuites de la ville, avant de remonter une dernière fois en train pour gagner Turin,

via Modane, dans la nuit du 30 au 31 mai¹⁰⁰.

L'enthousiasme fut grand, ce 31 mai, dans l'Oratoire que don Bosco retrouvait après quatre mois d'absence et de triomphes, dont plusieurs échos avaient traversé les Alpes. La solennité de la fête de Marie auxiliatrice avait été repoussée du 24 mai au 5 juin. Au banquet de ce jour, les petits et les grands événements du voyage alimentèrent les échanges autour de don Bosco. Il paraît que celui-ci confiait à un voisin : "J'étais bien souvent empêtré comme un poussin dans l'étoupe."¹⁰¹ Il prononça un toast en français. Le 24 juin, jour de sa fête, un passage de son allocution eut trait à son voyage en France. Il dit les vraies raisons - pécuniaires - qui l'y avaient poussé et l'interprétation politique que certains auraient voulu lui attribuer. Par ce voyage, il aurait recruté pour un parti : entendez pour les royalistes. Et don Bosco profita de l'occasion pour redire avec netteté ses ambitions sociales et reprendre diverses idées qu'il avait développées dans ses discours parisiens et lillois. Sa "politique" était purement sociale.

"... Si l'on veut, disait-il, nous faisons aussi de la politique, mais de manière tout à fait inoffensive et au contraire avantageuse pour tout gouvernement. La politique se définit la science et l'art de bien gouverner l'Etat. Or l'oeuvre de l'Oratoire en Italie, en France, en Espagne, en Amérique et dans tous les pays où elle est déjà installée, en se consacrant spécialement au bien¹⁰² de la jeunesse la plus besogneuse, tend à réduire (le nombre des) garnements et des vagabonds, à affaiblir celui des petits malfaiteurs et des petits voleurs, à vider les prisons ; elle tend en un mot à former de bons citoyens qui, loin¹⁰³ de créer des ennuis aux autorités publiques, les aideront à maintenir dans la société l'ordre, la tranquillité et la paix. Voilà notre politique, nous ne nous sommes occupés que de celle-là jusqu'à ce jour et de celle-là nous nous occuperons à l'avenir ..."

La politique, continuait-il, ressemble à une "locomotive", qu'il faut laisser rouler sans prétendre l'arrêter sous peine d'être écrasé par elle. "Certes, il doit y avoir aussi dans le monde des gens qui s'intéressent aux affaires politiques, pour donner des conseils, pour signaler des dangers ou encore pour d'autres raisons : mais cette tâche n'est pas pour nous, pauvrets (que nous sommes). En revanche, la religion et la prudence nous

disent : - Vivez en bons chrétiens, occupez-vous de l'éducation morale de vos enfants, enseignez bien le catéchisme aux jeunes de vos collèges et de vos paroisses, tout est là. - Telle est, je le répète, la conduite de don Bosco, qui est si peu politique qu'il ne lit même pas de journal ; telle soit aussi votre conduite, mes chers fils ..."¹⁰⁴

Certes, ses amitiés appartenaient toutes à un même monde politique, qui était royaliste. Mais il avait su maintenir son discours dans une sphère qui le rendait acceptable, non seulement aux légitimistes et aux orléanistes, qui y relisaient certaines de leurs thèses favorites sur la régénération sociale, mais aussi aux républicains modérés, qui conservaient en eux l'horreur de l'Année terrible de 1871.

Le voyage à Frohsdorf (13-17 juillet 1883)

Le voyage de don Bosco, du 13 au 17 juillet qui suivit, au chevet du comte de Chambord, le prétendant légitimiste au trône de France sous le nom d'Henri V, eut aussi des résonnances politiques plus ou moins partisans, que la prudence de don Bosco parvint à amortir¹⁰⁵.

Le comte Joseph du Bourg (né en 1842) relevait de la "Maison du Roi". Il était allié aux de Maistre et avait reçu don Bosco chez lui à Toulouse en 1882. Le vendredi 13 juillet 1883, il débarquait inopinément à Turin, avec la mission reçue la veille à Paris d'amener le saint thaumaturge don Bosco près du comte de Chambord, dont la mort paraissait imminente. Ses prières obtiendraient peut-être du ciel le miracle de son rétablissement, que les royalistes, surtout les légitimistes, souhaitaient ardemment. Dans un premier temps, le comte n'eut pas la partie facile. Il raconta :

"... Ce bon Père m'accueille avec son fin et bienveillant sourire. Après avoir répondu à toutes ses questions au sujet des miens, je lui expose l'objet de mon voyage et de ma visite. Sans hésiter, il me sert un non, qui indiquait qu'il avait déjà

ses idées faites sur la question. Alors il m'explique que son voyage en France l'avait anéanti comme forces ; que depuis son retour il avait été malade et incapable de faire face à ses affaires ; qu'encore maintenant ses jambes lui refusaient service. Il lui semblait avoir à leur place deux machines rebondissant et inertes. "Du reste, ajoutait-il, qu'irai-je faire dans ce château ? Ce n'est pas la place de dom Bosco. Pour prier pour le Prince, je le fais et je le fais faire par toute ma Congrégation. Si le bon Dieu veut intervenir pour la santé du Prince, il le fera. Mais quant à dom Bosco, il ne peut que prier ; et il le fait autant à Turin qu'il le ferait là-bas." ¹⁰⁶

L'argumentation de don Bosco était sans failles, mais son interlocuteur était "consterné". "Je voulais emmener avec moi ce saint homme à miracles, expliquait-il encore. Je revins donc à la charge en lui faisant remarquer que dans sa décision, il n'avait considéré qu'un côté de la question, celui qui le touchait personnellement. "Vous ne seriez pas un saint, si vous aimiez à vous mettre en avant et à vous mêler aux situations émotionnantes l'opinion publique, et vous ne pouvez me démentir, lorsque je vous dis que c'est une des dernières préoccupations, à laquelle vous devez vous arrêter dans ce moment-ci. En dehors de cette question personnelle, il y a pour vous décider à accéder à la demande que je vous transmets : 1° un motif de charité. Un prince, le chef de cette grande race des Bourbons, qui a toujours servi l'Eglise, est sur son lit de mort, disent tous les médecins. Il vous appelle ; et vous avez le courage de ne pas venir auprès de lui pour lui apporter des consolations, des bénédictions et des prières plus spéciales. Saint François de Paule arriva tout de suite auprès de Louis XI malade ; la charité de Notre Seigneur l'emporta sur toute autre considération. - 2° En second lieu, je lui fis remarquer qu'en France on lui garderait rancune de ce refus d'aller vers celui que nous regardions comme notre Roi, etc."

Et, pour l'une de ces raisons ou pour une autre qui lui vint à l'esprit, don Bosco se résigna. "Pendant que je causais, don Bosco réfléchissait ; mon cousin le baron Ricci¹⁰⁷ souriait en disant : "Voilà don Bosco lancé avec tous ces légitimistes français." - Enfin mon interlocuteur dit avec le même ton doux, calme et aimablement souriant : "Eh ! patience ! de Frohsdorf on m'a envoyé une dépêche pour m'appeler, j'ai répondu par une dépêche ; ensuite on m'a envoyé une lettre, j'ai répondu par une lettre ; aujourd'hui on m'envoie une personne, il faut bien que je réponde par ma personne. Je partirai quand vous voudrez." Cela m'était dit sur un ton si calme et si naturel que j'en étais abasourdi. Ce bon Père avait réfléchi ; et devant Dieu, il changeait son premier avis ; il prenait le parti qui lui semblait le meilleur ; et cela tout simplement, sans retour sur lui-même. Chez ce don Bosco, la passion est morte !" ¹⁰⁸

Pour comble, des horaires incommodes obligeaient les voyageurs à partir le soir-même. Don Bosco se résigna encore, non sans peine d'ailleurs. Enfin, vers 19 h., ce 13 juillet, don Bosco, don Rua qui l'accompagnait et du Bourg montèrent en train dans la direction de Venise et de Vienne. Le voyage, ralenti par un retard d'une heure en gare de Mestre, fut interminable. Ils n'entrèrent à Wien-Neustadt qu'au petit matin du dimanche 15 juillet, c'est-à-dire au bout de deux nuits et d'une journée de chemin de fer.

A Frohsdorf, le prince reçut presque aussitôt notre don Bosco. Et, après un court entretien, à son sentiment qui gagna immédiatement l'entourage, il se crut guéri. Selon notre témoin mémorialiste, don Bosco était à peine sorti de la chambre du comte de Chambord que "la voix claire et forte de Monseigneur se fait entendre : "du Bourg ?" - Je cours. - Dieu ! Je n'oublierai jamais l'impression que je ressentis dans les quelques secondes qui suivirent. Monseigneur, relevé de dessus son oreil-

ler et assis sur son séant, les yeux vifs et étincelants, s'écria : "Mon cher, je vous le dis, je suis guéri. Il n'a pas voulu le dire : mais je l'ai bien compris ; je m'en tire encore pour cette fois." - J'étais fou de joie ; les larmes aux yeux, je baisais la main de mon bien-aimé maître. Il ajouta aussitôt : "C'est un saint. Je suis bien heureux de l'avoir vu. Je vous charge de dire qu'on mette le couvert de ces deux religieux à la table de ma femme".¹⁰⁹ Les indices de l'amélioration de l'état du comte de Chambord furent divers : il put absorber une tasse de lait, converser longuement avec plusieurs familiers, parmi lesquels il y eut notre don Bosco, et paraître le soir au dîner festif de la Saint-Henri : car il se prénommaît Henri.

Le lendemain 16 juillet, Joseph du Bourg tenta de recourir aux dons de prescience de don Bosco. Sur la santé du comte de Chambord, celui-ci lui répondit : "J'ai plus que des espérances, j'ai la certitude." Quand il lui demanda ce qu'il fallait entendre par là, il répartit "qu'il fallait avoir confiance dans Notre Dame Auxiliatrice, et il exprima sa profonde admiration pour Monseigneur et pour Madame. "La grâce de Dieu s'est répandue sur ces âmes : elles n'aspirent qu'au bien et n'aiment que le service de Dieu". Du Bourg insistait sur le point d'avenir qui le préoccupait le plus. "A la fin, dit-il, j'obtins de dom Bosco cette réponse : "Monseigneur ne règnera pas, mais j'espère que la Sainte Vierge lui rendra la santé." " Notre légitimiste tombait de haut. Il rétorqua : "Mon cher Père, si la Providence rend la santé à Monseigneur, c'est pour utiliser ses grandes qualités et sa position ; elle lui rendra son trône afin de lui permettre de défendre l'Eglise et de faire le bien." Don Bosco détourna la conversation et s'en prit à ceux qu'il croyait être les ennemis à la fois de la religion et de la royauté. Cet échange particulier sur les francs-maçons, sur lequel les historiens salésiens ont cru bon de garder le silence¹¹⁰, dévoile pour nous un coin de son âme parfois inquiète. "Oui, Notre-Dame

Auxiliatrice le conservera ; mais prenez garde aux francs-maçons. - Il n'y a rien de si bien gardé que ce que Dieu garde. Que voulez-vous que nous fassions ? Malgré toute surveillance, une embûche est humainement impossible à éviter. Quant aux gens de la maison, ce sont de vieux serviteurs ou leurs enfants (...). - Non, me répondit dom Bosco, détrompez-vous. Les francs-maçons ont les bras bien longs ; même dans nos maisons religieuses et pour des intérêts moindres, ils s'introduisent et agissent ... Enfin, je vous le répète ; faites attention aux francs-maçons ..."¹¹¹

Le comte de Chambord tint à revoir don Bosco et don Rua le mardi 17 juillet avant leur départ du château au petit matin. "Il embrassa tendrement dom Bosco en le remerciant d'être venu ..."¹¹² Puis don Bosco, don Rua, le comte du Bourg et le général de Charette quittèrent Frohsdorf en voiture pour gagner la gare de Vienne. Chemin faisant, "on parla de Rome, des zouaves, du bon vin, de Pie IX, de l'avenir du roi de France rendant au Pape son indépendance temporelle"¹¹³, tous sujets de conversation - le "bon vin" mis à part ! - éminemment "contre-révolutionnaires". Enfin, don Bosco et don Rua montèrent seuls dans le train d'Italie. En signe de sa gratitude, le comte de Chambord avait offert vingt mille francs à don Bosco¹¹⁴.

Le mieux constaté dans sa santé ne persista malheureusement pas plus de trois semaines. Pour une raison ou pour une autre (imprudence de sa part ? évolution normale de l'affection ?), son cancer à l'estomac l'abattit irrémédiablement à partir du 5 août. Le comte de Chambord expira le 24 août 1883. Et, le 14 octobre, la comtesse répondit par une lettre remplie de délicatesse aux condoléances de don Bosco¹¹⁵.

Convictions et espoirs partagés

En cette année 1883, don Bosco avait prudemment partagé certaines convictions et divers espoirs des catholiques royalistes français. Leurs ennemis étaient aussi ses adversaires. Comme

lui, ces catholiques attendaient le salut de la Providence divine. Ils avaient confiance en la prière et en l'intercession des saints, y compris d'un saint vivant comme l'était à leurs yeux notre don Bosco. Et, vaille que vaille, ils oeuvraient tous pour une société "régénérée" par la formation et donc l'éducation d'un monde paisible, laborieux et croyant. La "question sociale" s'en trouverait résolue. Le 2 février 1884, à la Chambre des députés, Mgr Charles-Emile Freppel, dans un discours sur cette "question sociale", rappela le voyage de don Bosco à Paris : "Oui, s'exclamait-il, la religion ! Et en effet, le seul Vincent de Paul a plus fait pour la solution des questions ouvrières de son temps que tous les écrivains du siècle de Louis XIV ... (Très bien ! très bien ! à droite), et, à l'heure présente, en Italie, un religieux, dom Bosco, que vous avez vu à Paris, réussit mieux à préparer la solution de la question ouvrière que tous les orateurs du parlement italien. Voilà la vérité ; cela est incontestable. (Très bien ! très bien ! à droite.)" ¹¹⁶

N o t e s

1. 1ère éd., Nice, Malvano-Mignon, 1881.
2. Paris, Jules Gervais, 1884.
3. Verballi del Capitolo, 29 septembre 1885. Texte reproduit en Documenti XXX, 518-519. Voir MB XVII, 596/28 à 597/2.
4. Paris, A. Duprand, 1845-1874.
5. Tours, Mame, 1877, 424 p.
6. Voir G. GUITTON, Léon Harmel, 1829-1915, Paris, Spes, 1927, t. I, p. 126-167 : le chapitre "L'oeuvre des Cercles catholiques".
7. G. GUITTON, op. cit., t. I, p. 161-163.
8. Voir, ibid., p. 163.

9. Je trouve cette liste reproduite en Documenti XLIV, 456 ; sans, au reste, pouvoir garantir la parfaite exactitude de toutes les adresses.

10. Paris, Lethielleux, 1908.

11. Op. cit., p. 174.

12. Déclaration reprise dans Ma vocation sociale.

13. D'après le Journal officiel ; dans op. cit., p. 176-177.

14. Ph. BENNETON, Le conservatisme, coll. Que sais-je ? 2410, Paris, 1988, p. 9.

15. On la retrouve en cette fin de siècle dans l'intégrisme français hostile à Vatican II, qui est une authentique dérivation du catholicisme du XIXème siècle dans le pays. Voir R. REMOND, "L'intégrisme catholique. Portrait intellectuel", dans Etudes, janvier 1989, p. 95-106.

16. Voir certaines déclarations de don Bosco au chapitre général de 1877.

17. G. Bosco au cardinal vicaire, Turin, 30 janvier 1883 ; Epistolario IV, 210-211.

18. G. Bosco à Claire Louvet, Turin, 18 janvier 1883 ; Epistolario IV, 455.

19. Soeur St-Etienne, religieuse de St-Augustin, à G. Bosco, Meaux, Seine-et-Marne, 8 juin 1883 ; ACS 126.21 ; FdB 1613 E5-8.

20. Mme de Staplande (104, rue du Bac, Paris) à G. Bosco, Paris, s.d. ; ACS 126.21 ; FdB 1613, D10 à E1.

21. Un fonds particulier : "Lettere a D. Bosco provenienti dalla Francia nell'anno 1883" a pu être constitué aux archives centrales salésiennes (ACS 126.21). Voir notre "Répertoire analytique des lettres françaises adressées à don Bosco en 1883", Cahiers salésiens, 8-9, Lyon, 1983.

22. G. Bosco à F. Dalmazzo, Marseille, 19 mars 1883 ; Epistolario IV, 214-215.

23. Article reproduit en MB XVI, 468, doc. 20.

24. Les informations sur ce voyage en France, qui fit grand bruit, mais pour lequel nul observateur immédiat n'écrivit une chronique détaillée, sont nombreuses mais éparées. Parmi les imprimés contemporains : L. AUBINEAU, Dom Bosco. Sa biographie, ses oeuvres et son séjour à Paris, Paris, Adolphe Josse, 1883, 106 p. Léon Aubineau (1815-1891), qui, pendant cinquante ans, fut à la rédaction de l'Univers le spécialiste de la critique littéraire et historique, était un érudit, de formation char-

tiste. Puis Dom Bosco à Paris, sa vie et ses oeuvres, par un Ancien Magistrat, Paris, Librairie Ressayre, dont l'édition "revue", que nous allons citer, a 124 p. Notons ici que les Documenti ont adapté la "deuxième édition" de ce livre, qui était antérieure et n'avait que 80 p. Quelques particularités des Memorie biografiche, fille des Documenti, se comprennent par là. Nous ne sommes pas parvenus à identifier avec certitude cet "Ancien Magistrat", qui, à certains indices : sa présence à Paris en avril 1883 notamment, ne semble pas avoir été Albert du Boys, premier nom d'"ancien magistrat" qui se présente ici à l'esprit. Les histoires générales de don Bosco ont fait large place au voyage de 1883 : G.B. LEMOYNE, Vita del venerabile Servo di Dio Giovanni Bosco, t. II, Turin, 1913, p. 477-511 ; E. CERIA, MB XVI, Turin, 1935, p. 34-281, avec les documents annexes, p. 465-567. Le P. Auffray lui a consacré un livre : Un saint traversa la France, Lyon, Vitte, 1937, 264 p., parfois d'après des informations nouvelles. Voir aussi notre "Essai de chronologie critique du voyage de don Bosco en France en 1883", Cahiers salésiens, 3, Lyon, 1980, 80 p. ; ainsi que les rectifications et compléments du "Répertoire analytique des lettres françaises ...", cité supra, n. 21.- Quant aux sources manuscrites, qui sont extrêmement dispersées, disons seulement ici que, malgré un titre prometteur, on ne trouvera à peu près rien en ACS 112, Viaggi, Francia 1883 ; cfr FdB 1348-1349. Dans cette série, une soi-disant "visita al Sacré Coeur de Montpellier" concerne Magliano Sabina, près de Rome ...

25. "Nouvelles du monde catholique. Don Bosco", Gazette du Midi, 5 avril 1883 ; coupure originale en Documenti XXV, 85.

26. C. de Barruel à F. Colle, Valence, 5 avril 1883 ; éd. MB XVI, 686, doc. 20, n. 1.

27. D'après la même lettre de C. de Barruel.

28. Article cité supra, n. 25.

29. "Don Bosco", Semaine religieuse, Nice, 22 avril 1883, p. 479.

30. Ce catalogue de vertus d'après l'article cité n. 29 de la Semaine religieuse, p. 478.

31. Menu détail : cette commune n'est dite Tain l'Hermitage que depuis 1920.

32. Le passage de don Bosco à Tain et à Tournon a été ignoré par les P.P. Ceria et Auffray, qui l'ont mélangé avec l'é-tape de Valence. L'arrêt à Tain est signalé par quelques mots de C. de Barruel : "... Je reprends à Tain, le vendredi, ma lettre interrompue à Valence ..." (C. de Barruel à F. Colle, Valence, 5 avril 1883 ; éd. citée n. 26) Cette lettre, commencée à Valence le jeudi 5 avril, avait donc été continuée à Tain le vendredi 6 avril. Quant au passage à Tournon, sur l'autre

rive du Rhône, le samedi 7, il ressort pour nous d'une lettre inédite du 11 avril suivant : "... Tant de monde désirait le bonheur de vous voir à Tournon samedi que, vous abordant au salon de Mlle Louitton ..." (Mme de Laboreyre de Chaptols à G. Bosco, Tournon, 11 avril 1883 ; ACS 126.21 ; FdB 1612 E6.) Le nom de la bienfaitrice - qui correspond au "Mlle Louitton" de la lettre que nous venons de citer - a été restitué d'après une lettre de Marie Luyton à G. Bosco, Tournon, Ardèche, 3 décembre 1883 ; FdB 1610 B8-9.

33. Cette date : le dimanche 8 avril, est moins assurée qu'on ne croirait. Une semaine après, un article "Annales de Fourvière", Echo de Fourvière, 14 avril 1883, disait textuellement, à propos de l'événement : "Samedi dernier, à l'exercice du soir, une foule immense se pressait pour entendre les paroles d'édification ...", etc. Il le situait donc au samedi 7 avril. Et le vitrail des salésiens de Lyon-Radisson : "Le dimanche 8 avril 1883, à l'exercice du soir ...", qui prétend citer exactement l'Echo de Fourvière, n'est pas d'une fidélité absolue à l'original. Mais cette date, peu vraisemblable puisque don Bosco était encore à Tournon dans la matinée du samedi, est aussi formellement contredite par une lettre du secrétaire Camille de Barruel à M. Colle (Moulins, 17 avril 1883), où nous lisons : "Vous aurez su, sans doute, que le Dimanche 8 courant, Dom Bosco a fait une instruction ou conférence, à Notre-Dame de Fourvière. L'Eglise était comble ..." (lettre éd. MB XVI, 688, doc. 21, n. 1).

34. C. de Barruel à F. Colle, Moulins, 17 avril 1883 ; lettre citée.

35. Siège : 6, rue de l'Hôpital, d'après les lettres de 1886 du président Desgrand et du secrétaire Debize.

36. On remarquera qu'à la Guillotière, don Bosco ne quêtait pas pour lui, mais pour l'oeuvre Boisard. Voir l'article "Dom Bosco à la Guillotière", par X., Echo de Fourvière, 21 avril 1883 ; article reproduit in extenso dans les Cahiers salésiens, 8-9, 1983, p. 112-115.

37. L. DUCURTYL, "Société de géographie", Echo de Fourvière, 21 avril 1883 ; texte reproduit in extenso dans les Cahiers salésiens, 8-9, cit., p. 115-117.

38. Don Ceria n'a accordé (en MB XVI, 69/13-16) qu'un rapide coup d'oeil à l'article de L. Ducurtyl. Il lui a préféré un récit anecdotique d'origine imprécise, qu'il trouvait en Documenti XXV, 88. Voir MB XVI, 69/16-23.

39. "... con la motivazione aver egli ben meritato della Società Geografica", MB XVI, 69/26-30.

40. L. Desgrand à G. Bosco, Lyon, 2 janvier 1886 ; éd. MB XVIII, 637, doc. 3.

41. "Partiamo per Parigi, ma colla fermata di un giorno a Moulins ..." (G. Bosco à P. Albera, Lyon, 16 avril 1883 ; Epistolario IV, 216).

42. Le nom de la localité a été estropié par les historiens salésiens qui ont lu soit Turlon-sur-Allier, soit Tournal-sur-Allier.

43. Cette dame écrivait son nom avec un d final.

44. Voir les lettres L. Chevoyon à G. Bosco, Paris, 24 janvier 1883, éd. MB XVI, 460, doc. 12 ; et Paris, 24 avril 1883, ACS 126.21, FdB 1597 E12 et 1598 A1, inédite.

45. J'ai raconté les journées d'avril sous le titre "Don Bosco rue de la Ville l'Evêque, à Paris, en 1883", Ricerche Storiche Salesiane, VII (1988), p. 9-34. Les principales pièces de ce dossier particulier sont la correspondance contemporaine entre Mlle O. de Sénislhac, à Paris, et sa supérieure générale de Montluçon, Mlle L. de Montaignac de Chauvance, aux Archives des Oblates, Montluçon ; et surtout le journal de Mlle Charlotte Bethford, dont l'original se trouve dans ces mêmes archives, mais qui a été édité par don Ceria en MB XVI, 476-484, doc. 22, 2.

46. Journal de C. Bethford, 20 avril 1883.

47. Voir le "Répertoire analytique des lettres françaises ...", cité supra n. 21.

48. Voir l'article cité "Don Bosco rue de la Ville l'Evêque ...", cité, p. 15.

49. D'après ses lettres contemporaines à mère Cécile Bruyère, à son abbé dom Couturier et à sa soeur religieuse, Paris, 1883 ; éd. Bulletin salésien, mars 1930, p. 75-76.

50. Je reprends ici des passages de l'article cité "Don Bosco rue de la Ville l'Evêque ...", p. 25-26.

51. "Dom Bosco", Semaine catholique de Paris et de la France, Paris, 6 mai 1883, p. 174. Voir l'article cité "Don Bosco rue de la Ville l'Evêque ...", p. 27-28.

52. Voir l'article du P. Auffray "Le Bienheureux Don Bosco au séminaire St-Sulpice", Bulletin salésien, juin 1931, p. 168. Pour la visite à Saint-Sulpice, la date du 30 avril, qui diffère de celle des P.P. Ceria et Auffray (le 23), est justifiée dans l'article "Don Bosco rue de la Ville l'Evêque ...", p. 31, n. 84.

53. D'après l'Ancien Magistrat, éd. revue, p. 61.

54. O. de Sénislhac à L.-T. de Montaignac, Paris, 26 avril 1883.

55. Journal de C. Bethford, 30 avril 1883.

56. Journal de C. Bethford, 26 avril 1883.

57. Journal de C. Bethford, 28 avril 1883.
58. Journal de C. Bethford, 30 avril 1883.
59. Journal de C. Bethford, même jour.
60. Voir, pour Paul Bert, MB XVI, 153/6 à 156/3 ; et, pour Victor Hugo, ibid., 156/4 à 163/7.
61. Paris, Picard-Bernheim et Cie, 1882, 176 p. Le titre que les P.P. Ceria et Auffray ont donné à l'ouvrage : Manuel civique, était fantaisiste.
62. J'ignore son origine première, tel qu'il nous arrive dès les Documenti XXV, 267, d'où il a été versé en MB XVI, 153/9-16 et 154/9-23. Emanait-il de don Bosco ? de don Rua ? de don de Barruel ? Fut-il forgé par don Lemoyne à partir d'une donnée générale ?
63. En Documenti XXV, 267-268. Ce point, qui fut certainement contrôlé par don Rua, lui-même présent à Paris en mai 1883, semble bien assuré : un geste de cette sorte ne s'invente pas.
64. En MB XVI, 154/8-15.
65. Voir le fascicule de ces Etudes préalables .., VIII, p. 89, texte et notes.
66. Il fut à Lille du 5 au 16 mai ; et, ce 16 mai, il célébra la messe dans la cathédrale d'Amiens.
67. L. AUBINEAU, Dom Bosco. Sa biographie .., p. 90-93. L'épisode était situé près du logis du libraire-éditeur de cet ouvrage, M. A. Josse, 31, rue de Sèvres.
68. J. du BOURG, Les entrevues des princes à Frohsdorf .., 1910, p. 132.
69. Paris, Librairie anti-cléricale, 1884. Léo Taxil était le pseudonyme de Gabriel-Antoine Jogand-Pagès (1854-1907), le littérateur anticléricale français de haut vol, qui allait bientôt (1885) mystifier le monde catholique, salésiens compris, par une prétendue conversion suivie de livres de révélations extraordinaires. En avril 1897, dans une conférence publique il reconnut avoir tout inventé.
70. "A travers champs", La Liberté, 5 mai 1883 ; coupure en Documenti XXV, 123.
71. Claudius Lavergne (1814-1887) était peintre et critique d'art, élève d'Ingres et de l'école des Beaux-Arts (E. BENEZIT, Dictionnaire critique et documentaire des peintres, sculpteurs .., nouv. éd., t. VI, Paris, 1976, p. 491.)
72. Entendez : le pensionnat de Notre-Dame de Sion, rue Notre-Dame des Champs, où don Bosco se rendit vraisemblablement le 25 mai.

73. Il s'agit de l'article de J. LAVERGNE, "Dom Bosco", L'Univers, 28 avril 1883 ; reproduit en MB XVI, 518-525, doc. 55.

74. J. Lavergne à Louisa Ozaneaux, Paris, 5 mai 1883 ; fragment édité dans la Correspondance de Madame Julie Lavergne recueillie par son fils Joseph Lavergne, Paris, Taffin-Lefort, 1924, t. II, p. 314-315.

75. Reproduite sous forme d'interview dans Le Pèlerin, 12 mai 1883.

76. Texte dans L. AUBINEAU, op. cit., p. 21-31.

77. Texte dans L. AUBINEAU, op. cit., p. 35-36.

78. Texte dans l'Orphelin. Revue de la Société de Patronage des Orphelinats agricoles de France, 4ème année, n° 6, juin 1883, p. 141-143 ; et dans L. AUBINEAU, op. cit., p. 37-42.

79. Texte dans L. AUBINEAU, op. cit., p. 70-82.

80. Texte dans l'Ancien Magistrat, éd. revue, p. 105-112.

81. Procès verbal de la réunion, reproduit en MB XVI, 501, doc. 39.

82. Texte résumé dans le journal Le Pas-de-Calais, 7 et 8 mai 1883.

83. L. AUBINEAU, op. cit., p. 22.

84. Même discours, ibid., p. 23.

85. Je reprends une image de G. BURDEAU, Traité de science politique, t. I, 2ème éd., Paris, 1966, p. 93-94.

86. Don Bosco recourait volontiers à ce terme de "fléau".

87. "Faire la justice", c'est le cuique tribuere suum des anciens. Voir S. ALPHONSE DE LIGUORI, Theologia moralis, livre III, § 486 et suiv. ; G. BURDEAU, Traité de science politique, t. I, p. 102-103.

88. Cet adjectif à propos de l'oeuvre des Comités agricoles dans le discours aux Lazaristes, L. AUBINEAU, op. cit., p. 42.

89. Même discours aux Lazaristes, dans L. AUBINEAU, op. cit., p. 38.

90. L. AUBINEAU, op. cit., p. 35.

91. L. AUBINEAU, op. cit., p. 23.

92. Discours de la Madeleine, dans G. AUBINEAU, op. cit., p. 29. Il faut, croyons-nous aujourd'hui, diviser les chiffres par cinq ou par dix ...

93. Discours aux Lazaristes, dans L. AUBINEAU, op. cit., p. 39.

94. Discours à Saint-Augustin, dans L. AUBINEAU, op. cit., p. 71-72.
95. Pour celles-ci, il recourait aux salésiennes.
96. D'après L. AUBINEAU, op. cit., p. 21.
97. D'après le journal Le Pas-de-Calais, 7-8 mai 1883.
98. Sur ce circuit par Reims, voir notre Essai de chronologie critique .., cit., p. 52 ; et l'introduction au Répertoire analytique des lettres françaises .., cit., p. 20-21.
99. D'après une lettre inédite du vicomte de Saint-Seine à G. Bosco, Molaize, par Cuizery, Saône-et-Loire, 15 décembre 1887 ; ACS 126.3, Saint-Seine, et FdB 1799 C2-4.
100. Détails et précisions dans l'Essai de chronologie critique .., cit., p. 52-55 ; et le Répertoire analytique des lettres françaises .., cit., p. 21-22, 148-149.
101. "Tante volte mi trovava imbrogliato come un pulcino nella stoppa" (MB XVI, 286/1-6), image d'ailleurs commune en italien. En vérité, la mise en situation a été le fait du biographe. Le texte manuscrit de don Lemoyne, qui est à l'origine de l'information, disait : "1883. Parigi. - D. Anfossi. - D. Bosco parlava dimessamente di sè. Ritornato da Parigi dove gli erano state date dimostrazioni grandissime di ammirazione e di rispetto, egli mi narrava cio' ridendo di se stesso e dicendo che molte volte si trovava imbrogliato come un pulcino nella stoppa. Prova di sua umiltà è che parlava volentieri della sua origine, il che fece specialmente a Parigi ; e ne sono prove i giornali Francesi, che in quei giorni ripetevano maravigliati che il sac. Bosco era stato da giovanetto semplice pastorello." (Fogli sciolti, in ACS 110, Lemoyne. Voir FdB 1202 B6.)
102. Littéralement : soulagement (sollievo).
103. Littéralement : leur serviront d'appui.
104. "L'onomastico del padre e i figli a mensa con lui", Bollettino salesiano, août 1883, p. 127-128.
105. La documentation sur ce bref voyage est imposante. Pour l'essentiel : 1) un long récit de l'agent du comte de Chambord, qui parvint à emmener don Bosco de Turin à Frohsdorf, Joseph du Bourg, dans son ouvrage Les entretiens des princes à Frohsdorf, 1873 et 1883, La vérité et la légende, Paris, Perrin et Cie, 1910, p. 112-168 ; 2) une lettre circonstanciée du chapelain du prince, l'abbé A. Curé, adressée le jour même du départ de don Bosco au nonce de Vienne, Mgr Serafino Vannutelli, Frohsdorf, 17 juillet 1883, éd. MB XVI, 571-575, doc. 84 ; 3) un rapport autographe inachevé de don Michele Rua, qui avait accompagné don Bosco, en ACS 112, Frohsdorf, voir FdB 1349 C4-9 ; 4) et aussi quelques lettres à don Bosco et à don Rua, ou encore de don Bosco lui-même, publiées dans les Memorie.

106. J. du BOURG, op. cit., p. 119-120.

107. Le baron Carlo Ricci des Ferres (1847-1925), qui était présent.

108. J. du BOURG, op. cit., p. 120-121.

109. J. du BOURG, op. cit., p. 146-147.

110. Ni don Ceria ni le P. Auffray n'ont répété ces propos curieux de don Bosco sur les francs-maçons.

111. J. du BOURG, op. cit., p. 162-163. On aimerait connaître les raisons de cet avertissement insistant. Provenait-il d'expériences particulières à don Bosco ? J'observe seulement que la franc-maçonnerie d'alors était anti-royaliste en France. "La maçonnerie est la République à couvert comme la République est la maçonnerie à découvert", selon un propos du franc-maçon Gadaud lors d'un convent de 1894. (D'après G. GAUTHEROT, "Franc-maçonnerie", Dictionnaire apologétique de la foi catholique, dir. A. d'Alès, II, 1924, col. 115.) Léon XIII était sur le point de publier Humanum genus (20 avril 1884) ...

112. A. Curé à S. Vannutelli, 17 juillet 1883.

113. J. du BOURG, op. cit., p. 168.

114. Exactement : lui-même donna quinze mille francs et sa femme cinq mille. Voir J. du BOURG, op. cit., p. 158-159.

115. Maria Teresa à G. Bosco, Frohsdorf, 14 octobre 1883 ; éd. MB XVI, 352.

116. Journal officiel de la République française. Chambre. Débats parlementaires, 3 février 1884, p. 280 (séance du 2).

C h a p i t r e V

IDÉES-FORCES DE DON BOSCO SUR LA VIE SALÉSIENNE

ENTRE 1878 ET 1883

Le chapitre du 4 novembre 1878

Les critiques les plus constantes et les plus sévères de Mgr Gastaldi à l'encontre de don Bosco concernaient le recrutement et la formation de ses salésiens. Il l'accusait d'accepter chez lui des séminaristes reconnus inaptes au ministère sacerdotal. Son noviciat était un leurre. Ses religieux n'étaient guère initiés aux vertus passives : l'humilité, l'obéissance, l'ascèse. A partir de 1878, avec l'explosion de sa petite société, il semble que don Bosco ait dû au moins partiellement reconnaître le bien-fondé de ces remarques. Ses interventions en chapitre en 1878, 1880 et 1883 ne laissent que peu de doutes à ce sujet.

Le chapitre supérieur qu'il présida le 4 novembre 1878¹ révéla un certain malaise dans la communauté du Valdocco. On procédait trop alla buona ; il fallait mieux choisir les candidats et combattre un relâchement évident chez plusieurs. Traduisons l'essentiel du procès verbal de la séance.

Après les exercices spirituels de Lanzo durant le mois de septembre de cette année, plusieurs clercs avaient été acceptés dans la maison "en vue de la congrégation", ainsi que des jeunes

de maisons salésiennes qui n'avaient pas participé à ces exercices. Ils demandaient maintenant la vêtue cléricale (la soutane) et, par conséquent, l'entrée (iscrizione) dans la congrégation. Le chapitre posait le problème de leur acceptation. Il commença par recevoir comme clercs Antonioli et Ferraris Secondo, qui provenaient du diocèse de Vigevano. Puis Quaranta Martino, du diocèse de Cuneo, fut reçu comme aspirant (postulant), ainsi que Baravalle, qui provenait de celui de Turin. Furent encore acceptés comme ascritti (novices, terme que don Bosco n'aimait pas) Turin, qui était du séminaire de Susa, et aussi Ferrero, Vela et Cavalli, jeunes formés dans des maisons salésiennes, qui n'avaient pas participé aux exercices spirituels de Lanzo. Capralli, qui, présent à Lanzo, avait été oublié, fut lui aussi accepté. La question de l'acceptation comme ascritto de l'aspirant Viandolato fut alors posée. A la fin d'une longue discussion sur son cas, il fut décidé qu'il demeurerait aspirant. Il n'avait certes pas démérité, durant ses quelques mois de présence dans la maison il s'était même très bien comporté. Mais il y avait eu des précédents, qui ne furent pas confiés au papier, mais sur lesquels les capitulaires disposaient d'informations apparemment précises et gênantes. Don Giovanni Cagliero surtout tint mordicus au principe selon lequel la congrégation salésienne n'avait pas été conçue pour y venir pleurer ses péchés : il existait pour cela des ordres contemplatifs. Les postulants salésiens devaient être en mesure de se lancer au milieu du monde pour "le salut des âmes". Ce cas particulier faisait cependant réfléchir à d'autres analogues. Il fut décidé que don Cagliero chercherait des informations spéciales et confidentielles sur deux des séminaristes postulants : Quaranta Martino et Baravalle. Don Barberis observait que la méthode "quasi-générale" avait été jusque-là de recevoir les candidats à la seule condition qu'ils présentent les papiers requis. Les informations n'étaient prises que successivement. A l'avenir, elles le seraient dès leur arrivée pour éviter de graves inconvénients, qui avaient été constatés.

Après un intermède sur deux clercs de Mantoue, qui, leur séminaire étant fermé, demandaient de suivre à l'Oratoire des études de philosophie, non pas en soutane comme leurs compagnons, mais en civil, une nouvelle question, que le chroniqueur jugea "aussi longue que douloureuse", fut posée au chapitre. Depuis la naissance de la congrégation, remarquait-il, les salésiens n'en étaient peut-être jamais venus à une détermination aussi rigoureuse. Jusqu'alors, "les choses allaient alla buona. On gardait ainsi dans la maison des clercs à la vocation douteuse, dont la conduite peut être qualifiée de bien médiocre". Pour l'heure, il y avait à l'Oratoire des clercs qui, sans être mauvais, paraissaient dépourvus d'"esprit ecclésiastique". Le chapitre crut préférable de les écarter plutôt que d'introduire par eux le relâchement dans la communauté. Comme les avis divergeaient, les capitulaires votèrent à bulletins secrets. Sur cinq de leurs noms soumis au vote, quatre clercs furent jugés démunis des qualités nécessaires à la vie cléricale. Leur renvoi chez eux fut décidé. "C'est une mesure qui coûte de véritables désagréments", écrivait don Barberis. Aussi ne fut-elle prise qu'à regret. Et les prières habituelles terminèrent une séance difficile.

Don Bosco n'avait pas montré de semblables exigences sur les qualités de divers ex-séminaristes reçus chez lui depuis le début des années soixante-dix. Malgré le travail acharné auquel il soumettait ses jeunes religieux et qui, dans son esprit, les empêchait de se perdre², le relâchement pernicieux pouvait les guetter. Il le vérifierait dans des circonstances peu réjouissantes dans les années qui suivraient.

Réflexions sur le but de la société salésienne

L'observation de don Cagliero méritait réflexion. Don Bosco n'avait certainement jamais pensé créer des monastères. Sa société était une société de travail apostolique. Il écrira le 12 janvier 1880 au cardinal préfet de la congrégation des Evêques et Réguliers : "Je crois pouvoir assurer Votre Eminence que les

salésiens n'ont pas d'autre fin que de travailler à la plus grande gloire de Dieu et au bien de la sainte Eglise, de répandre l'Evangile de Jésus Christ parmi les Indiens des Pampas et en Patagonie."³

Travailler, oeuvrer, peiner, se dépenser jusqu'à en mourir pour Dieu et pour les "âmes", don Bosco voulait que ses disciples partagent cette passion qui l'avait toujours habité. Le titre de "congrégation" pouvait tromper sur le vrai sens de son entreprise. Le 29 septembre 1880, quand la maison de Marseille était menacée de fermeture, il annonça son désir de dénommer sa congrégation : Pia Società Salesiana di beneficenza⁴. Ses salésiens étaient et demeureront des bienfaiteurs de la société et de l'Eglise. Voyez-les à La Spezia. Selon une circulaire qu'il datait du 11 octobre 1880, ils avaient, en 1877, loué un local au centre d'une population en subit accroissement (elle était passée de quatre à trente mille habitants), mais absolument dépourvue d'églises, d'écoles et d'hôpitaux. Trois cents enfants y étaient désormais recueillis et recevaient une instruction "scientifique et religieuse", tandis qu'à proximité, dans une salle convertie en chapelle, plusieurs centaines d'adultes pouvaient remplir leurs devoirs de religion. Et, pour l'affermissement de cette oeuvre nouvelle, don Bosco demandait le concours de "ceux qui aiment le bien de la religion et de la société civile"⁵. Quand il rédigeait ses "Brèves notices" sur sa société, il ne manquait pas de répéter son idée de fond : "Le but de la Pieuse Société Salésienne est de venir en aide à la jeunesse pauvre et abandonnée"⁶. A d'autres, par conséquent, les longues prières et la contemplation. Il avait soin de le préciser pour ses coopérateurs, salésiens hors communauté, qu'il donnait comme formant une sorte de tiers-ordre. Dans la Breve notizia de 1881, qui vient d'être citée, il redisait certaines phrases importantes de son Regolamento des coopérateurs de 1876 : "Les coopérateurs salésiens constituent comme un tiers-ordre qui diffère un peu de ceux des Franciscains et des Dominicains. Ceux-ci ont pour fin

de promouvoir l'esprit de piété parmi ceux qui vivent dans le siècle, tandis que les coopérateurs salésiens se proposent fondamentalement (per massima fondamentale) d'accomplir des oeuvres de charité pour les bonnes moeurs et la société civile, avec une sollicitude particulière pour les enfants pauvres et abandonnés.⁷ Avant d'entreprendre le grand voyage de 1883, il redit ce principe dans une circulaire française : "Le but de la pieuse Société Salésienne est de venir en aide à la jeunesse pauvre et abandonnée"⁸. Préciser et réaffirmer ce "but" lui tenait certainement à coeur.

Pour ses oeuvres de charité, il réunissait des gens robustes, capables d'affronter un labeur exigeant et multiple, qui, en fait, débordait de beaucoup le monde de la jeunesse pauvre et abandonnée. Le 30 janvier 1880, il écrivait depuis Marseille au maître des novices Giulio Barberis : "Dis (aux ascritti) que j'attends de grandes choses de leur bonté, de leur étude et de leur santé. - La moisson évangélique est chaque jour plus abondante. Courage donc, mes chers ascritti. Dieu vous prépare des grâces, du travail et le Paradis ..."⁹ Ce n'était ni génial ni profond, observera-t-on peut-être. En tout cas, ces simples signes convenaient parfaitement au tempérament actif et généreux des garçons de quinze à vingt ans auxquels elles étaient destinées. Don Bosco les entraînait.

Les préoccupations majeures de don Bosco en septembre 1880

Certaines questions essentielles de vie religieuse des salésiens se posèrent avec acuité à don Bosco en 1880. Sa congrégation avait alors une crise d'adolescence. L'afflux de jeunes salésiens en ces années lointaines nous laisse pantois aujourd'hui. Il y avait, en 1880, selon les listes nominatives de l'époque, trois cent vingt-cinq profès perpétuels (en règle ordinaire, la profession perpétuelle suivait immédiatement le temps de noviciat), quatre-vingts profès triennaux et cent quarante-six ascritti, soit un novice pour trois profès.¹⁰ Dans ce

monde, les plus anciens, tels que Bonetti, Rua, Lemoyne .., avaient une quarantaine d'années. Les rouages de l'institution n'étaient pas encore rodés, l'esprit commun n'était pas encore charpenté d'habitudes solides. Enfin, la méthode confiante de conduite des hommes, qui était celle de don Bosco, encourageait les manifestations originales des tempéraments indépendants. Et il les attirait dans sa société. L'affaire du salésien polonais Matthieu Grochowski pouvait l'alarmer. Grochowski, ordonné prêtre après avoir vécu quatre années à l'oratoire de Turin, s'en était bientôt allé dans son pays durant l'automne de 1879, afin, disait-il, d'y recueillir des fonds pour l'église S. Giovanni Evangelista. Il n'avait pas donné de ses nouvelles, avait été aussitôt l'objet d'une grave dénonciation anonyme, avait protesté contre une monition de don Cagliero, avait été alors dûment relevé de ses vœux par don Bosco le 15 mars 1880 et déclaré suspens jusqu'au jour où un évêque accepterait de le prendre en charge¹¹. De graves désordres étaient donc devenus possibles dans la jeune société. La soumission à l'autorité n'y était pas toujours à l'honneur.

Don Bosco déplorait alors d'autres cas d'indiscipline, moins graves certes, mais qui le vexaient fort. Il tint à parler avec une fermeté inaccoutumée lors du deuxième chapitre général, qui se tint à Lanzo du 3 au 15 septembre 1880. Ses interventions portèrent sur des questions jugées par lui essentielles en une période de fondation. Elles sont d'autant plus intéressantes pour nous que, jusqu'à maintenant, l'histoire salésienne officielle les a ignorées¹².

L'obéissance beaucoup trop négligée

Don Bosco avait certainement décidé de parler net et fort dès la première séance de travail de ce chapitre, dans la matinée du 4 septembre. Une société à vœux lui assurait en principe le concours d'un personnel stable et docile à ses orientations. C'est pourquoi, avec les encouragements de Pie IX, en 1858 et

1859 il s'était résolu à cette formule qu'il n'avait pas envisagée à l'origine. Or, remarquait-il en ouvrant la série de ses réflexions capitulaires, les salésiens de 1880 ne mettaient guère d'empressement à obéir en général et à lui-même en particulier. Loin de commencer par de jeunes écervelés absents, il accusait d'abord ses proches collaborateurs qu'il avait sous les yeux. Le procès verbal lui faisait dire :

"... Cependant, pour en venir à autre chose, continua don Bosco, il faut promouvoir certains points dans notre congrégation. D'abord et beaucoup, la vertu d'obéissance. Elle existe dans nos maisons, mais, à bien des égards, elle faiblit et se refroidit. Spécialement, elle fait défaut jusque chez les supérieurs, qui disent ensuite : je pensais .., je croyais ... Mais, en attendant, ça ne se fait pas et tout marche mal, faute de véritable obéissance. En la matière, certains comportements sont intolérables. On confie un office à quelqu'un ou on lui donne une charge ; et lui, sans rien dire, ne fait pas ce dont il a été chargé. Le supérieur est tranquille, parce qu'il sait avoir donné des ordres. Mais il est ensuite parfaitement déçu, quand il croyait une affaire terminée et qu'il apprend qu'elle n'a même pas été commencée ; ou bien, quand, croyant qu'une entreprise fonctionne bien, parce que dirigée, il vient à apprendre que tout est en désordre et va à vau^ll'eau, parce que le responsable de sa direction ne s'en est pas occupé et qu'il a tout planté là. Cela produit un tort immense à notre congrégation. Que chacun, spécialement ceux qui commandent, sache se sacrifier et accepter de réels sacrifices, mais que les affaires marchent bien ! Il faut que cette obéissance sans réserve, même au prix de sacrifices, commence par les membres du chapitre supérieur, afin que, par lui, elle s'étende aux directeurs, aux préfets et à tous les confrères de la congrégation."¹³

La désinvolture de certains de ses collaborateurs immédiats en matière d'obéissance avait certainement blessé don Bosco, car

il y revint durant l'après-midi de ce même jour¹⁴. On lit en effet dans le procès-verbal : "L'occasion se présentant, don Bosco reparle de l'obéissance des confrères, spécialement des supérieurs. Il se montre "assez profondément" mécontent de ce que, malgré ce qu'il a déjà dit et fait, il n'ait pas été suffisamment entendu sur ce point. Les suites sont regrettables, désagréables ou encore laissent à désirer. Tout cela parce que l'on ne procède pas unitairement (littéralement : avec un seul principe), mais chacun à sa manière (littéralement : les divers veulent diverses choses). Il est donc recommandé à tous les directeurs de commencer par donner eux-mêmes le bon exemple sur ce point en cherchant à exécuter eux-mêmes et à faire exécuter chacune des dispositions et chacun des ordres (littéralement : volontés) supérieurs ; puis de s'employer de tout leur pouvoir à obtenir ce même comportement de leurs subalternes par des exhortations, des conférences et de toute manière ..." ¹⁵

Thème inépuisable cette année-là, l'obéissance reparut encore sur les lèvres de don Bosco durant la matinée du 9 septembre à propos des communautés locales. Nous avons reculé, constatait-il non sans irritation. Dans leurs conférences réglementaires aux confrères, que les directeurs, disait-il, "recommandent beaucoup l'obéissance, cette vraie soumission qui plaît tant au Seigneur. Or, sur ce point on a vraiment reculé : chaque maître et chaque chef d'atelier tend à se rendre autonome, on n'accepte qu'en protestant les ordres supérieurs ; et il arrive qu'après avoir été acceptés ils ne soient pas exécutés. Cela ne peut pas être toléré. Le moyen de supprimer cet abus est de faire bien faire les rendements de compte et d'insister dans les conférences sur l'exacte observance des règles et sur l'obéissance." ¹⁶ Comme Mgr Gastaldi l'avait pressenti, don Bosco ne recueillait-il pas ainsi les fruits d'un certain anarchisme inhérent à sa méthode et à son esprit ?

L'application du système préventif

Le système préventif de don Bosco exigeait des qualités non communes chez ses disciples éducateurs. Dans le discours d'ouverture du chapitre général de 1880, il regrettait aussi vivement certaines défaillances pédagogiques de ses religieux. Les relations maîtres-élèves autrefois excellentes périclitaient. Il déplorait l'affaiblissement de l'esprit de saint François de Sales dans ses écoles. Les siens appliquaient de moins en moins le système qu'il avait préconisé dans son opuscule de 1877. "Autre chose qu'il faudra tâcher de promouvoir ensemble, l'esprit de charité et de douceur de saint François de Sales. Il est en train de faiblir chez nous ; d'après ce que j'ai pu observer dans diverses maisons, il faiblit spécialement dans les écoles. Certains jeunes ne sont pas bien vus et ne sont pas bien traités par leurs maîtres. D'autres sont abandonnés en classe, on ne s'en occupe plus, ils restent longtemps et longtemps sans être interrogés, sans que leurs devoirs soient corrigés, etc. D'autres enfin sont mis à la porte de leur classe et, si les supérieurs les y renvoient, leurs maîtres ne les conservent que de force et de mauvais gré ; ils font la tête à leur supérieur parce que celui-ci ne leur donne pas raison. Tant et si bien que, parfois, ce supérieur, pour ne pas entrer en conflit avec le maître et n'en pas venir à de pénibles décisions à son encontre, est contraint de renvoyer un élève et de prendre à son égard des mesures sans bienveillance, alors que (par des mesures bienveillantes), il eût été attiré vers Dieu et vers la religion. J'insiste beaucoup pour que ce véritable esprit de douceur et de charité soit mis en oeuvre par vous et que l'on fasse tout pour le propager parmi les confrères de nos maisons, spécialement parmi les professeurs. S'encourager ainsi mutuellement avec charité et douceur¹⁷ sera toujours le soutien de nos maisons."¹⁸

L'importance de l'esprit de la communauté éducatrice

Don Bosco ne réservait pas la charité et la douceur aux seules relations des éducateurs avec les jeunes. Ces vertus

majeures devaient aussi imprégner les relations des éducateurs entre eux. La congrégation salésienne en tirerait avantage elle-même, car, au sentiment de don Bosco, les vocations d'éducateurs salésiens se multiplieraient au spectacle de communautés éducatrices unies et aimantes. Il poursuivait son discours :

"Les vocations continuent à diminuer terriblement, elles diminuent partout et aussi chez nous. Autrefois, nous croyions (et c'était presque toujours le cas) que, si un enfant venait chez nous avec un petit signe de vocation, nous pouvions l'attirer, le former à notre guise et en faire un prêtre. Maintenant, il n'en va plus ainsi. Je constate chaque jour davantage que nos collègues prennent le pli des autres. Les élèves ne manifestent plus l'élan d'autrefois pour le bien, la religion et les personnes de la religion. - Comment arrêter cette évolution et obtenir ce que l'on obtenait auparavant ? Comme les périls et les efforts se sont accrus du côté du mal, il faut que les nôtres augmentent aussi. Avant tout, je crois nécessaire que nous nous traitions mutuellement avec une grande charité et une grande douceur et que nous en usions de la sorte avec tous les confrères. Cette charité et cette douceur mutuelles inciteraient déjà beaucoup les jeunes à partager notre genre de vie. Car il est dans la nature de l'homme et spécialement de l'enfant, d'aimer et de chercher à entrer dans le genre de vie de celui qui lui plaît et qu'il vénère. - Quand, en outre, notre douceur, après avoir été manifestée pour nos confrères, se reverse aussi sur les élèves, ceux-ci en sont comme électrisés. Nous gagnerions de cette manière beaucoup dans leur affection et, par là, sur leur vocation. J'avais appris qu'un membre de cette maison était décidé à la quitter. Je le laisse faire. Mais ensuite, quand il était sur le point de partir, je le prends amicalement et je lui dis : "Tu rentres maintenant chez toi. Soit, mais d'abord je veux que tu me fasses un plaisir. Dis-moi un

peu : franchement, qu'est-ce qui t'a déterminé à cela ? - Je voulais me faire salésien, me répondit-il ; mais j'ai vu qu'ils ne sont pas d'accord entre eux et se critiquent mutuellement. Je ne veux plus aller avec eux, etc." Je lui fis remarquer que quelques unités ne forment pas l'esprit d'une congrégation, que la plupart sont vertueux, etc. Et il me répondit : "C'est vrai, je vois qu'il y a beaucoup de vertu chez beaucoup ; mais, que voulez-vous ? ce dont j'ai été le témoin m'a laissé si mauvaise impression qu'ils m'ont ôté tout désir (de rester) ; je craindrais de ne plus faire de bien avec une telle prévention." - Certains remarquent un défaut chez leurs supérieurs et ils s'en vont. Ce supérieur est souvent une sainte personne, mais ses procédés sont grossiers (tratta rozzamente) ; ou bien il manque de patience. Eh bien, on ne s'occupe pas de ses vertus, mais de ses défauts.

"Par conséquent, je vous le dis et vous le répète : la douceur et la charité entre nous et avec les jeunes sont les moyens les plus puissants pour les bien éduquer et cultiver en eux les vocations. Ils se disent : "S'ils s'aiment tant entre eux, ils m'aimeront aussi quand je serai avec eux." On pourra objecter : "Mais, entrent-ils en congrégation pour se faire aimer, mais ..." Que dire ? Le fait est que, de cette manière, ils entrent, s'y comportent bien et, peu à peu, deviennent des membres capables de rendre de grands services à la congrégation. Ils y feront un grand bien. Sinon, ils n'entrent pas et, la plupart du temps, tournent très mal et se pervertissent ; tandis que, s'ils avaient été traités avec douceur et charité, ils auraient pu être sauvés."¹⁹

L'affaiblissement de la moralité

Le refus de vivre chez don Bosco ne provenait pas seulement du spectacle des mésententes entre ses collaborateurs ou de la rusticité des manières de certains d'entre eux. Beaucoup de jeunes choisissaient une autre voie pour des questions de mœurs.

Don Bosco continuait :

"A la base des vocations, il y a la moralité. C'est à pleurer (de voir) combien l'immoralité est répandue à notre époque et combien elle se répand tous les jours davantage. Malgré nos efforts, il nous arrive souvent d'éloigner des jeunes de nos maisons. Arrivés chez nous déjà rongés par le vice, pendant quelque temps ils vont bien ; puis c'est la chute. Qu'y faire ? Veiller le plus possible ; commencer par donner nous-mêmes le bon exemple ; que jamais la plus petite tache ne vienne nous salir ; et puis promouvoir ce qui peut favoriser la moralité, comme l'esprit de dévotion, la fréquentation et la bonne réception des sacrements, etc. , et aussi éloigner ce qui est nocif."

Il fallait batailler contre le vice jusque dans la toute petite enfance. Les asiles, que Ferrante Aporti (1791-1858) avait introduits en Italie depuis déjà un demi-siècle, étaient parfois causes de son développement très précoce chez les tout-petits. "Nous avons en ce moment à combattre beaucoup, continuait don Bosco : le vice est dominant. On voit aujourd'hui des enfants qui entament une chaîne d'immoralité dès l'âge de quatre et cinq ans ; ils la gagnent jusque dans les asiles d'enfants. Je n'aurais jamais cru que ces asiles feraient autant de mal²⁰. A huit et dix ans, la malice précoce atteint un niveau que l'on ignorait autrefois à dix-huit et vingt ans. Il en résulte un affaiblissement général de l'énergie et de la santé des jeunes. Rares sont, en conséquence, les éducations mâles, robustes, propres aux grandes fatigues et permettant de les supporter sans danger pour la santé. Les congrégations religieuses elles-mêmes, si elles veulent avoir encore des élèves et garder leurs collèges, sont obligées de s'adapter à l'époque, d'avoir des égards spéciaux pour le repos, des égards pour la nourriture, la fatigue, etc., parce que les santés n'ont plus la robustesse d'autan. - Et tout cela provient de l'immoralité. Et le pire, c'est que, là où il y a immoralité il n'y a plus de vocations, il y a

même mépris de toute chose sacrée."²¹

Le recrutement des salésiens

Don Bosco était emporté par l'un de ses soucis majeurs : le recrutement d'auxiliaires apostoliques, pour parler comme lui, de "vocations" salésiennes. Pour les recruter dans les meilleures conditions, il en était même venu à modifier sa clientèle pédagogique : aux enfants "pauvres et abandonnés", il préférait les enfants moralement intacts. Car l'institution salésienne, cellule propre, excluait de son sein les éléments "mauvais", agents de contamination. Il poursuivait ainsi sa réflexion sur le recrutement. "Pour en venir à d'autres moyens pratiques aptes à susciter les vocations, en quelques mots les voici :

1° Toujours bien parler des prêtres. 2° Eloigner avec constance les mauvais camarades. 3° Ecarter les mauvais livres, y compris ceux qui, sans être mauvais en soi, exaltent l'imagination et attisent les passions. 4° Que les maîtres, les surveillants, les directeurs, y compris en chaire, parlent fréquemment de la vocation et fassent comprendre que la vie entière dépend d'elle comme d'une roue maîtresse de l'existence, qu'il faut donc y penser beaucoup, prier, se faire conseiller. Sans jamais dire ni : fais-toi prêtre ; ni : ne te fais pas prêtre. L'important est qu'ils réfléchissent et entrent dans l'état de vie qui leur convient le mieux. De la sorte, s'il existe un germe de vocation, il n'est pas étouffé et il fleurit. 5° Faire lire nos brochures, par exemple les vies de Dominique Savio, de Magon, etc., parce que la logique du monde veut qu'une maison, un collège, une congrégation qui ont su produire des enfants aussi bons, je les aime, je les estime et, si je voulais devenir prêtre, j'irais là. J'y vais, je verrai ... 6° Un sixième moyen est de travailler beaucoup nous-mêmes. Les gens voient beaucoup de frati, beaucoup de prêtres qui prêchent et confessent ; mais, dit le monde, on les voit trop peu. Les salésiens eux font classe, font le catéchisme, font des sermons, ils sont partout, ils font tout, et cela les attire vers nous. Il y a peu, on m'a dit : vous avez envoyé un

salésien à Rome²², et il met la moitié de la ville sens dessus dessous ; s'il en venait quinze ou seize, qu'est-ce qu'ils ne feraient pas ?"

Une spiritualité de l'action

Don Bosco retrouvait là un point cardinal de sa spiritualité intelligemment laborieuse. "Que l'on travaille donc beaucoup et de tous côtés. Que l'on tâche de conserver ce qui est bon dans les populations et chez les enfants ; de le mettre et de l'accroître s'il n'y est pas ou s'il est en petite proportion ; et, même humainement parlant, nous y gagnerons beaucoup soit des bons soit des mauvais (tristi). Je me rappelle toujours ce que me disait un jour le grand Pie IX d'heureuse mémoire. Nous sommes dans un siècle matérialiste. De bonnes prières, des pratiques de piété, des sacrements, cela ne vaut rien pour ces gens. Il faut créer des oeuvres qui se voient et opposer des oeuvres de charité à leurs oeuvres de philanthropie. Par exemple recevoir des enfants, visiter des prisonniers et des choses de ce genre. Tout en nous rendant agréables à Dieu, cela nous fait aussi aimer des méchants, qui, de la sorte, non seulement nous laissent travailler, mais nous aident dans nos oeuvres de charité. - Moi, continuait don Bosco, je me trouve fréquemment avec des liberaloni de première catégorie. Alors que, souvent, ils ne me connaissent pas, le discours tombe sur nous. Eh bien, ils disent : Don Bosco, mais oui qu'il travaille ; et les salésiens, mais oui qu'ils travaillent. Ils recueillent tant de pauvres jeunes de la rue. Ils méritent bien de la société civile, ils font bien. Des prêtres comme ceux-là, qu'ils vivent longtemps pour le bien de leurs semblables. A un monde mauvais, nous ne pouvons opposer des patenôtres, même pas des miracles ; il lui faut des oeuvres. Il faut recueillir beaucoup de garçons."

L'épisode de Marseille

Et il expliqua, pour illustrer son propos, comment Marseille avait subitement pris parti pour les salésiens. Sa compassion

pour les jeunes abandonnés - non pas ses miracles - avait conquis la ville. "A Marseille, lisons-nous dans le procès-verbal, qu'est-ce qui a suscité dans la population un enthousiasme qui a rendu les gens apparemment fous de bienveillance à notre égard ? Cela a commencé par un petit fait. Il faisait grand froid et il neigeait. Je rentrais dans notre maison. Près de là, au coin d'une rue, un petit garçon en larmes était debout comme transi. Je m'approche, je l'appelle et il ne répond pas. Je l'interroge encore et il me dit : "J'ai faim." Je le fais venir dans notre maison. On lui donne à manger et on lui dit d'aller chez son père et sa mère. "Je n'en ai plus. - Tu peux entrer chez toi pour te protéger du froid. - Je n'ai pas de maison. - Mais où dors-tu ? - Ici ou là, sous un porche, etc." A cette époque, notre maison de Marseille était remplie de jeunes ; il ne restait pas un seul lit. Peu importe, on s'arrange au mieux, on le garde, on l'enregistre et il est encore maintenant chez nous. Quelques habitants avaient vu le fait. Ils s'informent de la suite, ils en parlent, l'histoire vole de bouche en bouche et Marseille en est remplie. Les aumônes pleuvent de tous côtés, les bons et les méchants nous bénissent. - Concluons sur ce point : travailler beaucoup et la congrégation sera en bénédiction."

A cet endroit, sans que l'on sache si don Bosco intervenait, le chapitre déplora les lectures mondaines (les histoires d'amour) des clercs salésiens, qui leur faisaient grand tort. Il fallait spécialement éviter l'Arioste, Métastase, d'Azeglio, ainsi que divers romans de bon esprit, mais qui remplissaient la tête de leurs lecteurs d'idées vaines ou sombres, les Pro-messi sposi par exemple ...²³

Le procès verbal dit ensuite; "Il existe aussi, continua don Bosco, une manie parmi les professeurs et les jeunes prêtres de me demander la permission de lire des livres prohibés. Il convient de faire ici une remarque importante. Le catholicisme, pour être goûté dans sa beauté, doit être tout entier bien connu. Si

l'on s'emplit de préjugés sur un point, on en vient à ne plus goûter l'ensemble. Je ne dis donc jamais de lire de mauvais livres, même à celui qui est certain de n'en pas éprouver de mal. Il y a tant de bons livres de toute sorte ; qu'on aille à ces sources où l'excellent abonde, sans butiner le peu de bon perdu dans les bourbiers. D'autant qu'il est trop rare qu'un peu de saleté ne soit pas mélangé au bon ou, pour le moins, qu'il ne résulte (de la lecture) une moindre dévotion et plus d'indifférence envers la religion." Les oeuvres contestables n'avaient jamais à être louangées ni vendues.. Et cela, non seulement aux jeunes, comme certains des assistants le croyaient, mais, selon don Bosco, aussi aux étrangers.²⁴ Dans sa vision des choses, don Bosco, qui immergeait ses salésiens dans le monde, avait soin de les envelopper d'une carapace d'interdits qui, pensait-il, les préserverait de ses maléfices. Ses religieux pratiquaient ainsi à leur façon une certaine fuga mundi ...

La cohésion indispensable de la construction salésienne

Au cours de ce chapitre de 1880, don Bosco insista fortement sur la cohésion indispensable à une congrégation, où la discipline était mise à mal. Pour l'assurer, il fallait un bon réseau de communications intérieures. "Pour la bonne marche de la congrégation, dit don Bosco - selon le procès verbal - il importe beaucoup de chercher en toute chose à tout concentrer dans le directeur ; que chaque directeur se maintienne bien uni en tout avec son inspecteur et les inspecteurs avec le recteur majeur. Si nous pouvions obtenir que ce principe soit désormais observé, nous pourrions nous flatter d'avoir placé une pierre bien solide à la base de notre congrégation. Il faut donc que les inspecteurs informent très fréquemment le recteur majeur de leurs affaires importantes, qu'ils lui demandent conseil et suivent entièrement ses directives. Qu'ils lui fassent connaître franchement le bien et le mal de leurs inspections sans rien exagérer ni excuser, et qu'ils remédient (aux déficiences) en

accord avec lui. Qu'ils soient heureux de disposer au chapitre supérieur de tant de conseillers et d'auxiliaires ; qu'ils les considèrent comme de vrais amis, dont le seul souci est le bon fonctionnement de la congrégation."

Don Bosco continuait : "Que chaque directeur se tienne très uni à son inspecteur. Qu'il s'entretienne avec lui le plus fréquemment possible soit de vive voix soit par écrit. Qu'il ne se contente pas de répondre à ses lettres circulaires, qu'il lui demande conseil chaque fois qu'il n'est pas sûr de lui-même. Qu'il ne craigne pas que l'inspecteur vienne à connaître certains manquements et certaines irrégularités de sa maison. Au contraire, qu'il les lui explique avec précision pour être aidé et conseillé opportunément par lui. Qu'inspecteur et directeur se considèrent comme d'une même famille et responsables d'une même affaire, qu'il leur faut essayer de faire bien fonctionner. Que les directeurs prient leurs inspecteurs de visiter leurs maisons et leur indiquent les améliorations qui leur paraissent souhaitables."

Au jugement de don Bosco, le directeur salésien était le premier responsable à la fois d'une communauté religieuse et d'une entreprise qui, le plus souvent, était un collège. Ses confrères étaient ses collaborateurs. "Que chaque confrère considère son directeur comme un père affectueux ou comme un grand frère, désigné à ce poste pour l'aider à bien remplir son office. Que les confrères ne cachent à leurs directeurs ni le bien ni le mal, mais se montrent à eux tels qu'ils sont. Tous doivent être convaincus que les affaires de la maison et du collège n'iront bien qu'à la condition d'y travailler comme s'ils ne formaient qu'un seul coeur et une seule âme ; chose impossible à obtenir²⁵ si chaque confrère ne s'accorde pas (littéralement : ne fait pas centre) avec son directeur et ne lui ouvre pas son coeur. Dans les premières années de l'Oratoire il n'y avait pour ainsi dire pas d'autre supérieur que don Bosco. Ses aides n'a-

vaient pas les capacités voulues et les tâches étaient extraordinaires. Personne n'était encore rodé à quoi que ce soit. Et pourtant tout allait bien et c'était un bonheur de vivre à cette époque. Comment expliquer cela ? Je crois que cela tenait uniquement au fait que don Bosco se trouvait toujours au milieu de tous²⁶. Tous conféraient avec lui, chacun avait le coeur ouvert pour lui, on ne faisait pas de mystère avec lui. On était très peu habile, mais l'on exécutait volontiers et avec soin ce que don Bosco disait de faire. D'être un seul coeur et une âme avec son supérieur faisait que tout allait bien, alors qu'on n'avait l'habitude de rien et que l'on manquait de tout. Oui, la beauté de l'Oratoire d'autrefois tenait à la douceur dans le commandement et à la spontanéité dans l'obéissance. Il n'y avait alors que le seul don Bosco et une seule maison. Et tout marchait. Mais aujourd'hui que les choses se sont extraordinairement développées²⁷, comment maintenir cette union entre nous ?"

L'anxiété de don Bosco est perceptible. Les proportions prises par son oeuvre au début de ces années quatre-vingt n'allaient-elles pas violenter son esprit sous le poids du nombre et la diversité des cellules ? Il voulait parer à la fragmentation qui se dessinait. "Voilà le grand secret. Je crois que le grand secret réside tout entier dans le rendement de compte mensuel qui a déjà été tellement recommandé. Mettez-vous cela dans la tête : si nous voulons que l'institution salésienne se maintienne telle qu'elle a été conçue, il faut savoir qu'à peu près tout dépend du rendement de compte mensuel fait et fait faire de la façon qui convient. Si, dans ce chapitre, on ne pouvait que définir les règles voulues pour que le rendement de compte soit fait toujours et par tous, ainsi que les règles pour le bien faire, nous en tirerions déjà un bénéfice énorme. Pour obtenir que les rendements de compte soient plus fructueux, je crois qu'il convient que, dans la mesure possible, on nomme directeurs de maisons des prêtres qui aient été éduqués à l'Oratoire. Je pense qu'il inspi-

rent et infusent mieux, dirais-je, et plus facilement, presque sans s'en apercevoir le véritable esprit de la congrégation²⁸. Et que ce souci de transmettre aux confrères l'esprit de saint François de Sales soit la principale préoccupation des directeurs, autant lors des rendements de comptes que par leurs exemples et leurs propos en tout²⁹."

"L'unique écueil des rendements de compte serait de pénétrer dans les questions qui sont proprement de conscience. Il ne faut pas y entrer. Ce qui relève de la conscience doit demeurer secret ; nous n'avons pas à le savoir, à moins que les confrères eux-mêmes veuillent en parler spontanément. Nous pouvons en revanche nous servir des rendements de compte pour le bien particulier des confrères ainsi que pour le bien général de la congrégation."

Décidé à ne rien laisser d'important dans l'ombre qui puisse servir la cohésion de son entreprise apostolique, don Bosco, nous apprend le procès verbal, "recommande les conférences qui, selon ce qui avait été établi lors du précédent chapitre général³⁰, doivent être faites aux confrères tous les quinze jours. Ces conférences sont une sorte de deuxième trait d'union pour que confrères et directeur constituent un seul corps et une seule âme. Sans se perdre dans des questions hypothétiques, que, dans ces conférences, on traite de préférence des matières touchant la pratique de nos règles ; que l'on insiste beaucoup et beaucoup pour qu'aucune d'elles ^{ne} soit jamais négligée. Faire remarquer combien ces règles ont été étudiées et réétudiées, qu'elles ont été longuement discutées à Rome et ensuite approuvées par le Saint-Siège. Nous sommes moralement certains que leur application nous fait du bien. L'unique moyen d'attirer sur nous les bénédictions du ciel est même de nous y conformer exactement."³¹

Au cours de cette même conférence, après un vigoureux rappel à l'ordre sur l'obéissance³² et un échange sur les questions

qui avaient été précédemment abordées dans le chapitre, don Bosco reprit le cours de ses réflexions sur la direction des communautés locales, l'un de ses soucis majeurs à cette date. Il parla du mois du soir qui, sauf exceptions justifiées, doit être court, très court ; des promenades de coadjuteurs, "dont on ne voit pas la nécessité et qui ne font que du mal". Et il s'étendit sur les communications directes entre les confrères et le recteur majeur, type de relations immédiates qui ne plaisaient pas à certains directeurs. "Que les directeurs soient heureux que leurs subalternes écrivent au recteur majeur, s'exclamait don Bosco. Que non seulement on ne le reproche pas aux confrères, mais qu'ils y soient encouragés ! Que jamais un directeur ne craigne que cela puisse lui faire tort. Le supérieur a besoin d'être informé de tout, il sait mettre un bémol (littéralement : faire la tare) à ce qu'écrivent les sujets. Il est prudent et ne compromet jamais. On ne prend jamais de décisions sans avoir, au préalable, parlé au directeur lui-même. Mais, il faut le savoir, certains confrères ont besoin (de s'exprimer) pour leur repos intérieur ; les directeurs sont tenus en conscience de leur permettre d'écrire et de ne pas lire ce qu'ils écrivent."³³

Le 4 septembre d'abord, le 9 septembre ensuite, don Bosco exprima donc avec beaucoup de clarté et de fermeté aux membres les plus qualifiés de sa congrégation ses principaux soucis sur la vie de sa société : le problème de l'obéissance et, en corollaire celui de l'unité dans l'esprit de saint François de Sales.

Les acceptations

Il répéta au cours de ce même chapitre une norme sur les acceptations dans la société que nous avons entendue soutenir par don Cagliero en 1878. Don Bosco la reprit à son compte le 10 septembre 1880. Il disait : "Un point à toujours garder présent à l'esprit et qui doit nous servir de norme permanente, c'est que notre congrégation n'est pas un centre de redresse-

ment (un riformatorio dei costumi). Celui qui a contracté beaucoup de vices et de mauvaises habitudes et qui veut se convertir et en faire pénitence peut entrer dans un autre ordre religieux. Il y en a beaucoup pour cela. Mais on ne l'acceptera pas chez nous. Notre congrégation a été instituée de manière toute spéciale pour l'aide au prochain. C'est une vie éminemment active. En fait de pratiques de piété et de mortifications, elle n'en a que le nécessaire à tout bon chrétien pour se maintenir fervent. Ces gens acceptés pour leur bonne volonté du moment feront peut-être bien pendant quelque temps, celui de la ferveur primitive ; mais placés ensuite dans les situations requises par leur ministère et par les tâches qui nous sont propres, ils finiront mal (farebbero la cattiva riuscita)."

Don Bosco ajoutait une remarque sur la nécessité d'une formation initiale sérieuse et prolongée. "D'ailleurs, même dans certains ordres de vie chorale et contemplative, si ces gens ne sont pas complètement séparés d'autrui, ils viennent à manquer. Quant à moi, je ne puis comprendre comment, par exemple, celui qui entre dans les ordres mendiants peut, après une année de noviciat, être envoyé librement et seul pour quêter çà et là, dormir hors de son couvent et demeurer longtemps en grand danger (moral) et sans pratiques de piété communautaires."³⁴

Les directeurs et les autres supérieurs salésiens retrouvèrent, sous une forme condensée, la plupart de ces consignes de don Bosco pendant leur deuxième chapitre général parmi les huit points de la lettre circulaire latine qu'il leur adressa le 8 décembre suivant : fidélité au rendement de compte (a. 2), obéissance (a. 4), patience, charité et douceur (a. 7), comptes rendus au supérieur général (a. 8)³⁵.

Les graves affaires de Laigueglia (1881) et de Cremona (1882)

Avec des éléments jeunes, peu triés, nombreux et désormais épars dans des dizaines de centres d'éducation, les faiblesses morales étaient prévisibles. Elles tourneraient aisément au

scandale dans l'Italie du temps. La presse anticléricale leur réservait une rubrique (le "pozzo nero") et les montait en épingle dès qu'elle pouvait en avoir connaissance. Dans le monde salésien, certaines demeurèrent heureusement secrètes, telles celles des prêtres de Nice Davide Pirro en 1880³⁶ et Alessandro Porani, qui s'éclipsa soudain le 25 mai 1883³⁷. Publics ou cachés, ces malheurs ont beaucoup troublé notre don Bosco.

Entre le deuxième et le troisième chapitre général, il eut à déplorer en Italie deux graves affaires, au cours desquelles son nom de supérieur fut prononcé et sa responsabilité engagée, l'une en 1881 à Laigueglia, près d'Alassio, en Ligurie ; l'autre en 1882 dans la maison salésienne récemment fondée à Cremona.

Le clerc Venanzio Bertolo, de la maison salésienne d'Alassio (directeur : don Francesco Cerruti), se rendait chaque jour, en la compagnie d'un prêtre son confrère, enseigner à Laigueglia, petite cité de la Riviera. L'un et l'autre rentraient chaque soir en communauté. Le 4 avril 1881, l'affaire, dite "il fatto di Bertolo" par les Documenti et "il putiferio" (le vacarme) par don Ceria, éclata soudain. Le journal libéral de Milan Il Secolo s'en était emparé et publiait des télégrammes d'Alassio sur les outrages infligés à des garçons de Laigueglia par un "prêtre salésien" d'Alassio. L'Osservatore cattolico de Milan prit des informations sur place et rectifia les faits (numéro des 16 et 17 avril 1881). L'école salésienne d'Alassio n'était pas directement en cause. Mais don Bosco, qui revenait alors de France en longeant la Riviera, fut "très affligé" par la triste aventure de son jeune disciple, racontait ensuite don Cerruti³⁸. Le scandale fut toutefois bientôt étouffé.

Les choses tournèrent beaucoup plus mal à Cremona en février-mars de l'année suivante. A vrai dire, le maître de classes élémentaires de l'oratoire salésien San Lorenzo, don Ermenegildo Musso (vingt-sept ans) avait plutôt, semble-t-il, la tête un peu dérangée. Deux faits lui furent reprochés : il avait, au

cours d'une promenade, introduit des orties par le cou sous la chemise d'un jeune garçon ; et, dans l'établissement même, après l'avoir déshabillé, il avait fait couler de la cire brûlante sur le dos d'un autre. Ces pratiques plus ou moins sadiques qui, soit dit entre parenthèses, n'étaient pas des "pénitences", quoi qu'en ait écrit don Ceria³⁹, ne furent pas du goût de leurs parents. Un père de famille alla trouver le directeur qui, malheureusement, le renvoya en niant tout. De dépit, encouragé par un ami, cet homme porta aussitôt plainte à la police. Et, malgré les efforts des parents, qui regrettèrent bientôt leur intervention, le mécanisme de la justice fut déclenché. Don Musso qui, prévenu à temps, s'était enfui en France, fut condamné à trois mois de prison ; et, le 5 mars 1882, le collège de Cremona fut fermé par arrêté préfectoral⁴⁰. Les salésiens, qui avaient pourtant mobilisé un avocat pour leur défense, ne parvinrent pas à le faire rouvrir. L'affaire avait fait grand bruit, non seulement dans la ville, mais jusqu'à Turin et Rome. Qu'on en juge par quelques titres de la presse anticléricale contemporaine. A Turin, la Gazzetta del Popolo : "Un nuovo Padre Theoger" assimilait don Musso à un frère des Ecoles Chrétiennes qui, en 1863, avait été cause de la fermeture du collège de la ville S. Primitivo, dont il était le directeur⁴¹. Si un autre journal de Turin, la Cronaca dei Tribunali (4 mars 1882) se contentait du titre anodin : "Don Bosco e i suoi collegi", à Gênes, l'Epoca agrémentait d'une caricature un article ouvert par les mots : "A Cremona, il y a un Institut S. Lorenzo érigé par don Bosco ..." ⁴² ; et, à Rome, Il Messaggero ironisait : "Che bravo prete" ⁴³. Quant à eux, les journaux catholiques l'Osservatore cattolico de Milan ⁴⁴ et Il Cittadino di Brescia ⁴⁵ essayaient de rendre aux faits leurs véritables dimensions. Don Musso était un peu fou, rien de plus ! Mais leurs adversaires s'en étaient donné à coeur joie à la fois contre don Musso et contre don Bosco. "Face à cet abîme monstrueux de malfaisance et d'infamie le vertige saisit l'observateur ...", écrivait sans rire le rédacteur de l'Epoca.

Quant au Messaggero, avant de traiter lui aussi de "monstre" le pauvre Musso, il annonçait : "A Cremona, le (prêtre) connu don Bosco a fondé un institut scolaire clérical qui est très fréquenté parce qu'on y attire parents et enfants par des prix, de pauvres divertissements (divertimentucci), de minables goûters (merenducce) et d'autres inepties, qui servent à faire concurrence aux écoles libérales adonnées à la seule instruction de leurs élèves" Plus cauteleuse, dans son article cité la Cronaca dei Tribunali, après avoir proclamé : "Contre ces assassins de l'adolescence revêtus de l'habit (religieux), la justice reste tremblante", elle terminait : "Nous respectons don Bosco en tant qu'homme. Au nom de la philanthropie il vient au secours des pauvres et des orphelins. Mais son nom ne peut servir à protéger ces criminels ; sa bannière de la charité ne peut en masquer une autre de turpitude inouïe."

Les "turpitudes" des prêtres de don Bosco ne furent probablement pas étrangères au triste dénouement de l'affaire Gastaldi en juin de cette même année 1882. En mai, Léon XIII disait au cardinal protecteur Nina son mécontentement de ce qu'un salésien ait été accusé de re turpissima.⁴⁶

L'ignorance et la rusticité des prêtres de don Bosco

En 1881, une autre campagne déplaisante avait porté sur l'ignorance et la grossièreté des prêtres formés chez don Bosco. A propos du livre du prêtre italien Carlo Maria Curci (1810-1891) La nuova Italia ed i vecchi zelanti, qui paraissait alors⁴⁷, la Gazzetta d'Italia avait publié le 7 juin 1881 un article sur "le jeune clergé"⁴⁸. Le livre déplorait l'ignorance d'un clergé qui, pour tout aliment culturel, ne disposait, outre son bréviaire, que des malheureux journaux catholiques du temps. L'article lui-même était consacré à la pauvreté intellectuelle du jeune clergé. A la suite d'un exemple significatif pris en Sicile, il passait à don Bosco à Turin dans les termes suivants : "Et il y a à Turin un prêtre, don Bosco, qui, dans plusieurs de ses insti-

tuts, éduque au service de l'Eglise des centaines et des centaines de jeunes enfants. Beaucoup se consacrent ensuite aux missions en Afrique, en Amérique du Sud et dans les Indes ; mais plusieurs restent (en Italie) et, après quelques années parmi les "infidèles", certains retournent dans nos églises." Il continuait : "Chacun peut imaginer quels prêtres ce sont. A quatre-vingt-dix pour cent ils proviennent des couches sociales les plus basses. Là celui qui vient les enlever à leurs familles et leur procure un avenir quel qu'il soit, est accueilli comme une providence ..." Chez eux, "nulle éducation de l'esprit, nulle politesse dans les manières". Privés de tout contact avec le monde, qu'ils ne manquent pas de mépriser alors qu'ils l'ignorent, leur éducation aboutit à l'"annihilation du caractère". Ils se croient bien élevés et ne sont que "grotesques". L'article, qui continuait sur ce ton sans préciser s'il ne décrivait ainsi que le clergé formé par don Bosco, semblait condamner toute la formation que celui-ci donnait aux futurs prêtres⁴⁹.

Don Bosco répliqua à ces accusations quelques semaines après, le 1er août 1881, à Turin, lors d'une réunion de ses anciens élèves prêtres. L'orateur de circonstance, le théologien Novara, avait cru bon de rappeler l'article de la Gazzetta d'Italia. Don Bosco répéta d'abord une observation sur les beaux diplômes de ses prêtres, qui avait été transmise à Rome quelques années auparavant en réponse à une réflexion critique de son archevêque (qu'il ne nommait évidemment pas). Puis il résuma ses finalités éducatives. Il ne prétendait former ni des encyclopédistes, ni des ministres, ni des ambassadeurs, mais des artisans habiles dans leurs métiers et des prêtres capables d'exercer fructueusement leur ministère⁵⁰...

Le songe des diamants (10 septembre 1881)

Toutefois, don Bosco ne se rassurait pas à bon compte des remarques qu'il entendait sur ses fils. La qualité de leur éducation morale le préoccupait au premier chef. Or, en ces années il

y avait loin du bel idéal à la pénible réalité. Le "songe" dit "des diamants" (10 septembre 1881), qui fut écrit par lui, mettait en garde ses salésiens contre la disparition de l'ascèse parmi eux⁵¹.

Dans une première scène, un personnage au manteau somptueux orné de dix diamants étincelants : la foi, l'espérance, la charité, le travail, la tempérance, l'obéissance, la pauvreté, la chasteté, le mérite et le jeûne, représentait la congrégation telle qu'elle aurait dû être. Soudain, après un temps de ténèbres, il reparaisait revêtu d'un manteau percé, taché et déchiré : la congrégation telle qu'elle devenait. La foi était remplacée par le sommeil et la paresse ; l'espérance par le rire et la plaisanterie ; la charité par la recherche de soi ; la tempérance par la gourmandise ; le travail par le sommeil, le vol et l'oisiveté ; l'obéissance par un large trou ; la chasteté par la concupiscence et l'orgueil de la vie ; la pauvreté par le lit, la boisson et l'argent ; le mérite par les biens de la terre et le jeûne par un autre trou. Dans le songe, les témoins de la première génération : don Lasagna, don Cagliero, don Lazzero et don Guidazio étaient épouvantés ; tandis que d'autres : don Francisca, le comte Cays, don Barberis et don Leveratto, tombaient en prière. L'avertissement était clair et grave. Un garçonnet vêtu de blanc cousu d'or et d'argent l'exprimait en latin : "Servi et instrumenta Dei Omnipotentis, attendite et intelligite. Confortamini et estote robusti. Quod vidistis et audistis sunt coelestis admonitio quæ nunc vobis et fratribus vestris facta est, animadvertite et intelligite sermonem" ; c'est-à-dire : "Serviteurs et instruments de Dieu Tout-Puissant, écoutez et comprenez. De l'énergie, soyez forts. Ce que vous avez vu et entendu est un céleste avertissement, qui vient de vous être fait à vous et à vos frères. Réfléchissez et comprenez ce discours." Don Bosco, qui le répétait en tremblant, le faisait certainement sien.

La question de la moralité salésienne au chapitre de 1883

Les affaires de 1881 et de 1882, ajoutées à d'autres demeurées heureusement voilées, inquiétaient en effet de plus en plus notre don Bosco. Lors du chapitre général de 1880, la question de l'obéissance, et donc de la cohésion communautaire, l'avait obsédé. Celle de l'ordre de sa congrégation et de la moralité de ses membres fut sa grande préoccupation au chapitre de 1883⁵².

D'emblée, le 3 septembre, à la première séance de travail, il posa le problème qui lui tenait à coeur et qui ne figurait pas à l'ordre du jour. Les commissions de travail avaient été formées la veille pendant la séance d'ouverture. Après la lecture du procès verbal de cette assemblée préliminaire et le rappel que chaque commission devait élire un rapporteur et un président parmi ses membres, selon le secrétaire Marengo "Don Bosco propose que l'on établisse une commission pour étudier les moyens de promouvoir la moralité parmi les confrères. Sont élus pour cela : D. Rua, D. Bertello, D. Notario, D. Belmonte et D. Costamagna."⁵³ Fallait-il pour autant donner une tournure ascétique au noviciat (actif) des salésiens ? Certes non, observait peu après don Bosco, qui ne perdait jamais de vue sa méthode de formation par l'expérience. Le secrétaire écrivit ceci qui correspondait à ses propos⁵⁴ : "On demande sur quelles bases étudier le règlement des ascritti. - Don Bosco donne des éclaircissements sur l'esprit des Règles en ce qui concerne le noviciat. Le Saint-Père Pie IX a dit à plusieurs reprises que, dans la formation des salésiens, on ait pour but d'en faire de bons prêtres comme le doivent être aussi les prêtres séculiers ; et qu'il faut pour cela des oeuvres de piété, mais qu'en même temps ils remplissent leurs offices. Il faudra vérifier que ces offices n'empêchent pas d'accomplir les exercices de piété. Enfin l'on reconnaît (la valeur de) la postille sur le temps de la deuxième épreuve."⁵⁵ Telle était son idée, non pas probablement celle de tous ses confrères⁵⁶. Le problème de la vie des coadjuteurs allait être repris avec insistance durant ce chapitre. Don Bosco avertit sans retard : "Quant

au noviciat des coadjuteurs, don Bosco pense qu'il convient de s'en tenir à ce qui a déjà été fait jusqu'à présent, c'est-à-dire d'en faire de bons chrétiens. Et il dit : - Un ascritto qui met en pratique les règles de la maison, les règles générales de la congrégation et qui accomplit ses devoirs religieux, basta. L'important est de trouver quelqu'un qui pense sérieusement à eux, qui les aide et qui les guide."⁵⁷ Moins encore que pour ses clercs, il ne voulait de noviciat ascétique et confiné pour ses coadjuteurs.

Il gardait cependant à l'esprit la question qui le préoccupait. Le 4 septembre, dans la matinée, il raconta au chapitre le songe missionnaire dit de "la corde"⁵⁸. Puis, pendant l'assemblée générale de la soirée de ce jour, il revint sur la moralité des salésiens. Des mesures s'imposaient : la congrégation devait être nettoyée et purgée. Selon le procès verbal Marengo, "Don Bosco recommande que nul étranger ne soit admis à la table commune ; qu'il y ait donc un réfectoire approprié, où quelqu'un aille tenir compagnie aux étrangers. - La congrégation a besoin d'être purgée. En premier lieu il faut fermer la maison à toute femme. Aucune femme dans la maison, aucune femme à venir dormir dans la maison. - Qu'on cherche à séparer la buanderie de la maison. Que cela soit pris en sérieuse considération." Barberis écrivait plus vertement : "On exposa divers désordres d'amalgame. - Il faut purger la maison et aussi la congrégation. - Par exemple, que pour rien au monde les femmes ne dorment dans la maison, remarquez bien : pour rien au monde, etc. Et qu'elles ne viennent pas à être de la maison et à y circuler. Il a demandé que cela soit pris partout en sérieuse considération."⁵⁹

Retrouvons le texte Marengo pour la deuxième consigne de don Bosco sur le nettoyage de la congrégation : "L'autre (moyen) est de chercher à exécuter et au plus vite ce qui a été établi pour les appartements des soeurs, parce que c'est de très grande importance. Don Bosco lit lui-même les chapitres (des Deliberazioni capitulaires) qui concernent les appartements des soeurs et il se trouve qu'ils ne sont mis que partiellement à exécution."⁶⁰

Pour appuyer ses instructions, il revint sur la menace de visite apostolique, à laquelle il ne donna toutefois pas pour raison l'affaire de Cremona : "Don Bosco, lisons-nous dans le texte Marrenco, rappelle qu'à la suite de rapports (parvenus à Rome), des membres de la congrégation des Evêques et Réguliers proposèrent une visite apostolique. Elle eût été effectuée si le Saint-Père ne s'y était opposé. Elle aurait pu faire apparaître des taches. Et cela fut provoqué par le fait suivant. On avait déféré au Saint-Siège une affaire lubrique qui était vraisemblable⁶¹. Un salésien, qui fréquentait les ateliers des soeurs, combina de s'enfuir avec l'une d'elles. Ils n'y parvinrent pas pour une cause imprévue. Telle avait été la substance de la relation. Cela fut écrit au cardinal Ferrieri, qui proposa au Saint-Père la visite en question. - Don Cerruti suggère de déterminer le délai (maximum) d'exécution des travaux nécessaires. Don Bosco le fixe à une année à compter de ce jour. On effectuera alors une visite réglementaire pour vérifier et encourager l'exécution."

L'avenir de sa société inquiétait don Bosco. Le procès verbal de cette séance du 4 septembre s'achève sur deux réflexions qui émanaient certainement de lui. "Ce qui a été dit ce soir importe beaucoup pour obtenir les bénédictions de Dieu, etc. - Une chose que nous devons tenir présente à l'esprit est que ce qui se traite (dans notre assemblée) doit servir de norme d'ici à dix ans, à vingt ans, à cent ans. Nous devons faire comme le peintre : aeternitati pingo."⁶²

Les salésiens auraient dû filtrer avec plus de soin les entrées dans leurs rangs. Les nettoyages (la "purga") indispensables sont rarement assez minutieux, observait encore don Bosco le 6 septembre, à partir d'une comparaison avec une séance de vannage de grains. Les mauvaises graines sont soigneusement éliminées. "Cela il faut le faire pour conserver la moralité, etc." Saisi cependant de quelque remords devant sa sévérité inhabituelle, il ajoutait sagement : "Il ne faut pas prendre (l'image) trop à la

lettre, mais chacun doit procéder à ce nettoyage selon ses propres forces." ⁶³

Enfin, lui qui avait, dès l'ouverture de ce chapitre, réclamé une commission pour les bonnes moeurs des salésiens, consacra à ce problème particulier un temps notable de sa conférence de conclusion le 7 septembre. Le procès verbal Marengo disait : ⁶⁴

"Jusqu'ici nous pouvions garder la tête haute pour la moralité. Maintenant quelques imprudents nous ont un peu compromis. Notre bonne réputation se rétablit, mais que les directeurs, parce qu'ils en sont responsables aux yeux du public, fassent le maximum d'efforts pour que la moralité soit conservée. Les moyens sont les Règles et les Délibérations, qui doivent être observées par eux comme par leurs subordonnés." Et don Bosco d'exhorter ses auditeurs, pour la plupart directeurs de maisons salésiennes, à expliquer à leurs confrères les constitutions et les règlements en vigueur ; à faire respecter chez eux le silence requis entre les prières du soir et la messe du matin. Il enchaînait : "Rappelez à vos confrères que, s'ils manquent à la moralité, ils compromettent leur maison et leur congrégation, non seulement à la face de Dieu, mais aussi à la face du monde. Devant Dieu on perd son âme, devant le monde son honneur."

Il condensait ses observations sur la dégradation progressive de la moralité du religieux : "Nemo repente fit summus, nemo fit malus. En conséquence attention aux débuts pour éviter de grands maux par la suite. L'expérience nous l'enseigne : tel qui a tué son directeur et sa maison a commencé par négliger sa méditation et ses pratiques de piété ; et puis quelque journal, quelque amitié particulière, des désordres en somme. - En conséquence, que les directeurs se souviennent qu'ils sont responsables de leur propre moralité, de celle de leurs confrères et de celle des jeunes (de leurs maisons). Ils sont petits, ils ne parlent pas, mais, quand ils sont avec leurs parents, ils disent et exagèrent les horreurs au détriment de l'estime, etc., et de la gloire de Dieu. Certains

gestes innocents⁶⁵ sont permis au supérieur, non pas aux autres
 ..."⁶⁶

Diverses préoccupations de don Bosco en 1880 sur l'application du système préventif, empreint de douceur, de compréhension et de respect de l'enfant, surtout en matière de châtement, reparurent sur ses lèvres au terme de cette conférence. Si la lettre "sur les châtements", datée du 29 janvier 1883, ne fut ni rédigée, ni signée, ni explicitement reconnue par lui, son esprit était assurément le sien⁶⁷.

Don Bosco en 1883

En 1883, don Bosco gouvernait donc sa société religieuse avec soin, prudence et non sans fermeté. Il était doux et bon, il prêchait et pratiquait la compréhension et l'affabilité avec les jeunes et avec ses coopérateurs. Mais homme aux multiples ressources morales, il parvenait à combiner en soi la gentillesse et la franchise, l'amabilité avec l'énergie. C'était le prêtre simple et solide rencontré par le rédacteur du journal de Vicenza Il Berico, qui, au lendemain de son grand voyage en France, lui consacra ensuite un article justement intitulé : "Don Bosco".⁶⁸

"Il va avoir soixante-huit ans, mais ne les paraît pas. De stature moyenne, en simple soutane, sous sa chevelure abondante que l'âge n'a pas blanchie, le regard est doux et pénétrant, la bouche prête à sourire doucement. Sa bonne constitution physique transparaît de sa mine ouverte, joviale et bien conservée ; seule un peu de faiblesse dans les jambes dit qu'il n'est plus de première jeunesse. Sa conversation est agréable et sans façons ; en affaires, il s'exprime avec une certaine lenteur ; sa politesse est d'un gentilhomme. Il travaille énormément. Couché à minuit, il se lève peu après trois heures⁶⁹. Oh ! la simplicité de sa chambrette ! Il célèbre la messe à 7 h. ; et tous accourent à son autel ; ensuite, à la sacristie, il est assiégé par des gens qui veulent sa bénédiction, le toucher, lui baiser la main ou

les vêtements, se recommander à ses prières ; et lui, avec l'humble simplicité qui est la marque distinctive des saints, leur parle de sa Madone auxiliatrice, récite avec eux un Ave Maria et leur donne sa bénédiction. Au confessionnal et dans sa chambre des personnes de tout âge et de toute condition attendent de lui un mot .., un conseil ... Pour ses salésiens, pour ses enfants quel père et quel maître n'est-il pas ! Tous veulent se confesser à lui, entendre sa parole ; ils l'entourent d'une affection et d'une vénération (littéralement : révérence) telles qu'on en reste ému et stupéfait. - Il parle de ses oeuvres comme s'il n'y était pour rien. C'est Dieu qui pourvoit à tout, qui se sert des institutions de don Bosco ; et puis la Madone aime tant les jeunes ! A lui parler, on éprouve un grand désir de rester toujours avec lui et de devenir son enfant. Certaines de ses expressions, certaines de ses paroles, qu'il jette là, comme on dit, rappellent un saint Philippe à ses fils spirituels..."⁷⁰

N o t e s

1. Verballi del Capitolo superiore, 4 novembre 1878 ; propos repris en Documenti XIX, 250, puis légèrement adaptés, c'est-à-dire un peu abrégés et gommés, en MB XIII, 808/30 à 809/27.

2. Le 27 novembre 1878, il exposa à don Barberis cette méthode ascétique par le travail, que louait Mgr Ferré. Voir MB XIII, 889/1-34.

3. G. Bosco au cardinal préfet de ^{la} Congrégation des Evêques et Réguliers, Turin, 12 janvier 1880 ; Epistolario III, 544.

4. Déclaration reproduite en Documenti XXII, 218.

5. La circulaire du 11 octobre 1880 était en effet destinée "Agli amanti del bene della Religione e della Civile Società". Son édition en Documenti XXII, 277-278 et sa reproduction en MB XIV, 789, doc. 55, où le lieu et la date manquent.

6. Voir G. BOSCO, Breve notizia sullo scopo della Pia So-

cietà Salesiana, Turin, 24 mai 1881 ; éd. MB XV, 703, doc. 13.

7. Ibidem. L'opposition entre les deux finalités était du reste historiquement contestable.

8. G. BOSCO, Notice sur le but de la Pieuse Société Salésienne, Turin, 2 novembre 1882. L'original imprimé a été inséré en Documenti XXIV, 274-276.

9. G. Bosco à G. Barberis, Marseille, 30 janvier 1880 ; E-pistolario III, 545.

10. D'après le Catalogo de l'année et sa lecture par E. Ceria dans Annali ..., t. I, p. 464.

11. Un résumé de l'affaire Grochowski en MB XIV, 441/17 à 442/24. Le décret de son exclusion en MB XIV, 786, doc. 51.

12. On semble l'avoir oublié. Mais don Ceria écrivait en 1933 : "Al secondo Capitolo Generale, la cui convocazione cadeva appunto nel 1880, non possiamo dedicare gran numero di pagine (...), giacche non ci è stato dato finora di mettere la mano sui verbali che o non furono redatti formalmente o andarono smarriti" (MB XIV, 518/28 à 519/2); et, huit ans après : "Del secondo Capitolo Generale andarono smarriti i verbali, sicchè non sarà possibile seguirne lo svolgimento" (Annali ..., t. I, p. 465.) Nous pouvons aujourd'hui reconstituer ces actes à partir d'une double série de Verbali, l'une de don Marengo, l'autre de don Barberis (ACS 046). Sans négliger les Verbali Marengo, je citerai ici de préférence les Verbali Barberis, plus étoffés et rédigés sur deux cahiers, que je me suis permis de paginer, le premier de 1 à 88, le deuxième de 89 à 132.

13. "... Intanto, venendo ad altro, continuo' D. Bosco, bisogna che si stabiliscano alcune cose da promuoversi nella nostra congregazione. - Prima cosa da promuoversi molto è la virtù della obbedienza. Essa vi è nelle nostre case, ma in molti lati va diminuendo e raffreddandosi e specialmente si manca anche da' superiori soggiungendo poi : io mi pensava ... io mi credeva..., ma intanto le cose non sono fatte ed il tutto procede male perchè non vi fu vera obbedienza. Una cosa poi nell'obbedienza è intollerabile : avviene che si affida un uffizio ad uno, o gli si dà un incarico ed egli senza dire nulla non fa la cosa di cui era incaricato. Il superiore sta tranquillo sapendo d'aver dato gli ordini, ma poi si vede deluso affatto e quando credeva di vedere una cosa terminata viene a sapere che non si è neppure cominciata, oppure quando sta tranquillo che una azienda proceda bene perchè diretta, viene a sapere che tutto è rovinato e disordine perchè colui che era incaricato di dirigere non si curo', abbandonò tutto. Questo produce danno immenso alla congregazione. Bisogna che ciascuno specialmente quelli che comandano sappiano a fare sacrifici e sacrifici reali ma che le cose vadano bene. Bisogna che questa obbedienza assoluta a costo anche di sacrifici

cominci da chi compone il Capitolo Superiore, perchè da questo possa estendersi ai direttori, ai prefetti, a tutti i soci della congregazione ..." (G. BARBERIS, Verbali, quaderno I, p. 15-16).

14. Précisons que tous les directeurs de communautés étaient alors convoqués au chapitre général.

15. "... D. Bosco presentatasi l'occasione dice ancora varie cose sull'obbedienza dei soci specialmente dei superiori. E si dimostra un po' profondamente malcontento che a malgrado quanto ha già detto ed ha fatto non sia sufficientemente da questa parte ascoltato di modo che avvengono poi cose o biasimevoli o di discontento ed altre se ne lasciano di necessarie e tutto pel motivo che non si procede con un solo principio ma varii vogliono varie cose. Si raccomanda adunque a tutti i direttori che comincino essi a dare buono esempio in questa parte cercando di eseguire e di fare eseguire ogni disposizione e volontà superiore e poi ad adoperarsi con tutto loro potere per ottenere il medesimo dai loro subalterni e con esortazioni e conferenze ed ogni modo" (Conferenza terza, 4 settembre, après-midi ; ibid., quaderno I, p. 34-35).

16. "... si raccomandi molto l'obbedienza ; ma quella vera sottomissione che piace tanto al Signore. Ora su questo punto si è veramente dato (pour : andato ?) indietro : ogni maestro ogni capo laboratorio tende a rendersi autonomo e non si accettano che con rimostranze gli ordini superiori e alcune volte accettati non si eseguono. Questo non è da tollerarsi, e il modo di togliere questo abuso si è di far fare bene i rendiconti e di insistere sull'osservanza pratica delle regole e sull'obbedienza in queste conferenze" ((Conferenza nona, 9 settembre 1880 ; ibid., quaderno I, p. 78-79).

17. Sic, alors qu'on attendrait plutôt : "à la charité et à la douceur". Mais il est possible que l'orateur ait déjà pensé aux considérations qui vont suivre sur la vie de communauté.

18. "... Un' altra cosa che bisognerà studiamo insieme di promuovere si è lo spirito di carità e di dolcezza di S. Francesco di Sales. Esso va diminuendo tra noi e da quanto ho potuto osservare nelle varie case, va diminuendo specialmente nelle scuole. Alcuni giovani non sono ben visti e non ben trattati dai maestri ; altri sono abbandonati nella scuola, non curati, lasciati per tempo e tempo senza essere interrogati, senza che si correggano lavori ecc. ; altri poi sono mandati fuori di scuola e se i superiori li rimandano in classe i maestri li tengono forzati e malamente e fanno essi stessi il broncio col superiore perchè non li asseconda. Di modo che alle volte il superiore per non mettersi in guerra col maestro e per non dovere poi venire a dolorose deliberazioni contro di lui è costretto a rimuovere qualche allievo ed a venire ad atti non benevoli con chi forse sarebbe attirato alla religione e a Dio con questi. Io mi raccomando tanto che questo vero spirito di dolcezza e di carità si

eserciti da voi e si faccia di tutto per propagarlo nei soci delle vostre case e specialmente tra i professori. L'incoraggiarci così' a vicenda con carità e dolcezza sarà sempre il sostegno delle nostre case." (Conferenza seconda, 4 settembre 1880 ; ibid. quaderno I, p. 16-17.)

19. "... Le vocazioni continuano a diminuire spaventosamente, diminuiscono da per tutto ma anche tra noi. Una volta credevamo (e quasi sempre avveniva), che se un giovanetto veniva tra noi con un piccolo segno di vocazione, di poterlo tirar su, impastarlo a nostro modo e farlo prete. Ora non è più così' e vedo di giorno in giorno meglio che i nostri collegi poco alla volta prendono la piega come gli altri e non si osserva più tra gli allievi quello slancio che si vedeva una volta alle cose buone ed alla religione e alle persone religiose. - Ora come fare a mettere un argine a questo ed ottenere quello che si otteneva prima ? Essendo maggiori i pericoli e gli sforzi della iniquità bisogna che maggiori siano anche i nostri. E prima di tutto io vedo necessario che vicendevolmente noi ci trattiamo con molta carità e dolcezza ed usiamo lo stesso trattamento con tutti i soci. Da questa carità e dolcezza tra noi i giovani resterebbero già molto ingaggiati al nostro genere di vita perchè è della natura dell'uomo e specialmente poi del giovanetto l'amare e cercar d'abbracciare quel genere di vita che mena colui che gli piace e venera. - Quando poi questa dolcezza nostra dopo di essersi dimostrata coi confratelli si riversi anche sopra gli allievi medesimi essi ne restano come ele(t)trizzati e noi ne guadagneremo molto sul loro affetto epperchio' sulla loro vocazione. - Ho osservato qualcuno che si deliberò d'andar via dalla casa, io lo lascio che decida tutto, ma poi sul punto di partire lo prendo all'amichevole e gli dico : tu ora vai a casa ma prima voglio che mi faccia un piacere ; dimmi un po' con grande schiettezza : che cos'è che ti indusse a questo passo ? E rispose : voleva farmi salesiano ma ho visto che essi non van d'accordo tra loro e si criticano vicendevolm. ; mai più voglio associarmi a loro ecc. Feci notare che i pochi non formano lo spirito della Congregazione , che i più sono virtuosi ecc., e mi rispose : è vero e lo vedo che vi è molta virtù in tanti, ma che vuole, quei fatti che ho veduto mi lasciarono così' cattiva impressione che mi han fatto andar via la voglia : temerei di non far più del bene con questa prevenzione. - Altri poi notano qualche difetto nei superiori e se ne allontanano. Molte volte quel superiore è una santa persona ma tratta rozzamente, o dimostra impazienza, ebbene non si bada alle virtù si bada a questo difetto. - Dico adunque e ripeto : la dolcezza la carità tra noi e con loro sono i mezzi più potenti per poterli educare bene e per coltivarne le vocazioni. Dicono : se si vogliono così' bene tra loro vorranno anche bene a me quando sia di loro. - Qui si potrà dire : ma bisogna che entrino in Congregazione per farsi voler bene ma ... Che dire ? il fatto è così', che in questo modo entrano e si dipartano bene e poco alla volta vengono membri che ajuteranno

molto la Congregazione e faranno del gran bene ; e se non è così non entreranno e la maggior parte delle volte vanno a male intieramente e si fan perversi mentre colla dolcezza e carità si sarebbero potuto salvare" (Conferenza seconda, 4 settembre 1880 ; ibid., quaderno I, p. 17-19.)

20. Addition interlinéaire : par la promiscuité entre les sexes.

21. "Base poi per le vocazioni è la moralità. E' da piangere come ai nostri tempi è sparsa l'immoralità e come tutti i giorni più vada spargendosi. A malgrado dei nostri sforzi frequentemente ci tocca allontanare giovani dalle nostre case : vennero tra noi già rotti dal vizio ; per un po' di tempo vanno bene ma poi si cade. Che farci ? Vegliare tutto quello che si può ; cominciare noi dare buon esempio, che mai neppure il più piccolo nèo traspara di noi ; poi promuovere ciò che può aiutare la moralità come lo spirito di divozione, la frequenza ben fatta dei Sacramenti ecc. e poi allontanare ciò che è nocivo. - Abbiamo in questo momento da combattere molto : il vizio è dominante. Ora si vedono ragazzi che cominciano una catena d'immoralità fino dai 4, 5 anni e l'acquetano fino negli asili d'infanzia. Io non mi sarei mai creduto che gli asili potessero produrre tanto male. Agli otto o dieci anni si viene ad avere una malizia precoce che altre volte non si aveva ai 18 e ai 20. Questo produce un indebolimento generale nella energia e nella sanità dei giovani. Diventano perciò rare quelle educazioni maschie, robuste, dediti (sic) a grandi fatiche e poterle sostenere senza danno alla sanità. Le medesime Congregazioni religiose se vogliono ancora avere degli allievi e mantenere i loro collegi sono obbligate ad accondiscendere ai tempi, avere riguardi speciali nel riposare, riguardi nel mangiare, nell'affaticarsi ecc. perchè le sanità non sono più così robuste. - E tutto questo è provenienza d'immoralità. - E qualche è più, che dove vi è immoralità qui non vi è più vocazione, anzi vi è disprezzo d'ogni cosa sacra" (Conferenza seconda, 4 settembre 1880 ; ibid., quaderno I, p. 19-20).

22. Don Francesco Dalmazzo, qui avait été présenté au secrétaire d'Etat le 12 janvier 1880. Voir, supra, chap. III, p. 109-110.

23. "... Per venire a dare qualche altro mezzo pratico onde promuovere le vocazioni e in poche parole, eccoli. - 1° Parlar sempre bene dei preti. - 2° Allontanare costantemente i cattivi compagni. - 3° Tener lontano libri cattivi ed anche i non direttamente cattivi ma che esaltano un po' la fantasia o stuzzicano le passioni. - 4° Dai maestri dai sorveglianti dai direttori anche dal pulpito parlare con frequenza di vocazione e far capire come questo punto è come la ruota maestra da cui dipende la vita, perciò si pensi molto si preghi si consigli. Senza mai dire nè fatti prete nè non farti prete. L'importante si è che riflettano e che abbraccino lo stato di vita che è loro più confacente.

Così se vi è il germe di vocazione non resta soffocato ma fiorisce. - 5° Far leggere i nostri libretti, la vita ad es. di Savio Dom. Magone ecc. poichè la logica del mondo è questa : una casa un collegio una Congregazione che seppe fare giovanetti così buoni io la amo io la stimo se mi volessi far prete andrei li. Vado lì, vedro' ... - 6° mezzo è lavorare noi molto. Vedono bensì i popoli molti frati molti preti i quali predicano, confessano .., ma dice il mondo si vedono troppo poco : i Salesiani fanno scuola, catechismi, prediche, sono dappertutto, fanno tutto, questo li attira a noi. Poco fa mi si disse : ha mandato un Salesiano a Roma e mette sossopra mezza la città : se venissero un quindici o sedici che farebbero ?

"Si lavori adunque molto, in tutti i modi, da tutte le parti. Si procuri di conservare quanto vi è di buono nei popoli e nei giovanetti e di mettere ed aumentare quanto non è od è piccola proporzione e anche umanamente parlando noi guadagneremo molto e dai buoni e dai tristi. Ricordo sempre quanto una volta mi diceva il grande Pio IX di felice memoria : Siamo in un secolo materialista. L'operarsi dai buoni preghiere, pratiche di pietà, sacramenti, per loro val nulla. Bisogna fare anche opere esterne e alle loro opere di filantropia opporre opere di carità, come ritirar ragazzi, visitar carcerati e simili. E questo mentre ci rende accettati a Dio ci fa anche ben volere dai cattivi i quali così ci lasciano lavorare, anzi a lavorare sulle opere di carità ancora ci aiutano. - Io poi, continuava D. Bosco, mi trovo con frequenza con liberaloni di prima sfera, molte volte non mi conoscono e il discorso cade su noi ; ebbene, essi medesimi dicono : D. Bosco sì che lavora, i Salesiani sì che lavorano, ritirano tanti poveri giovani dalla strada ; sono benemeriti della civile società, fanno bene. Preti di simil genere vivano lungo tempo pel bene dei loro simili. Al mondo maligno non possiamo opporre ne' paternostri e nemmeno miracoli : ci vogliono opere : bisogna raccogliere molti ragazzi.

"A Marsiglia che cos'è che mise un entusiasmo così grande nella popolazione da farli parer matti per benevolenza a noi ? Comincio' da un fatterello. Mentre faceva gran freddo e nevicava, io facevo ritorno al nostro ospizio : lì presso nell'angolo di una via un ragazzo piangente se ne stava come intirizzito ; io lo avvicino gli chiamo e non risponde ; lo interrogo ancora mi dice : Ho fame. Lo faccio venire con me nell'ospizio. Lo si disfama e si dice che vada da suo padre e sua madre : Non li ho più. - Puoi andare a casa a ripararti dal freddo. - Non ho casa. - Ma dove dormi ? - Or qua or là sotto qualche atrio, ecc. Era in un momento in cui la nostra casa di Marsiglia era piena zeppa di giovani, un sol letto non rimaneva ; non importa, lo si adagia alla meglio, si tiene, si registra ed è ancor adesso tra noi. Alcuni cittadini videro il fatto, informarono del come si fosse finito per accettarlo, ne parlano : il fatto vola di bocca in bocca e Marsiglia è piena di questo ; vengono limosine da

tutte parti, noi benedetti dai buoni e dai cattivi. - Conchiamo questo punto : si lavori molto e la Congregazione sarà in benedizione ..." (Conferenza seconda, 4 septembre 1880 ; ibid., quaderno I, p. 21-23).

24. Ibid., p. 24-25.

25. Addition supralinéaire : en pratique.

26. Addition interlinéaire : il donnait à chacun la possibilité de lui communiquer ses propres besoins.

27. Addition interlinéaire : don Bosco ne peut plus être partout.

28. Addition marginale : Il convient aussi que les divers membres des chapitres des principales maisons aient été aussi éduqués à l'Oratoire. Au cas où soit les directeurs, soit ces membres des chapitres ne peuvent être choisis parmi ceux qui ont été éduqués à l'Oratoire, que l'on cherche au moins quelqu'un qui ait été formé par quelqu'un qui ait lui-même reçu son éducation à l'Oratoire.

29. Addition sur la ligne et marginale : On fera promptement un règlement spécial pour les rendements de compte, mais en soi la chose n'est pas difficile.

30. Le chapitre de 1877.

31. Toutes ces considérations sur la cohésion indispensable de la communauté au cours de la conferenza nona, 9 septembre 1880 ; ibid., quaderno I, p. 74-78. Pages reproduites en FdB 1858, C5-9.

32. Voir supra, n. 16.

33. Conferenza nona, 9 septembre 1880 ; ibid., quaderno I, p. 79-80. Pages reproduites en FdB 1858, C10-11.

34. Conferenza undecima, 10 septembre 1880 ; ibid., quaderno II, p. 94-95. Pages reproduites en FdB 1858, D12 et E1.

35. Lettre rééditée en MB XIV, 794, doc. 58.

36. Voir, sur elle, le post-scriptum de la lettre de G. Bosco à G. Bologna, Turin, 13 mai 1880 ; Epistolario III, 587. Après quoi, don Pirro disparut.

37. Sur lui, voir F. DESRAMAUT, Don-Bosco à Nice, Paris, 1980, p. 367, n. 74.

38. Un résumé de l'affaire en MB XV, 139/2-25.

39. En MB XV, 576/29. Son récit est, par ailleurs, très suffisant. (MB XV, 576/27 à 577/16).

40. Une copie de l'arrêté en Documenti XXIV, 70-73.

41. Gazzetta del Popolo, 27 février 1882. Le frère Théoger, frère des Ecoles Chrétiennes, directeur du collège S. Primitivo à Turin, avait, en 1863, fait l'objet d'un mandat d'arrêt pour ses pratiques immorales. Il avait disparu d'Italie et quitté son Institut. Le collège S. Primitivo avait été fermé. Voir, sur cette affaire Théoger, G. RIGAULT, Histoire générale des Frères des Ecoles Chrétiennes, t. VI, deuxième partie, Paris, Plon, 1948, p. 63-64.

42. L'Epoca, Gênes, vers le 28 février 1882.

43. Il Messaggero, 3 mars 1882.

44. Numéro des 4 et 5 mars 1882.

45. Celui-ci par des articles substantiels intitulés "Il fatto di Cremona", 3-4 mars 1882 ; et "Atti di Farisei", 6-7 mars 1882. Les "Pharisiens" étaient les accusateurs libéraux des salésiens.

46. F. Dalmazzo à G. Bosco, Rome, 15 mai 1882 ; voir MB XV, 578/10-18.

47. Florence, 1881. Comprendre : "La nouvelle Italie et les vieux zelanti". Zelanti, terme courant, peut être traduit par zélotes.

48. "Il giovane clero", Gazzetta d'Italia, 7 juin 1881. Coupure originale en Documenti XXIII, 151-156.

49. Un résumé de l'article en MB XV, 177/28 à 178/24. Mais pourquoi avoir insinué qu'il avait été écrit par un protestant ?

50. D'après l'article "I figli primogeniti intorno al padre", Bollettino salesiano, août 1881, p. 16. Un résumé en MB XV, 178/24 à 179/29.

51. Un manuscrit corrigé par lui en ACS 132 ; éd. C. ROMERO, I sogni di don Bosco, Leumann, 1978, p. 59-71.

52. Le troisième chapitre général s'est déroulé à Turin-Valsalice entre le 2 - non pas le 1er, comme l'a écrit don Ceria en MB XVI, 412/1 - et le 7 septembre 1883. Les pièces qui subsistent ont été réunies en ACS 046 et reproduites en FdB 1863-1864. Don Ceria écrivait que le procès verbal Marengo sur ce chapitre avait été mutilé (MB XVI, 412/2-5). Au vrai ses pages manquantes sont dans le dossier (FdB 1864, B10-12). Au total, ce Verbale, que nous allons utiliser, avait 23 feuillets. Je me référerai aussi aux onze pages de notes sur ce chapitre que don Barberis nous a aussi laissées (voir FdB 1864, C10 à D8). L'exposé de don Ceria (MB XVI, 411-418) est convenable. Il y manque toutefois les réflexions de don Bosco sur les coadjuteurs, leur dénomination et leur ségrégation communautaire, que ne devraient jamais négliger les auteurs d'études sur les membres laïcs de la congrégation salésienne.

53. CG III, Verbale Marenco, 3 septembre 1883, matinée ; FdB 1863 E9.

54. La rédaction du procès verbal fut à cet endroit quelque peu tourmentée, indice des hésitations des correcteurs. La version primitive, que nous traduisons, était certainement plus proche des phrases de don Bosco.

55. La "postille" qui, dans l'édition imprimée après l'approbation romaine d'avril 1874, figurait en note de l'article 12 du chapitre De Novitiorum Magistro eorumque regimine, disait, en contradiction manifeste avec l'article lui-même sur les occupations exclusivement ascétiques ^{des} novices pendant le temps de la "deuxième épreuve" : "Pius Papa IX benigne annuit tyrones tempore secundae probationis, experimentum facere posse de iis, quae in prima probatione sunt adnotata, quoties ad maiorem Dei gloriam id conferre iudicabitur. Vivae vocis oraculo die 8 aprilis 1874."

56. Ce passage des actes fut ensuite rendu plus conforme à l'esprit des constitutions approuvées. Nous soulignons les modifications : "Il S. Padre Pio IX disse parecchie volte che nel formare i Salesiani si avesse in mira di renderli quale dovrebbe essere un Sacerdote esemplare in mezzo al mondo perciò si richiedono le opere di pietà riducendoli a questo fine e allo stesso tempo è bene che disimpegnino i loro uffizi onde conoscere le loro disposizioni. Bisognerà però osservare che non impediscano gli esercizi di pietà." Et l'allusion à la postille a entièrement disparu. Don Bosco croyait au rôle formateur de l'expérience (les "uffizi"). Il n'avait pas dit qu'elle était destinée à vérifier les "dispositions" des novices. Ajoutons que don Ceria a reproduit en MB XVI, 413/24-34 la version corrigée des Verbali Marenco, 3 septembre 1883 (voir FdB 1863 E9).

57. Voici la formulation italienne de ce texte important : "Intorno al noviziato dei coadiutori D. Bosco assegna per base che si richieda cio' che si è già fatto fin qui, cioè renderli buoni cristiani, e dice : Un ascritto che mette in pratica le regole della casa, le regole generali della Congregazione e compie i suoi doveri religiosi, basta. L'importante è trovare chi pensi seriamente a loro e li aiuti e li guidi." CG III, Verbale Marenco, 3 septembre 1883, matinée ; FdB 1863 E10. MB XVI, 414/16-21.

58. Un récit de ce songe dans le procès verbal Marenco, 4 septembre 1883, matinée ; voir FdB 1863 E12 et A1. Un texte "long" en Documenti XXVI, 525-534 ; repris en MB XVI, 385/7 à 394/31.

59. CG III, Verbale Marenco, 4 septembre 1883, soirée ; FdB 1864 A2-3 ; Notes Barberis, 4 septembre 1883, soirée ; FdB 1864 D1.

60. CG III, Verbale Marenco, 4 septembre 1883, soirée ; FdB 1864 A3. Voir MB XVI, 414/22-35.

61. Addition interlinéaire : au vrai non réelle.

62. CG III, Verballi Marengo, 4 septembre 1883, soirée ; FdB 1864, A3. L'histoire de la visite apostolique ne fut pas retenue par don Barberis dans ses notes sur la séance. Don Ceria l'a reproduite d'après le Verbale Marengo, en MB XVI, 414/35 à 415/17.

63. CG III, Verballi Marengo, 6 septembre 1883, soirée ; FdB 1864 A7. Voir MB XVI, 415/18 à 416/7.

64. Les notes concordantes de don Barberis sont à cet endroit un peu moins développées.

65. Addition supralinéaire : d'affection envers les enfants.

66. CG III, Verballi Marengo, 7 septembre 1883, soirée ; FdB 1864 A12 à B2. Voir MB XVI, 416/23 à 417/20.

67. Voir le fascicule VIII de ces Etudes préalables .., p. 118.

68. Numéro du 23 juin 1883. Coupure originale en Documenti XXV, 325-327.

69. Un peu exagéré quand même !

70. Ce passage en Documenti XXV, 325-326. Apparemment non utilisé dans les MB.

I N D E X

- A l'écoute, périodique, 101.
 Afrique, 5, 219.
 Aire-sur-la-Lys, France, 159.
 Alassio, Italie, 142, 148, 216.
 Albera, Paolo, 189.
 Alès, Adhémard d', 193.
 Alessandria, Italie, 48, 57, 94.
 Allievo, Giuseppe, 76.
 Alpes, montagnes, 179.
 Alpes-Maritimes, département, France, 79.
 Alphonse de Liguori, saint, 174, 191.
 Amadei, Angelo, 8.
 Amérique, 5, 6, 17, 39, 40, 41, 42, 81, 130, 177, 179, 219.
 Amiens, France, 170, 190.
 Ancien Magistrat, auteur anonyme, 187, 189, 191.
 Anfossi, Giovanni Battista, 12, 13, 46, 47, 48, 138, 192.
 Annecy, France, 87.
 Antonioli, clerc, 196.
 Antonucci, Antonio Benedetto, 31.
 Aporti, Ferrante, 206.
Arca dell'Alleanza, brochure de G.B. Lemoyne, 114, 144.
 Archives Centrales Salésiennes, Rome, 8, 45, 50, 94, 96, 97, 98, 99, 101, 103, 141, 142, 144, 146, 147, 149, 186, 187, 188, 189, 192, 233.
Arcivescovo (L') di Torino, libelle, 108, 117, 124, 131, 143, 145.
 Ardèche, département, France, 188.
 Argand, Gustave, 166.
 Argentine, 5, 39, 88.
 Arioste (L'), 209.
Armonia (L'), périodique, 44, 53.
Artigianelli, institut, 68.
 Assomptionnistes, religieux, 173.
 Atlantique, océan, 42.
 Aubineau, Léon, 177, 186, 190, 191, 192.
 Audisio, Guglielmo, 143.
 Auffray, Augustin, 187, 189, 190, 193.
 Augé, Claude, 103.
 Auteuil, Paris, France, 80, 81, 82, 83, 101.
 Autun, France, 154.
 Avignon, France, 160, 161.
 Azeglio, Massimo d', 209.
 Bac, rue de Paris, 186.
 Bahia Blanca, Argentine, 42.
 Ballerini, Antonio, 138.
 Baravalle, clerc, 196.
 Barbe, prêtre de Cannes, 81.
 Barberis, Giulio, 8, 33, 43, 45, 46, 47, 51, 52, 53, 69, 91, 92, 93, 97, 99, 100, 102, 103, 104, 118, 120, 121, 143, 144, 146, 196, 197, 199, 220, 222, 226, 227, 228, 235.
 Barbet de Jouy, rue de Paris, 155.
 Bardessono, Massimiliano, 117, 120, 146.
 Barnabites, religieux, 29.
 Barruel, Augustin de, 157.

- Barruel, Camille de, 154, 160, 161, 164, 167, 168, 187, 188, 190.
 Bartolini, Domenico, 9, 15, 46, 113, 144.
 Beaujour, rue de Marseille, 7, 90.
 Beaujour, société de Marseille, 78.
 Bédarida, Henri, 94.
 Belmonte, Domenico, 221.
 Bénédictins, religieux, 88.
 Bénézit, Emmanuel, 190.
 Benneton, Philippe, 186.
 Berardi, Giuseppe, 29.
Berico (Il), périodique, 225.
 Bert, Paul, 169, 190.
 Bertagna, Giovanni Battista, 117, 151.
 Bertello, Giuseppe, 73, 221.
 Berto, Gioachino, 13, 27, 45, 46, 47, 48, 98, 128, 132, 138, 142, 143, 146, 150.
 Bertolo, Venanzio, 216.
 Bethford, Charlotte, 164, 165, 166, 168, 189, 190.
 Bianco di Barbania, Carlo Giacinto, 48.
 Bible, 58, 60, 61.
Biblioteca della gioventù italiana, 151.
 Bienfaisance, rue de Paris, 167.
 Bilio, Luigi, 29, 45, 50.
 Bodrato, Francesco, 42.
 Boisard, Louis, 162, 188.
Bollettino salesiano, périodique, 11, 22, 32, 33, 34, 37, 41, 42, 48, 51, 52, 116, 119, 140, 146, 152, 192, 233.
 Bologna, Giuseppe, 78, 86, 103, 232.
 Bonetti, Giovanni, 6, 8, 9, 11, 12, 30, 32, 35, 36, 37, 38, 47, 48, 50, 51, 52, 73, 102, 105, 106, 107, 108, 109, 117, 121, 122, 123, 124, 125, 126, 127, 128, 131, 132, 134, 135-138, 141-143, 148-150, 200.
 Bonora, salésien, 63.
 Borgo Cornalense, Turin, 92.
 Borgogno, préfet de Turin, 64, 66.
 Borromée, Charles, saint, 139.
 Bouillé, famille de, 166, 167.
 Bouix, Marie-Dominique, 25, 26.
 Bourbons, dynastie, 154, 181.
 Bra, Italie, 151.
 Branda, Giovanni, 153.
Breve notizia, brochure de G. Bosco, 198, 226.
 Bricout, Joseph, 101.
 Brogly, clerc, 89.
 Brottier, Daniel, 83.
 Bruno, G., éditeur, 145.
 Bruyère, Cécile, 189.
 Buenos Ayres, Argentine, 42, 52.
Bulletin salésien, périodique, 103, 189.
 Burdeau, Georges, 191.
 Burke, Edmund, 157.
 Cagliero, Giovanni, 42, 136, 196, 197, 200, 214, 220.
Cahiers salésiens, périodique, 141, 186, 187, 188.
 Cairoli, Benedetto, 56.
 Calosso, Francesco Maria, 106.
 Camilla et Bartolero, éditeurs, 145, 146.
 Cannes, France, 76, 81, 159, 160.
 Cantore, chanoine de Chieri, 106.
 Capetti, Giselda, 52.
 Capralli, postulant, 196.
 Carcani, Achille, 127.
 Carmes, religieux, 88.
 Carpano, Giacinto, 44, 53.
 Cartier, Louis, 86.
 Casalis, préfet de Turin, 76.
 Casati, loi, 62, 70.
 Caselle, chanoine de Chieri, 106.
 Castellazzo Bormida, Italie, 57.
 Castro Pretorio, Rome, 111.
 Caterini, Prospero, 123, 124, 128, 147.
 Cavalli, clerc, 196.
 Cavour, Italie, 143.
 Cays, Carlo, 24-30, 48, 49, 80, 81, 83, 87, 101-103, 142, 220.
 Cénacle, Dames du, 165.

- Ceria, Eugenio, 6, 8, 9, 23, 26, 27, 45, 47, 48, 50, 51, 67, 69, 96, 97, 101, 142, 147, 149, 163, 169, 170, 187, 189, 190, 193, 216, 217, 227, 233, 234, 235.
 Cerruti, Francesco, 216, 223.
 Cessac, vicomtesse de, 154.
 Challonges, Haute-Savoie, France, 86, 87, 103.
 Chambord, Henri, comte de, 84, 91, 155, 180, 182-184, 192.
 Charette, Athanase de, 184.
 Chevoyon, L., 189.
 Chiaverotti, chanoine de Turin, 107, 142.
 Chieri, Italie, 32, 35-38, 51, 52, 57, 106-109, 123, 132, 135, 138, 142, 147.
 Chine, 5.
 Chiuso, Tommaso, 123, 141, 152.
Chronologie critique du différend, 141, 148, 150, 151.
Cittadino di Brescia (Il), périodique, 217.
Civiltà cattolica (La), périodique, 152.
 Clément, famille, 53.
 Colle, famille, 160, 161, 187, 188.
 Colomb, Christophe, 81.
 Colomiatti, Emmanuele, 124, 125, 127, 131, 133-135, 147, 148, 149, 150.
 Combaud, Angèle de, 164.
 Comte, Auguste, 84.
 Concile, congrégation romaine, 106, 108, 122, 123, 125-128, 130-133, 141, 148, 149.
Concordia (1882), 132-136, 137, 150.
 Consolini, Domenico, 31.
 Contre-Réforme, 9, 139.
 Convitto ecclesiastico, Turin, 124.
 Coopérateurs salésiens, 5, 11, 12-15, 22, 37, 39, 41, 57, 103, 116, 118, 119, 125, 138, 145, 177, 198, 199.
 Coppino, Michele, 71, 73, 98.
 Coraza, restaurant de Paris, 155.
 Corno, Giuseppe, 123, 147.
Corriere di Torino, périodique, 152.
 Costamagna, Giacomo, 42, 52, 221.
 Cottolengo, Giuseppe Benedetto, 13.
 Courcelles, rue de Paris, 155.
 Coutrot, Aline, 102.
 Couturier, Louis-Charles, 189.
 Cremona, Italie, 134, 215-218, 223, 233.
 Crispi, Francesco, 56.
 Croce, Benedetto, 55.
Cronaca dei Tribunali, périodique, 75, 100, 134, 150, 217, 218.
 Cuneo, Italie, 196.
 Curci, Carlo Maria, 218.
 Curé, A., 192, 193.
 Curzon, madame de, 168.
 Czartoryska, comtesse, 155.
 Czartoryski, prince, 155.
 Dalmazzo, Francesco, 27, 109, 110, 111, 134-136, 143, 147, 150, 151, 160, 186, 230, 233.
 Darboy, Georges, 34.
 Darwin, Charles, 84.
 Debize, M., 188.
 De Gaudenzi, Pietro, 10, 27, 36, 46, 49, 50, 51, 146.
 Delattre, veuve, 165.
Delphinale, académie, 154.
 Deppert, Luigi, 123, 147.
 Depretis, Agostino, 56.
 Desgrand, Louis, 163, 188.
 Desmoulins, Camille, 156.
 Desramaut, Francis, 232.
 Di Canossa, Aloysio, 31.
 Dieu, 10, 20, 43, 44, 46, 60, 61, 115, 130, 138, 157, 158, 161, 176, 181-184, 208, 223, 224, 226, 231, 234. Gloire de -, 10, 18, 20, 23, 40, 130, 140, 196, 224. Règne de -, 158. Service de -, 183. Volonté de -, 60, 139.

- Dijon, France, 178.
 Di Pietro, Camillo, 31.
Documenti, 6, 7, 8, 23, 45-53, 96, 97, 99-104, 141-151, 185, 186-188, 190, 216, 226, 227, 232-235.
 Dole, France, 178.
 Dominicains, religieux, 198.
 Dreyfus, François, 102.
 Du Bourg, Joseph, 172, 180, 182-184, 190, 192, 193.
 Du Boys, Albert, 153, 154, 161, 187.
 Ducurtyl, L., 188.
 Dupanloup, Félix, 154.
 Dupraz, Giovanni Battista, 87.
 Durando, Celestino, 72, 76.
Echo de Fourvière, périodique, 188.
Eclair (L'), périodique, 160.
 Ecoles Chrétiennes, Frères, 233.
Enciclopedia italiana, 94.
Epistolario, de saint Jean Bosco, 8, 45-51, 98-101, 103, 105, 142-146, 148-151, 186, 189, 226, 227, 232.
Epoca (L'), périodique, 217, 233.
 Espagne, 5, 88, 179.
 Espiney, Charles d', 153.
Esposizione (1879), rapport de G. Bosco, 105, 142.
Esposizione (1881), brochure de G. Bosco, 128-130, 132, 133, 135, 149.
Etudes, périodique, 186.
 Eula, Stanislao, 23.
 Europe, 10, 17, 55.
 Evêques et Réguliers, congrégation romaine, 14-18, 21, 24, 26, 27, 29, 48-50, 105, 110, 125, 127, 128, 132, 223, 226.
 Faà di Bruno, Francesco, 101.
 Faenza, Italie, 57.
 Faubourg Saint-Remy, rue de Meaux, 165.
 Faure, Hippolyte, 7.
 Febbraro, Stefano, 63.
 Ferraris, Lucius, 26.
 Ferraris, maire de Turin, 68.
 Ferraris, Secondo, 196.
 Ferrè, Pietro, 226.
 Ferrero, clerc, 196.
 Ferrieri, Innocenzo, 16, 20, 21, 22, 24, 26, 27, 29, 30, 31, 48-50, 109, 110, 127, 131, 132, 134, 143, 149, 223.
 Fina, Alessandro, 145.
Fischietto (Il), périodique, 75.
 Flamant, Maurice, 94.
 Florence, Italie, 233.
Fondo don Bosco (FdB), 8, 45, 46, 96-99, 141, 142, 146, 186-189, 192, 232-235.
 Fourvière, Lyon, 161, 188.
 France, 5-7, 40-43, 55, 83-86, 89, 91, 94, 132, 153, 155-160, 172, 177, 179-181, 186, 193, 217, 225.
France (La) illustrée, périodique, 80.
 Francesia, Giovanni Battista, 220.
 Franchetti, Domenico, 141, 151.
 Franchi, Alessandro, 22, 33.
 Franciscains, religieux, 198.
 François de Paule, saint, 181.
 François de Sales, saint, 41, 203, 213, 214, 228. Et voir : San Francesco di Sales.
 Franzelin, Giovanni Battista, 31.
 Fréjus, France, 79, 87.
 Freppel, Charles-Emile, 185.
 Freycinet, madame de, 168.
 Frohsdorf, Autriche, 180, 182, 184, 190, 192, 193.
 Gadaud, M., 193.
 Galilée, Galileo Galilei dit, 58, 59, 95.
 Gambetta, Léon, 82, 102, 169.

- Gastaldi, Lorenzo, 5, 6, 8, 11, 12-16, 21, 23, 24, 26, 29, 32-36, 38, 46, 48, 51, 52, 105, 106, 109, 113, 115-118, 121-136, 143-152, 195, 202, 218.
- Gautherot, Gustave, 193.
- Gautrelet, François-Xavier, 168.
- Gazette du Midi, périodique, 160, 187.
- Gazzetta d'Italia, périodique, 218, 219, 233.
- Gazzetta del Popolo, périodique, 11, 46, 75, 99, 100, 217, 233.
- Gênes (Genova), Italie, 80, 113, 114, 159, 217, 233.
- Gesù Cristo, périodique, 136, 137, 151.
- Giacomelli, Giovanni Francesco, 109.
- Giraudi, Fedele, 95.
- Grenoble, France, 154.
- Grochowski, Matthieu, 200, 227.
- Grosso, Giovanni Battista, 79.
- Guibert, Joseph Hippolyte, 81, 82.
- Guidazio, Pietro, 220.
- Guillotière, Lyon, 162, 188.
- Guiol, Clément, 77-79, 100-103, 161.
- Guiol, Louis, 161.
- Guitten, Georges, 185.
- Harmel, Léon, 154, 155, 178, 185.
- Haute-Savoie, département, France, 87, 103.
- Histoire de l'Eglise (Storia ecclesiastica), livre de G. Bosco, 60.
- Histoire sainte (Storia sacra), livre de G. Bosco, 60.
- Hôpital, rue de Lyon, 188.
- Hughes, Victor, 170.
- Hugo, Victor, 169, 170, 190.
- Humanum genus, encyclique de Léon XIII, 193.
- Hyères, Var, France, 160.
- Iéna, rue de Paris, 155.
- Inde, 5, 219.
- Indiens, 5, 130, 198.
- Ingres, Jean-Auguste-Dominique, 190.
- Italie, 5, 6, 14, 18, 19, 55, 58, 83, 86, 90, 91, 93, 94, 132, 139, 170, 179, 184, 185, 206, 216, 219, 233.
- Jacquemod, Giovanni, 94.
- Jacobini, Luigi, 133.
- Jacquier, Clementa, 164, 166.
- Jeannin, rue de Dijon, 178.
- Jésuites, religieux, 88, 178.
- Jésus, 39, 122, 139, 198.
- Compagnie de -, 88, 129.
- Jeu de Paume, salle, 156.
- Jogand-Pagès, Gabriel-Antoine, 190.
- Josse, Adolphe, 171, 186, 190.
- Joumard, M., 155.
- Journal officiel de la République française, 88, 186, 193.
- Kant, Emmanuel, 84.
- L'Alma, rue de Paris, 155.
- La Boétie, rue de Paris, 155.
- Laboreyre de Chaptols, madame de, 188.
- La Crau, Var, France, 79.
- La Fontaine, rue de Paris, 170.
- Laigueglia, Italie, 215, 216.
- La Navarre, La Crau, France, 79, 80, 86, 87, 88, 101, 158, 160.
- Lambert, hôtel, Paris, 155.
- Lanzo, Italie, 195, 196, 200.
- Larousse, Pierre, 96.
- Larousse de la médecine, éd. 1981, 96.
- Larousse médical illustré, éd. 1924, 96.
- Lasagna, Luigi, 220.
- La Spezia, Italie, 198.
- Latour-Maubourg, rue de Paris, 155.

- Lavergne, Claudius, 173, 190.
 Lavergne, Joseph, 191.
 Lavergne, Julie, 172, 191.
 La Ville l'Evêque, rue de Paris, 165-168, 189.
 Lazaristes, Saint-Lazare à Paris, 173, 191.
 Lazzero, Giuseppe, 8, 23, 48, 64, 220.
 Lecanuet, Edouard, 103.
 Lemoyne, Giovanni Battista, 6, 8, 23, 94, 104, 113, 116, 141, 144, 150, 187, 190, 192, 200.
 Léon XIII, 5, 6, 9, 13-16, 21, 29-32, 45-48, 93, 103, 106, 108, 110, 111, 125, 126, 130, 132, 133, 134, 136, 142, 150, 151, 154, 193, 218.
 Leoncini, Luigi, 124, 126, 127, 147, 148.
 Leonori, Costantino, 21, 28, 48, 123, 127, 128, 132, 143, 147, 148, 149, 150.
 Le Play, Frédéric, 178.
 Lespérut, mademoiselle de, 166.
Lettera sull'Arcivescovo, libelle, 116, 118, 119, 145.
Letture cattoliche, brochures, 30, 113, 114.
 Leveratto, Giuseppe, 220.
Liberté (La), périodique, 190.
Ligurie, 40, 41, 43, 216.
 Lille, France, 5, 153, 158, 159, 163, 170, 172, 173, 177, 178, 190.
 Lione, Stefano, 123, 147.
 Losana, médecin, 97.
 Louis de Gonzague, saint, 23.
 Louis XI, roi de France, 181.
 Louis XIV, roi de France, 185.
 Louvet, Claire, 159, 186.
 Lucca, Mario, 63.
 Luyton, Marie, 161, 188.
 Lyon, France, 102, 159-164, 187, 189.
 Lyon, gare de Paris, 164, 188.
 Macchi, Luigi, 13.
 Madeleine (La), église de Paris, 169, 173, 176, 191.
 Madrid, Espagne, 153.
 Maffei, Francesco, 145, 146.
 Magliano Sabina, Italie, 133, 187.
 Magone, Michele, 207, 231.
 Maignen, Maurice, 154.
 Maistre, Eugène de, 91, 93.
 Maistre, famille de, 92, 178, 180.
 Maistre, Joseph de, 93, 158.
 Malvano, Giuseppe, 99.
 Manacorda, Emiliano, 47.
 Mantoue, Italie, 197.
 Marchisio, Secondo, 63, 98.
 Marengo, Giovanni, 104, 221, 222, 223, 224, 227, 233, 234, 235.
 Margotti, Giacomo, 16, 32, 74, 76, 81, 99, 100, 117.
Maria ausiliatrice col racconto, brochure de G. Bosco, 115.
 Marie auxiliatrice, Vierge Marie, 39, 92, 108, 112, 113, 129, 133, 144, 167, 179, 183, 226.
 Marie auxiliatrice, église de Turin, 23, 114.
 Marie auxiliatrice, filles de, 5, 35, 39-41, 52, 109, 127, 132.
 Marseille, France, 7, 38, 42, 77-80, 82, 86, 88-90, 100-103, 158-161, 186, 198, 199, 208, 209, 227, 231.
 Martinelli, Tommaso, 31.
 Meaux, France, 159, 165, 186.
Memorie biografiche, 6, 8, 23, 27, 45, 47-53, 67, 96-104, 142-151, 163, 185, 186-193, 226, 227, 232-235.
 Menghini, Carlo, 149.
 Ménilmontant, Paris, 83.
 Mertel, Teodolfo, 31.
Messaggero (Il), périodique, 217, 218, 233.
 Messine, rue de Paris, 164, 165.

- Mestre, Italie, 182.
 Métastase, Pietro, 209.
 Milan, Italie, 216, 217.
 Minghelli Vaini, préfet de Turin, 73, 74, 97, 99.
 Mocquereau, André, 165.
 Modane, France, 179.
 Molaize, Saône-et-Loire, France, 192.
 Monaco, principauté, 88.
 Monaco la Valletta, Raffaele, 16, 45, 111.
 Montaignac de Chauvance, Louise de, 189.
 Montevideo, Uruguay, 39.
 Montigny, Alfred de, 155.
 Montluçon, France, 164, 167, 189.
 Montmorency, duchesse de, 91.
 Montpellier, France, 187.
 Moreno, Giovanni Ignazio, 31.
 Morganti, enseignant, 63.
 Morichini, Carlo Aloysio, 31.
 Mornese, Italie, 40.
 Mosso, chanoine de Chieri, 106.
 Motto, Francesco, 142.
 Moulins, France, 164, 188, 189.
 Mugnoz, imprimeur, 149.
 Mun, Albert de, 154-156.
 Musso, Antonio, 124.
 Musso, Ermenegildo, 134, 216-218.
 Nardi, Venerio, 48.
 Naz, Raoul, 25.
 Neuilly, rue de Paris, 165.
 Nice, France, 76, 79, 80, 86, 88, 89, 159, 160, 185, 216, 232.
 Nina, Lorenzo, 31, 74, 99, 125, 127, 128, 131, 133-136, 143, 149, 150, 151, 218.
 Notario, Antonio, 221.
 Notre-Dame des Champs, rue de Paris, 190.
 Notre-Dame des Victoires, église de Paris, 164, 167, 177.
 Novara, Italie, 23.
Nuvoletta del Carmelo, brochure de G. Bosco, 113, 114.
 Oblates du Sacré-Coeur, religieuses, 164, 166-168, 189.
 Oddenino, Andrea, 35, 36, 38, 51, 52, 106, 108, 117, 124, 143, 145, 147.
 Oeuvre des Cercles catholiques, 154-156, 185.
 Oratoriens, société religieuse, 88.
Oratorio (L') di S. Francesco di Sales, opuscule de G. Bosco, 100.
 Oreglia, Luigi, 13, 14, 16, 29, 50, 119.
 Orléans, Marguerite d', 155.
Orphelin (L'), périodique, 191.
 Orphelins-Apprentis, oeuvre d'Auteuil, 80, 83, 170.
 Orsini, Felice, 75, 100.
Osservatore cattolico, périodique, 216, 217.
Osservatore romano, périodique, 57.
 Oyague, M., 135.
 Ozaneaux, Louisa, 191.
 Palais-Royal, Paris, 155.
 Pampas, Amérique du Sud, 18, 43, 198.
 Paris, France, 5, 28, 42, 80, 81-83, 91, 101, 153, 154, 158, 159, 162-164, 166, 167, 170-173, 178, 180, 185, 186, 189, 192.
 Paris, Philippe, comte de, 155.
 Parocchi, Lucido Maria, 31.
Pas-de-Calais (Le), périodique, 191, 192.
 Patagones, Argentine, 42.
 Patagonie, 5, 18, 42, 43, 88, 162, 163, 198.
Patriote savoisien (Le), périodique, 87.
 Pecci, Gioacchino, 9, 45. Et voir : Léon XIII.
 Pechenino, Marco, 73.
 Pellicani, Antonio, 124, 126, 127, 134, 147, 148, 150.
Pèlerin (Le), périodique, 191.

- Pérouse (Peruggia), Italie, 9.
 Perrot, Pietro, 86.
Petit (Le) Marseillais, périodique, 90.
Petit (Le) Provençal, périodique, 89.
 Pey, Marguerite, 165.
 Philippe Neri, saint, 226.
Piccolo saggio, libelle, 117, 131, 138, 145.
 Pie VII, 172, 173.
 Pie IX, 9, 10-13, 19, 22, 28, 33-35, 37, 41, 44, 47, 50, 57, 61, 80, 87, 93, 111, 136, 137, 140, 144, 151, 184, 200, 208, 221, 231, 234.
 Piémont, 29, 40, 43, 55, 57, 105, 109, 140, 141.
 Pierre Charron, rue de Paris, 155.
 Pirro, Davide, 216, 232.
Più (Il) bel fiore, livre de G. Bosco, 45, 46, 50, 51.
 Polin, prêtre de Paris, 102.
 Polto, Secondo, 69.
 Porani, Alessandro, 216.
 Poterat, marquise de, 164.
 Poulat, Emile, 95.
 Prato, Leone, 11, 12, 33, 48.
Promessi sposi, roman d'A. Manzoni, 209.
 Provence, France, 5.
 Quaranta, Martino, 196.
Questione (La) Rosminiana, libelle, 117, 131, 145.
 Rabagliati, Evasio, 42.
Radical (Le), périodique de Marseille, 90, 103.
 Regnier, René-François, 31.
 Reille, baronne, 155.
 Reims, France, 154, 192.
 Rémond, René, 102.
 Renan, Ernest, 84.
 Renouvier, Charles, 84.
 Reynaud, Abel, 160.
 Rho, Angelo, 71, 73, 100.
 Rhône, fleuve, 188.
 Riant, comtesse, 155.
 Riberolles, comtesse de, 164.
 Ricagni, Giovanni, 57, 58, 60, 61.
 Ricci des Ferres, Carlo, 182, 193.
Ricerche Storiche Salesiane, revue, 53, 189.
 Rigault, Georges, 233.
 Rites, congrégation romaine, 113, 114, 151.
 Roger, Ernest, 103.
 Rohan, madame de, 168.
Romanziere (Il) popolare, périodique, 100.
 Rome, 6, 8, 9, 11, 12, 14, 16, 22, 27-29, 38, 41-50, 52, 55, 61, 62, 76, 77, 80, 85, 100, 103, 105, 106, 108, 109-112, 119, 123, 124, 132, 133-136, 142, 144, 145, 147, 148-151, 159, 160, 184, 208, 213, 217, 219, 223, 231, 233.
 Romero, Cecilia, 52, 233.
 Ronchail, Giuseppe, 86, 88, 103.
 Roquefort, Var, France, 125, 148.
 Rosmini, Antonio, 117, 131, 145.
 Rostagno, Giovanni Battista, 25, 115, 144.
 Rostand, Jules, 78.
 Rousseau, Jean-Jacques, 71.
 Roussel, Louis, 28, 42, 80, 81, 82, 83, 101, 102.
 Rozenbau, madame de, 168.
 Rua, Michele, 9, 11, 12, 37, 45-48, 52, 66, 73, 78, 80, 81, 101, 103, 106, 107, 118, 125, 135, 142, 143, 148, 150, 178, 182, 184, 190, 192, 200, 221.
 Sacré-Coeur de Jésus, 85.
 Sacré-Coeur, Dames du, 160.
 Sacré-Coeur, Oblates du. Voir Oblates.
 Sacro Cuore, église de Rome, 42, 110-112, 144, 159, 160.

- Saint-Agricol, église d'Avignon, 160.
 Saint-Augustin, église de Paris, 171, 173, 192.
 Saint-Augustin, religieuses, 186.
 Saint-Cyr-sur-Mer, France, 79, 87, 88.
 Saint-Domingue, Amérique centrale, 43.
 Saint-François de Sales, oratoire. Voir : San Francesco di Sales.
 Saint-Jean, fête, 43.
 Saint-Joseph, église de Marseille, 77, 79, 103, 161.
 Saint-Julien-en-Genevois, Haute-Savoie, France, 87.
 Saint-Léon, oratoire de Marseille, 7, 77, 86, 90.
 Saint-Louis en l'Ile, rue de Paris, 155.
 Saint-Maurice, église de Lille, 171, 173, 177.
 Saint-Pierre du Gros Caillou, église de Paris, 173.
 Saint-Pierre et Saint-Paul, oratoire de Paris, 83.
 Saint-Pierre-Saint-Paul, église de Lille, 171.
 Saint-Rambert d'Albon, Drôme, France, 53.
 Saint-Seine, marquise de, 178.
 Saint-Seine, Maurice de, 178, 192.
 Saint-Sulpice, église de Paris, 171, 173, 176.
 Saint-Sulpice, séminaire de Paris, 167, 189.
 Saint-Vincent de Paul, conférences de, 173.
 Saint-Vincent de Paul, religieuses de, 161.
 Salvaj, Pietro, 49.
 Salvati, Lorenzo, 114, 115, 144, 145.
 San Benigno Canavese, Italie, 92, 122.
 San Francesco di Sales, oratoire et congrégation, 8, 11, 24, 62, 64, 71, 75, 76, 95, 98, 99, 116, 118, 119, 145, 148.
 San Giovanni Evangelista, église de Turin, 11, 12, 22, 33, 35, 37, 137, 200.
 San Lorenzo, église de Rome, 136, 151.
 San Lorenzo, oratoire de Cremona, 216, 217.
San Pancrazio, drame, 106.
 San Pierdarena, Genova, Italie, 51, 113, 114, 143, 144, 149, 150.
 San Primitivo, collège de Turin, 217, 233.
 San Secondo, église de Turin, 11, 12, 22, 33, 35, 137.
 Santa Teresa, oratoire de Chieri, 35-38, 52, 106-109.
 Santiago, Chili, 52.
 Santissima Trinità, Turin, 47.
 Saraceno, P., prêtre de Turin, 114.
 Satan, 60.
 Savio, Domenico, 32, 207, 230.
 Savoie, département et province, 87, 103.
 Savoie, Maison de, 58, 94.
 Savona, Italie, 148.
 Savone, chanoine de Chieri, 106.
 Scati, Vittorio, 85, 90, 102, 103.
Scuole Pie, congrégation, 124.
Secolo (Il), périodique, 216.
 Seine-et-Marne, département, France, 186.
Semaine catholique de Paris et de la France, périodique, 189.
Semaine religieuse, Nice, 187.
 Sénislhac, Octavie de, 164, 167, 189.
 Serafini, Ludovico, 31.
 Séville, Espagne, 5.
 Sèvres, rue de Paris, 171, 190.
 Sicile, 218.

- Simeoni, Giovanni, 31, 45.
 Sion, Notre-Dame de, 173, 190.
 Sixte-Quint, pape, 9, 45.
Smentita, feuillet, 150.
 Société de Géographie, Lyon, 162, 163, 188.
 Solesmes, abbaye, France, 165.
 Sona, Matteo, 36, 107, 108, 142.
 Sorasio, Michele, 22, 48.
 Spencer, Herbert, 84.
 Spirito, Ugo, 94.
 Staplande, madame de, 186.
 Stella, Pietro, 95, 147.
Storia d'Italia, livre de G. Bosco, 59.
 Strambio, Annibale, 90.
Strenna pel Clero, libelle, 117, 120, 124, 131, 145.
Syllabus, document, 58, 59, 86, 94, 95, 172.
 Tain, Drôme, France, 154, 161, 187.
 Taine, Hippolyte, 84.
 Taxil, Léo, 172, 190.
 Terris, Joseph-Sébastien-Ferdinand, 101.
 Terrone, Luigi, 48.
 Théoger, frère, 217, 233.
 Thirous, M., 167.
 Torras, Alfonso, 8.
 Torre de' Specchi, Rome, 16, 42.
 Tortone, Gaetano, 124, 147.
 Tosa, P., 48.
 Toulon, France, 79, 160.
 Toulon-sur-Allier, France, 164.
 Toulouse, France, 180.
 Tournon, Ardèche, France, 161, 187, 188.
 Tours, France, 185.
 Trente, concile, 24.
 Tuninetti, Giuseppe, 46, 145, 146, 147, 151, 152.
 Turchi, Giovanni, 138, 151.
 Turin, 6, 8, 11-14, 19, 21, 25, 26, 30, 32, 34, 35, 38, 41, 42, 46-51, 57, 62-64, 70, 71, 73-78, 80-82, 91, 92, 94, 96-103, 105, 106, 108, 112, 114, 116-118, 120, 122, 124, 131-137, 140-151, 159, 161, 164, 170, 174, 176, 177, 179-181, 186, 187, 192, 196, 200, 217, 218, 219, 226, 227, 232, 233.
 Umberto I, roi d'Italie, 76.
Unità cattolica, périodique, 11, 12, 16, 30, 32, 35, 47, 51, 76, 169, 170.
Univers (L'), périodique, 173, 186, 191.
 Uruguay, Amérique du Sud, 43, 88.
 Utrera, Espagne, 5.
 Vacchina, Bernardo, 63, 70, 71, 98.
 Val des Bois, Reims, France, 154.
 Valdocco, Turin, 27, 69, 72, 74, 75, 78, 79, 91, 92, 96, 98, 106, 109, 112, 121, 136, 137, 141, 151, 154, 162, 195.
 Valence, France, 161, 187.
 Vallauri, Pietro, 142.
 Valleri, ancien élève, 116.
 Valsalice, Turin, 143, 233.
 Vannutelli, Serafino, 192, 193.
 Var, département, France, 79.
 Vatican, Rome, 14, 45, 93, 100, 136, 169.
 Vatican I, concile, 61, 143, 154.
 Vatican II, concile, 186.
 Vela, clerc, 196.
 Venise, Italie, 182.
 Vercelli, Italie, 132.
 Verga, Isidoro, 126, 148.
 Vernon-Bonneuil, marquise de, 134.
 Verrerie, rue de Dijon, 178.
 Vespignani, Carlo, 94.
 Veuillot, Louis, 32, 34.
 Viandolato, postulant, 196.
 Vicenza, Italie, 225.
 Vienne, Autriche, 182, 184, 192.
 Vigevano, Italie, 27, 50, 121, 196.

Vignault, M., Oeuvre des Cercles, 155.	Vincent, Jacques-François, 79, 87.
Vigone, Italie, 47.	Vincent de Paul, saint, 172, 173, 185.
Ville l'Evêque. <u>Voir</u> : La Ville l'Evêque.	Visitation, Meaux, France, 165.
	Voltaire, 45.
	Wetzel, Eliane, 103.

Table des matières

Etudes préalables à une biographie de saint Jean Bosco	4
Introduction	5
Abréviations	8
LA GRANDE EXPANSION (1878-1883)	9
Chapitre I : La première année du pontificat de Léon XIII (1878)	9
Un autre pape, 9. - Premières impressions, 10. - L'audience du 16 mars, 13. - Don Bosco à la recherche d'avocats, 16. - La lettre au cardinal Oreglia (25 mars 1878), 16. - Le règlement provisoire du litige avec Mgr Gastaldi, 21. - L'accalmie de mai-juin 1878, 22. - La monition romaine sur le noviciat du comte Cays, 24. - Le soin des relations avec les cardinaux, 29. - La naissance du différend Gastaldi-Bonetti, 32. - Les visées expansionnistes de don Bosco en 1878, 38. - Notes, 45.	
Chapitre II : Don Bosco et les autorités civiles en Italie et en France entre 1878 et 1883	55
Le libéralisme italien, 55. - Le manifeste de Castellazzo Bormida (1882), 57. - Deux visions opposées du monde, 59. - La maison de l'Oratoire en 1878, 62. - Le problème sanitaire, 63. - L'affaire des enseignants habilités, 70. - Les fondations françaises de 1878, 76. - L'entrée manquée à Paris (1878-1879), 80. - L'anticléricalisme républicain en France vers 1878, 83. - La politique accommodante de don Bosco, 85. - Le faux pas de Challonges (1879), 86. - L'alerte de 1880, 88. - Don Bosco et les hommes politiques, 91. - Notes, 94.	
Chapitre III : Les complications et le dénouement de l'affaire Gastaldi (1879-1883)	105
L'évolution de l'affaire Bonetti en 1879, 105. - L'église du Sacro Cuore à Rome est confiée à don Bosco (1880), 110. - Le rebondissement de l'affaire des miracles (1880), 112. - Les libelles antigastaldiens de 1877-1879, 116. - La rupture de don Bosco avec Mgr Gastaldi, 121. - La cassure irrémédiable (décembre 1880), 122. - Les plaidoiries contradictoires, 126. - L' <u>Esposizione</u> de don Bosco aux cardinaux, 128. - Le procès de don Bosco à Turin (1882), 131. - La <u>Concordia</u> de juin 1882, 132. - Réflexions conclusives, 137. - Notes, 141.	

Chapitre IV : Don Bosco chez les catholiques français en 1883

153

Une sensibilité "contre-révolutionnaire", 153. - Les raisons du voyage de 1883, 158. - L'étape lyonnaise, 159. - Don Bosco à Paris et à Lille, 163. - Visiteurs illustres, mais problématiques : Paul Bert et Victor Hugo, 169. - La dévotion des foules, 170. - Le discours social de don Bosco aux catholiques de Paris et de Lille, 172. - Impressions de retour, 178. - Le voyage à Frohsdorf (13-17 juillet 1883), 180. - Convictions et espoirs partagés, 184. - Notes, 185.

Chapitre V : Idées-forces de don Bosco sur la vie salésienne entre 1878 et 1883

195

Le chapitre du 4 novembre 1878, 195. - Réflexions sur le but de la société salésienne, 197. - Les préoccupations majeures de don Bosco en septembre 1880, 199. - L'obéissance beaucoup trop négligée, 200. - L'application du système préventif, 203. - L'importance de l'esprit de la communauté éducatrice, 203. - L'affaiblissement de la moralité, 205. - Le recrutement des salésiens, 207. - Une spiritualité de l'action, 208. - L'épisode de Marseille, 208. - La cohésion indispensable de la construction salésienne, 210. - Les acceptations, 214. - Les graves affaires de Laigueglia (1881) et de Cremona (1882), 215. - L'ignorance et la rusticité des prêtres de don Bosco, 218. - Le songe des diamants, 219. - La question de la moralité salésienne au chapitre de 1883, 221. - Don Bosco en 1883, 225. - Notes, 226.

Index

237



